This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 1142

ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

TOME III.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LOUIS CELLOT.

M. DCC. LXVIII.

...OR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAR 1976
...OF OXFORD
...RARY

H. Gravelot inv.

A. J. Dudos Sculp

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

1670.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Un ſouverain qui, par les loix de ſon pays, eſt forcé de ſe ſéparer de ſa maîtreſſe qu'il a promis d'épouſer : voilà le ſujet de Bérénice ; il n'y a qu'un ſeul mot à dire, & la piece peut être finie dès la premiere ſcene. Si Racine avoit choiſi de lui-même un pareil ſujet, Boileau auroit eu raiſon de s'oppoſer à ſon entrepriſe ; mais une princeſſe illuſtre, belle-ſœur de Louis XIV, parut deſirer que Racine fît une tragédie ſur les *adieux de Titus & de Bérénice*. Il y conſentit en courtiſan, & il ſe tira de ce labyrinthe avec le fil d'Ariane. Henriette d'Angleterre avoit fait de même inviter Corneille, par le marquis de Dangeau, de travailler ſur le même ſujet. Cette princeſſe ſe flattoit de voir dans ces deux pieces

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Un ſouverain qui, par les loix de ſon pays, eſt forcé de ſe ſéparer de ſa maîtreſſe qu'il a promis d'épouſer : voilà le ſujet de Bérénice ; il n'y a qu'un ſeul mot à dire, & la piece peut être finie dès la premiere ſcene. Si Racine avoit choiſi de lui-même un pareil ſujet, Boileau auroit eu raiſon de s'oppoſer à ſon entrepriſe ; mais une princeſſe illuſtre, belle-ſœur de Louis XIV, parut deſirer que Racine fît une tragédie ſur les *adieux de Titus & de Bérénice.* Il y conſentit en courtiſan, & il ſe tira de ce labyrinthe avec le fil d'Ariane. Henriette d'Angleterre avoit fait de même inviter Corneille, par le marquis de Dangeau, de travailler ſur le même ſujet. Cette princeſſe ſe flattoit de voir dans ces deux pieces

le développement des ſentiments qu'elle & Louis XIV avoient eus l'un pour l'autre. Corneille s'engagea auſſi imprudemment que Racine, mais il ſe préſenta à ce combat avec bien moins d'avantage que lui.

Les deux pieces parurent enſemble en 1670. Celle de Racine fut jouée le 21 novembre ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & celle de Corneille le 28 du même mois ſur le théâtre du Palais-Royal. *Tite & Bérénice*, qui tomba, n'eſſuya preſque point de critiques. Bérénice, qui eut trente repréſentations, en fut aſſaillie de tous côtés. L'abbé de Villars ſur-tout, auteur du Comte de Gabalis, les critiqua l'une & l'autre ſans aucun ménagement. C'eſt là cette critique dont Racine parle dans ſa préface avec tant de mépris; peut-être auroit-il mieux fait de n'en rien dire. Subligny, qui s'étoit déchaîné contre Andromaque, prit en cette occaſion la défenſe de Racine, & répondit aux critiques outrées de l'abbé de Villars.

Nous ne parlerons point ici de la piece

de Corneille : elle ne peut entrer en comparaiſon avec celle de Racine. Corneille oppoſe Titus à ſon frere Domitien, & Bérénice à Domitie ſa rivale. Mais l'intrigue qui lie ces quatre perſonnages eſt ſi froide & ſi biſarre, qu'on ne ſçait *quels amants choiſiront les deux maîtreſſes*, *ni quelles maîtreſſes choiſiront les deux amants*, parce qu'ils ont l'air, les uns & les autres, de ne ſçavoir ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils deſirent, & qu'on a eu raiſon de dire qu'*un coup de dez pouvoit les accorder tous quatre.* Lorſque Corneille n'étoit point ſoutenu par la grandeur du ſujet, ou par la force d'une paſſion vraiment tragique, comme dans le Cid, il ne pouvoit pas réuſſir, comme Racine, dans un ſujet où il ne falloit que le ſtyle le plus élégant, le plus châtié, le plus ſimple & le plus harmonieux. La plus ſanglante critique qu'on ait jamais pu faire de l'ouvrage de Corneille, c'eſt la piece de Racine. Bérénice, dit M. de Fontenelle, fut *un duel* dont la victoire demeura *au plus jeune.*

Le ſuccès qu'eut la piece de Racine ne put pas

effacer dans ſon eſprit le chagrin qu'il éprouva à la repréſentation d'une miſérable parodie des Italiens, à laquelle il aſſiſta ; mais il fut encore plus ſenſible au mot de Chapelle. Pendant que tous ſes amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un ſujet auſſi ſimple, Chapelle gardoit le ſilence. Racine lui dit : *Avouez-moi en ami votre ſentiment, que penſez-vous de Bérénice ? Ce que j'en penſe*, répondit Chapelle ? *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* Comment Racine a-t-il pu s'affliger d'une plaiſanterie pareille ? Mais il portoit la ſenſibilité juſqu'à la foibleſſe.

Un des effets le plus biſarre des caprices du public, la plus forte preuve de l'inconſtance de ſes jugements, c'eſt Britannicus, qui ne réuſſit point dans ſa nouveauté, & que maintenant on revoit ſouvent au théâtre ; c'eſt Bérénice, dont le ſuccès fut d'abord ſi prodigieux, & dont les repréſentations ſont actuellement ſi négligées.

M. de Voltaire, dans ſes commentaires ſur

Corneille, a fait des obſervations ſur la Bérénice de Racine. Nous aurions deſiré pouvoir en enrichir cette édition ; mais nous avons penſé qu'il valoit mieux glaner après lui, que de nous parer du fruit de ſes travaux.

XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO,

GUILLELMO BLANCO, INTERPRETE.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque cauſam, cum Agrippâ fratre, Romam venit. Is prætoriis honoribus auctus eſt ; ipſa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri ; jam enim omnia, ut ſi eſſet uxor, gerebat. Sed Titus, cùm intelligeret Populum Romanum id moleſtè ferre, eam repudiavit, præſertim quòd de iis rebus magni rumores perferrentur.

SUETONIUS, in Tito, cap. 7.

Suſpecta.....nec minùs libido propter exoletorum & ſpadonum greges, propterque inſignem reginæ Berenices amorem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur.

Idem, ibid.

Berenicen ſtatim ab urbe dimiſit, invitus invitam.

A MONSEIGNEUR

COLBERT,

Secrétaire d'état, contrôleur général des finances, surintendant des bâtiments, grand tréſorier des ordres du roi, marquis de Seignelay, *&c.*

MONSEIGNEUR,

QUELQUE juſte défiance que j'aie de moi-même & de mes ouvrages, j'oſe eſpérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de

votre approbation. Mais ce qui fait ſon plus grand mérite auprès de vous, c'eſt, MONSEIGNEUR, que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à ſa majeſté.

L'on ſçait que les moindres choſes vous deviennent conſidérables, pour peu qu'elles puiſſent ſervir ou à ſa gloire ou à ſon plaiſir; & c'eſt ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zele de votre prince & le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de deſcendre juſqu'à nous pour nous demander compte de notre loiſir.

J'aurois ici une belle occaſion de m'étendre ſur vos louanges, ſi vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet eſprit vaſte qui embraſſe, qui exécute tout à la fois tant de grandes choſes; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, il faut être plus retenu à vous parler de vous-même, & je craindrois de m'expoſer, par un éloge importun, à vous faire

repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré ; il vaut mieux que je ſonge à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : auſſi bien c'eſt le plus agréable remercîment qu'on vous puiſſe faire. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
RACINE.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

TITUS, reginam Berenicen, *cui etiam nuptias pollicitus ferebatur . . . . . ſtatim ab urbe dimiſit, invitus invitam.*

C'eſt-à-dire, » que Titus, qui aimoit paſſionnément » Bérénice, & qui même, à ce qu'on croyoit, lui » avoit promis de l'épouſer, la renvoya de Rome, » malgré lui & malgré elle », dès les premiers jours de ſon empire. Cette action eſt très-fameuſe dans l'hiſtoire; & je l'ai trouvée très-propre pour le théâtre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes que la ſéparation d'Énée & de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir aſſez de matiere pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſuffire pour le ſujet d'une tragedie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer, comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avoit avec Énée, elle n'eſt pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le

dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la piece ; & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien dans le cœur des ſpectateurs l'émotion que le reſte y avoit pu exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang & des morts dans une tragédie ; il ſuffit que l'action en ſoit grande, que les acteurs en ſoient héroïques, que les paſſions y ſoient excitées, & que tout s'y reſſente de cette triſteſſe majeſtueuſe qui fait tout le plaiſir de la tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon ſujet ; mais ce qui m'en plut davantage, c'eſt que je le trouvai extrêmement ſimple. Il y avoit long-temps que je voulois eſſayer ſi je pourrois faire une tragédie avec cette ſimplicité d'action qui a été ſi fort du goût des anciens ; car c'eſt un des premiers préceptes qu'ils nous ont laiſſés : » Que ce que vous ferez, dit Horace, ſoit » toujours ſimple, & ne ſoit qu'un ». Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'eſt autre choſe qu'Ajax qui ſe tue de regret, à cauſe de la fureur où il étoit tombé après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le Philoctete, dont tout le ſujet eſt Ulyſſe qui vient pour ſurprendre les fleches d'Hercule. L'Œdipe même, quoique tout plein de reconnoiſſances, eſt moins chargé de matiere que la plus ſimple tragédie de nos jours. Nous

voyons enfin que les partiſans de Térence, qui l'élevent avec raiſon au deſſus de tous les poëtes comiques pour l'élégance de ſa diction & pour la vraiſemblance de ſes mœurs, ne laiſſent pas de confeſſer que Plaute a un grand avantage ſur lui, par la ſimplicité qui eſt dans la plupart des ſujets de Plaute; & c'eſt ſans doute cette ſimplicité merveilleuſe qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus ſimple, puiſque Térence eſt obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des ſiennes?

Et il ne faut point croire que cette regle ne ſoit fondée que ſur la fantaiſie de ceux qui l'ont faite; il n'y a que le vraiſemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraiſemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choſes qui pourroient à peine arriver en pluſieurs ſemaines? Il y en a qui penſent que cette ſimplicité eſt une marque de peu d'invention. Ils ne ſongent pas qu'au contraire toute l'invention conſiſte à faire quelque choſe de rien, & que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poëtes qui ne ſentoient dans leur génie ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force pour attacher durant cinq actes leurs ſpectateurs par une action ſimple, ſoutenue de la violence des paſſions, de la beauté des ſentiments, & de

l'élégance de l'expreſſion. Je ſuis bien éloigné de croire que toutes ces choſes ſe rencontrent dans mon ouvrage ; mais auſſi je ne puis croire que le public me ſçache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentieme repréſentation a été auſſi ſuivie que la premiere.

Ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne m'aient reproché cette même ſimplicité que j'avois recherchée avec tant de ſoin. Ils ont cru qu'une tragédie, qui étoit ſi peu chargée d'intrigues, ne pouvoit être ſelon les regles du théâtre. Je m'informai s'ils ſe plaignoient qu'elle les eût ennuyés ; on me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en pluſieurs endroits, & qu'ils la verroient encore avec plaiſir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir aſſez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une piece qui les touche, & qui leur donne du plaiſir, puiſſe être abſolument contre les regles. La principale regle eſt de plaire & de toucher ; toutes les autres ne ſont faites que pour parvenir à cette premiere ; mais toutes ces regles ſont d'un long détail, dont je ne leur conſeille pas de s'embarraſſer : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils ſe repoſent ſur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Ariſtote ; qu'ils ſe réſervent le plaiſir de

pleurer & d'être attendris, & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un muſicien diſoit à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanſon n'étoit pas ſelon les regles : » A Dieu ne plaiſe, » Seigneur, que vous ſoyez jamais ſi malheureux » que de ſçavoir ces choſes là mieux que moi » !

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces perſonnes à qui je ferai toujours gloire de plaire ; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne penſe rien, & qui ne ſçait pas même conſtruire ce qu'il penſe ? Il parle de protaſe comme s'il entendoit ce mot, & veut que cette premiere des quatre parties de la tragédie ſoit toujours la plus proche de la derniere qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connoiſſance des regles l'empêche de ſe divertir à la comédie. Certainement, ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injuſtement d'*une grande multiplicité d'incidents* ; & qu'il n'a même jamais rien lu de la poétique que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſçavoir les regles du théâtre, puiſque, heureuſement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſçavoir ſi peu

les

les regles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot ſans plaiſanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *meſdemoiſelles mes regles*, & quantité d'autres baſſes affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il ſe mêle jamais de les lire ?

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curioſité du public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe, pour l'attaquer, non point par jalouſie, car ſur quel fondement ſeroient-ils jaloux ? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auroient laiſſés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.
BÉRÉNICE, reine de Paleſtine.
ANTIOCHUS, roi de Comagène.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHÉNICE, confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.
Suite de Titus.

La ſcene eſt à Rome, dans un cabinet qui eſt entre l'appartement de Titus & celui de Bérénice.

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa cour, 1)
Lorſqu'il vient à la reine expliquer ſon amour.

1) *C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa cour*, &c.]
Il n'eſt pas poſſible de mieux déſigner le lieu de la ſcene. Antiochus, en indiquant à ſon confident le chemin qui le conduira chez la reine, apprend au ſpectateur la diſpoſition de l'endroit où ſe paſſera l'action.

De ſon appartement cette porte eſt prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle. Dis-lui, qu'importun à regret,
J'oſe lui demander un entretien ſecret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun 1)? Vous, cet ami fidelle,
Qu'un ſoin ſi généreux intéreſſe pour elle?
Vous, cet Antiochus, ſon amant autrefois?
Vous, que l'orient compte entre ſes plus grands rois?
Quoi! déjà de Titus épouſe en eſpérance, 2)
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de diſtance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je; &, ſans vouloir te charger d'autres ſoins,
Vois ſi je puis bientôt lui parler ſans témoins.

---

1) *Vous, Seigneur, importun?* &c.
Vous, cet Antiochus, ſon amant autrefois? &c.]
On voit ici avec quel art Racine fait connoître Antiochus; non-ſeulement le ſpectateur eſt inſtruit de ſon nom, mais il apprend auſſi qu'il étoit jadis l'*amant* de Bérénice, & qu'il eſt *un des rois de l'orient.*

2) *Quoi! déja de Titus épouſe en eſpérance.*]
Cette figure eſt remarquable; Rouſſeau l'a imitée dans une de ſes plus belles odes:

Et déjà ſon orgueil, plein de cette aſſurance,
Renverſe en eſpérance
Le ſiége de l'empire & celui de la foi.
Liv. III. ode IV.

SCENE II.

ANTIOCHUS, *ſeul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, ſans trembler, lui dire, je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai ſouhaité !
Bérénice autrefois m'ôta toute eſpérance ;
Elle m'impoſa même un éternel ſilence.
Je me ſuis tû cinq ans ; &, juſques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la deſtine,
Elle m'écoute mieux que dans la Paleſtine ?
Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment 1)
Pour me venir encor déclarer ſon amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire.

1) *Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment*
Pour me venir encor déclarer ſon amant ?]

Ces vers ſont la critique de ce monologue. Les critiques ont reproché à Racine qu'Antiochus choiſiſſoit mal ſon temps *pour venir déclarer ſon amour ;* mais il nous ſemble très-naturel qu'un homme, qui pendant *cinq ans* a caché ſes feux *ſous le voile de l'amitié*, riſque tout lorſqu'il voit ſa conquête prête à lui échapper.

Retirons-nous, ſortons; &, ſans nous découvrir,
Allons, loin de ſes yeux, l'oublier, ou mourir.
Hé quoi! ſouffrir toujours un tourment qu'elle ignore!
Toujours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore!
Quoi, même en la perdant, redouter ſon courroux!
Belle reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire?
Que vous m'aimiez? Hélas! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-temps flatté que mon rival
Trouveroit à ſes vœux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour & d'eſpoir ſuperflus,
Je pars, fidelle encor, quand je n'eſpere plus.
Au lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre. 1)
Quoi qu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un amant ſans eſpoir,
Qui peut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir?

---

1) *Au lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.*]
On liſoit d'abord:
» Non; loin de s'offenſer, elle pourra me plaindre ».

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine.
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austere,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son pere.
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice. 1)

1) *Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice*
Change le nom de reine au nom d'impératrice.]

On ne dit point *changer au*, mais *changer en*. La vraie phrase en prose seroit: *changer le nom de reine* en celui *d'impératrice*. Le seul cas où l'on dise *changer au*, c'est dans cette phrase proverbiale, *changer du blanc au noir*; & dans cette phrase mystique, *le vin est changé au sang, le pain est changé au corps*, &c.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce diſcours pourroit-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainſi donc, ſans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur : Bérénice eſt inſtruite
Que vous voulez ici la voir ſeule, & ſans ſuite.
La reine, d'un regard, a daigné m'avertir
Qu'à votre empreſſement elle alloit conſentir.
Et, ſans doute, elle attend le moment favorable
Pour diſparoître aux yeux d'une cour qui l'accable. 1)

ANTIOCHUS.

Il ſuffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoiſſez ma prompte obéiſſance.
Des vaiſſeaux dans Oſtie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,
N'attendent, pour partir, que vos commandements.

---

1) *Pour diſparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.*]

VARIANTE.

» De diſparoître aux yeux d'une cour qui l'accable ».

Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ? 1)

ANTIOCHUS.

Arſace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En ſortant du palais,
Je ſors de Rome, Arſace, & j'en ſors pour jamais.

ARSACE.

Je ſuis ſurpris, ſans doute, & c'eſt avec juſtice.
Quoi ! depuis ſi long-temps la reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du ſein de vos États ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorſque cette reine, aſſurant ſa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illuſtre fête,

---

1) *Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?*]

Si cette expreſſion, *votre Comagène*, n'eſt point vicieuſe, elle n'eſt pas au moins agréable. On ne diroit point aujourd'hui, *mais qui renvoyez-vous dans votre France, votre Pruſſe, votre Angleterre*, &c.

Quand l'amoureux Titus, devenant ſon époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit ſur vous...

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe la jouir de ſa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié ſuccede à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe. 1)

ARSACE.

Quoi donc! de ſa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque preſſentiment de ſon indifférence
Vous fait-il, loin de Rome, éviter ſa préſence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point, pour moi, paru ſe démentir;
J'aurois tort de me plaindre.

---

1) *Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.*]

Ici l'adreſſe du poëte paroît un peu trop à découvert; on ſent bien que c'eſt pour allonger la matiere qu'Antiochus répond toujours de maniere à ne point ſatisfaire la curioſité d'Arſace. Mais eſt-il bien vraiſemblable qu'Arſace ne devine pas le ſujet du départ précipité d'Antiochus? A-t-il pu, pendant *cinq* années, ignorer la paſſion de ſon maître?

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met ſur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort ſur ſes pas;
Et de qui la valeur, par vos ſoins ſecondée,
Mit enfin ſous le joug la rebelle Judée.
Il ſe ſouvient du jour illuſtre & douloureux
Qui décida du ſort d'un long ſiege douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient, ſans péril, nos aſſauts inutiles.
Le bélier impuiſſant les menaçoit en vain.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort juſques ſur leurs murailles.
Ce jour preſque éclaira vos propres funérailles;
Titus vous embraſſa mourant entre mes bras;
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas. 1)
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de ſang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, preſſé du deſir de revoir vos États,

---

1) *Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.*]

Sans ce ſtyle enchanteur, le rôle d'Antiochus ne ſeroit pas ſupportable; les ſentiments qu'on lui prête, les couleurs dont il eſt peint, font qu'on s'intéreſſe à lui, malgré la foibleſſe de ſon rôle.

Vous vous laſſez de vivre où vous ne régnez pas ;
Faut-il que ſans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez, pour partir, que Céſar vous renvoie
Triomphant, & chargé des titres ſouverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entrepriſe ?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je diſe ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Son ſort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'éleve au trône des Céſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte ?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon eſprit!

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

ENFIN je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune.
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir 1) : ma juſte impatience
Vous accuſoit déjà de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, diſois-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'orient & Rome pour témoins;
Lui, que j'ai vu toujours, conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes;

1) *Il ne faut point mentir : ma juſte impatience.*] *Il ne faut point mentir*, expreſſion familiere.

Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager, 1)
Ce même Antiochus, ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue.

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, Madame? Et, ſelon ce diſcours,
L'hymen va ſuccéder à vos longues amours!

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil, que Titus impoſoit à ſa cour,
Avoit même en ſecret ſuſpendu ſon amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur aſſidue,
Lorſqu'il paſſoit les jours, attaché ſur ma vue.
Muet, chargé de ſoins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laiſſoit plus que de triſtes adieux.
Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il eſt revêtu,
Aurois choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu.

---

1) *Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager*
Un honneur qu'avec lui je prétends partager.]
On lit dans pluſieurs éditions:
» Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
» Un honneur qu'avec vous je prétends partager ».

Lorſque, pour ſeconder ſes ſoins religieux,
Le ſénat a placé ſon pere entre les dieux. 1)
De ce juſte devoir ſa piété contente,
A fait place, Seigneur, aux ſoins de ſon amante.
Et, même en ce moment, ſans qu'il m'en ait parlé,
Il eſt dans le ſénat, par ſon ordre aſſemblé.
Là, de la Paleſtine il étend la frontiere,
Il y joint l'Arabie & la Syrie entiere;
Et, ſi de ſes amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ſes ſerments redoublés mille fois,
Il va ſur tant d'États couronner Bérénice, 2)
Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même aſſurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

---

1) *Le ſénat a placé ſon pere entre les dieux.*]

Les dieux de Titus n'étoient point *les dieux* de Bérénice; le poëte a voulu par là faire oublier qu'elle étoit Juive. Peut-être auroit-il été plus exact de dire:

» Le ſénat a placé ſon pere entre ſes dieux «.

2) *Il va ſur tant d'États couronner Bérénice,*
Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.]

L'abbé Dubos reproche à Racine d'être en contradiction avec l'hiſtoire; il dit que Bérénice n'avoit ni principauté ni royaume. Les poëtes n'ont égard qu'à la vraiſemblance; pourvu qu'ils touchent, qu'ils intéreſſent, leur but eſt rempli: en exiger davantage, c'eſt ne pas connoître la poéſie.

*

BÉRÉNICE.

Que dites-vous? Ah, Ciel! Quel adieu! Quel langage!
Prince, vous vous troublez & changez de viſage? 1)

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi! ne puis-je ſçavoir
Quel ſujet.....

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir ſans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous? Parlez; c'eſt trop long-temps ſe taire. 2)
Seigneur, de ce départ quel eſt donc le myſtere?

---

1) *Prince, vous vous troublez & changez de viſage?*] Racine a fait uſage de ce vers dans Mithridate:

Seigneur, vous vous troublez & changez de viſage.

Acte IV. ſcene v.

Mais il fait, dans cette derniere piece, un effet bien plus grand, parce qu'il eſt placé dans une ſituation plus embarraſſante.

2) *Que craignez-vous? Parlez; c'eſt trop long-temps ſe taire.*]

VARIANTE.

» Au nom des dieux, parlez; c'eſt trop long-temps ſe » taire «.

ANTIOCHUS.

Au moins, ſouvenez-vous que je cede à vos loix,
Et que vous m'écoutez pour la derniere fois.
Si, dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Il vous ſouvient des lieux où vous prîtes naiſſance,
Madame, il vous ſouvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frere;
Il vous parla pour moi. Peut-être, ſans colere,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut. 1)
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ſes mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triſte Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprete ſévere,
Votre bouche à la mienne ordonna de ſe taire.
Je diſputai long-temps, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivoient en tous lieux.

---

1) *Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.*] Imitation du mot fameux de Céſar: *veni, vidi, vici.* C'eſt encore une imitation du vers de Virgile:

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

& du paſſage de l'anthologie:

Je la vis, je l'aimai, lui plus, & fus heureux.

Enfin votre rigueur emporta la balance ;
Vous ſçûtes m'impoſer l'exil ou le ſilence ;
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puiſqu'en ce moment j'oſe me déclarer,
Lorſque vous m'arrachiez cette injuſte promeſſe,
Mon cœur faiſoit ſerment de vous aimer ſans ceſſe.

BÉRÉNICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me ſuis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes ; 1)
Ou qu'au moins, juſqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le ciel ſembla promettre une fin à ma peine ;
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! quelle étoit mon erreur !
La valeur de Titus ſurpaſſoit ma fureur.
Il faut qu'à ſa vertu mon eſtime réponde :
Quoiqu'attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il ſembloit à lui ſeul appeller tous les coups ;

1) *J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes.*]
Il y a dans quelques éditions :
» J'eſpérai d'y verſer mon ſang après mes larmes ».

Tandis que, ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre, 1)
Son malheureux rival ne ſembloit que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en ſecret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que, trop attentive à ce récit funeſte,
En faveur de Titus vous pardonnez le reſte.
Enfin, après un ſiége auſſi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reſte pâle & ſanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs inteſtines;
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines. 2)
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'orient déſert quel devint mon ennui! 3)

---

1) *Tandis que, ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre.*]

Antiochus ſe croit haï, parce qu'il n'eſt point aimé; un ſentiment ſemblable a fourni à l'auteur de Zaïre ce beau vers:

Je me croirois haï d'être aimé foiblement.
Acte I. ſcene II.

2) *Il dompta les mutins*, &c.
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines.]

Voilà les horreurs du ſiége de Jéruſalem peintes en trois vers; c'eſt cette préciſion qui fait le charme de la poéſie.

3) *Dans l'orient déſert quel devint mon ennui!*]

Quelle épithete ſublime! elle rappelle, dans un autre genre, la belle expreſſion de Pindare, qui dit, en parlant du ſoleil, *qu'il change le ciel en un vaſte déſert.*

Ce vers exprime admirablement le vuide que le départ de Bérénice laiſſe dans le cœur de ſon malheureux amant;

Je demeurai long-temps errant dans Céſarée, 1)
Lieux charmants, où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos triſtes États;
Je cherchois, en pleurant, les traces de vos pas.
Mais enfin, ſuccombant à ma mélancolie,
Mon déſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervoit le dernier de ſes coups.
Titus, en m'embraſſant, m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque eſpoir flattoit mes déplaiſirs;
Rome, Veſpaſien traverſoient vos ſoupirs.
Après tant de combats, Titus cédoit peut-être.
Veſpaſien eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu quelques jours
De ſon nouvel empire examiner le cours.

---

il vaut beaucoup mieux que celui de Malherbe, qui paroît renfermer la même idée :

Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

L'inverſe de la penſée de Racine ſe trouve dans Tibulle :

In ſolis tu mihi turba locis.

Les déſerts avec vous me ſemblent habités.

1) *Je demeurai long-temps errant dans Céſarée,*
Lieux charmants, &c.

La ville de *Céſarée* dont il eſt ici queſtion étoit au pied du mont Liban, elle étoit arroſée par les deux ſources dont ſe formoit le Jourdain.

Mon ſort eſt accompli. Votre gloire s'apprête.
Aſſez d'autres, ſans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs. 1)
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu, ſans crime,
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits;
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage;
J'oublie, en ſa faveur, un diſcours qui m'outrage;
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel ſçait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus;
Titus vous chériſſoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me ſuis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

---

1) *A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.*]
Le dernier hémiſtiche de ce vers eſt un peu dur.

ANTIOCHUS.

Et c'eſt ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiete,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répete.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux diſtraits,
Qui me voyant toujours, ne me voyoient jamais. 1)
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Sur-tout, ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera ſouvenir que je vivois encore.
Adieu.

---

1) *Je fuis des yeux diſtraits,*
Qui me voyant toujours, ne me voyoient jamais.]
Ce n'eſt pas ici un jeu de mots, c'eſt un ſentiment exprimé de la maniere la plus élégante & la plus vraie.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

QUE je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de proſpérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrette.

PHÉNICE.

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE.

Qui, moi ? Le retenir ?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée ?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux ;
La rigueur de ſes loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les rois ; & Bérénice eſt reine.

BÉRÉNICE.

Le temps n'eſt plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime; il peut tout, il n'a plus qu'à parler;
Il verra le ſénat m'apporter ſes hommages, 1)
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur? 2)
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces conſuls, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauſſoit ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire;

---

1) *Il verra le ſénat m'apporter ſes hommages,*
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.]
On lit dans quelques éditions:
» Tu verras le ſénat m'apporter ſes hommages,
» Et le peuple, de fleurs couronner ſes images».

2) *De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur?*]
Louis Racine dit dans ſes notes, *que l'on paſſoit ſept jours, pendant leſquels on rendoit des honneurs à l'image de l'empereur; & le ſénat, en robe de deuil, étoit au côté droit de ſon lit. Le huitieme jour ſe célébroit la cérémonie de l'apothéoſe que décrit Hérodien, liv. IV.* Mais Hérodien entre dans des détails convenables à un hiſtorien, au lieu que cette deſcription eſt dans la bouche d'une femme paſſionnée, qui, parmi toute cette pompe, ne voit & ne remarque que ſon amant.

Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence.
Ciel! avec quel reſpect & quelle complaiſance, 1)
Tous les cœurs, en ſecret, l'aſſuroient de leur foi?
Parle; peut-on le voir ſans penſer, comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant!
Cependant Rome entiere, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus; &, par des ſacrifices,
De ſon regne naiſſant conſacre les prémices. 2)
Que tardons-nous? Allons, pour ſon empire heureux,
Au ciel qui le protege offrir auſſi nos vœux. 3)

---

1) *Ciel! avec quel reſpect & quelle complaiſance.*]

VARIANTE.

» Dieux! avec quel reſpect & quelle complaiſance ».

2) *De ſon regne naiſſant conſacre les prémices.*]
On lit dans quelques éditions:
» De ſon regne naiſſant célebre les prémices ».

3) *Que tardons-nous? Allons, pour ſon empire heureux,*
Au ciel qui le protege offrir auſſi nos vœux.]

VARIANTE.

» Je prétends quelque part à des ſouhaits ſi doux,
» Phénice; allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour
» nous ».

Auſſi-tôt, ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher; &, dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs, l'un de l'autre contents,
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-temps. 1)

---

1) *Inſpirent des tranſports retenus ſi long-temps.*]

Cet acte eſt un peu vuide, il ne ſe ſoutient que par la beauté des détails; mais le ſujet eſt ſi mince, qu'il falloit avoir tout l'art de Racine pour en tirer un parti ſi avantageux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

A-T-ON vu de ma part le roi de Comagène?
Sçait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine; 1)
Dans ſon appartement ce prince avoit paru;
Il en étoit ſorti, lorſque j'y ſuis couru. 2)

---

1) *J'ai couru chez la reine.*]

J'ai couru eſt plutôt mis ici pour marquer l'empreſſement avec lequel Paulin exécute les ordres de Titus, que pour déſigner la néceſſité qu'il y a d'aller vîte.

2) *Il en étoit ſorti, lorſque j'y ſuis couru.*]

J'y ſuis couru eſt un ſoléciſme.

Je doute fort, dit M. l'abbé d'Olivet, *qu'il en ſoit du ſimple* courir, *comme de ſon compoſé* accourir. *On dit indifféremment* j'ai accouru, & je ſuis accouru; *mais* je ſuis couru *eſt nouveau pour moi.* L'abbé Desfontaines dit à ce ſujet

De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſuffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine, en ce moment, ſenſible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos proſpérités.
Elle ſortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable princeſſe !
Hélas !

PAULIN.

En ſa faveur d'où naît cette triſteſſe ?
L'orient preſqu'entier va fléchir ſous ſa loi.
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laiſſe avec moi.

---

qu'*il ſeroit à ſouhaiter qu'on abolît peu à peu, par des exemples contraires, ces miſérables biſarreries de notre langue, qui n'ont aucun mérite, & dont il ne réſulte aucun agrément.* Racine vengé.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes deſſeins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le deſtin de la reine,
Paulin; & les ſecrets de ſon cœur & du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine & de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle ?
Quel ſuccès attend-on d'un amour ſi fidelle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, ceſſez d'être amoureux,
La cour ſera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue auſſi cette cour peu ſincere,
A ſes maîtres toujours trop ſoigneuſe de plaire,

Des crimes de Néron approuver les horreurs :
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin. Je me propoſe un plus ample théâtre ; 1)
Et, ſans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis, même à ce prix, mon amitié ſecrette :
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprete ;
Qu'au travers des flatteurs votre ſincérité 2)
Fît toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpere ?
Rome lui ſera-t-elle indulgente ou ſévere ?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle reine offenſât ſes regards ? 3)

---

1) *Je me propoſe un plus ample théâtre.*]

VARIANTE.

» Je me propoſe un plus noble théâtre ».

2) *Qu'au travers des flatteurs votre ſincérité*, &c.]

Quelle élégance ! Ce ſentiment noble eſt exprimé par une image auſſi juſte qu'agréable.

3) *Une ſi belle reine offenſât ſes regards ?*]

C'eſt dommage que ce beau diſcours finiſſe par ce vers un peu fade.

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur : ſoit raiſon, ſoit caprice, 1)
Rome ne l'attend point pour ſon impératrice.
On ſçait qu'elle eſt charmante. Et de ſi belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains. 2)
Elle a même, dit-on, le cœur d'une romaine;
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle eſt reine.
Rome, par une loi qui ne peut ſe changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger;
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſçavez, en banniſſant ſes rois,
Rome, à ce nom ſi noble & ſi ſaint autrefois,

---

1) *N'en doutez point, Seigneur : ſoit raiſon, ſoit caprice.*]
On liſoit d'abord :

» N'en doutez point, Seigneur : ſoit raiſon, ou caprice ».

2) *On ſçait qu'elle eſt charmante. Et de ſi belles mains Semblent vous demander l'empire des humains.*]

M. de Voltaire a remarqué avec juſtice que *de ſi belles mains* qui *demandent l'empire* eſt une expreſſion incorrecte & indigne de la tragédie.

Louis Racine prétend qu'on fut perſuadé dans le temps que quelques raiſons particulieres avoient engagé l'auteur à ſe ſervir de cette expreſſion.

On peut obſerver encore que l'hémiſtiche, *on ſçait qu'elle eſt charmante*, eſt auſſi fade que l'expreſſion repriſe par M. de Voltaire.

Attacha, pour jamais, une haine puiſſante;
Et, quoiqu'à ſes Céſars fidelle, obéiſſante,
Cette haine, Seigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cléopatre; &, ſans ſe déclarer,
Seule dans l'orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine, qui l'aima juſqu'à l'idolatrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie,
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux. 1)
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux;
Et ne déſarma pas ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monſtres dont à regret je cite ici le nom,

---

1) *Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.*]

Paulin déguiſe adroitement la vérité à Titus. Plutarque écrit qu'Antoine épouſa Cléopatre; & tous les auteurs paroiſſent avoir eu cette idée. Virgile, *Énéide, liv. VIII. vers 688*, appelle cette reine l'épouſe d'Antoine:

Sequiturque, nefas, Ægyptia conjux.

Ovide s'exprime de même au livre XV de ſes Métamorphoſes:

Romanique ducis conjux Ægyptia.

Horace va plus loin, en appellant Antoine l'eſclave de Cléopatre. *Epod. IX. v. 7:*

Emancipatus fœminæ.

Et

Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi seule, & n'ont point, à nos yeux,
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere:
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frere,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut, jusqu'au bout, que je vous obéisse,
Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'orient, dans le lit de ses reines, 1)
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour.
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

---

1) *Tandis que l'orient, dans le lit de ses reines,*
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?]
Cette raison est très-forte, elle est bien propre à détourner Titus de son dessein. La réponse de Paulin est très-éloquente & très-bien écrite.

TITUS.

Hélas, à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus : je n'ai rien de ſecret à tes yeux,
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux dieux
D'avoir choiſi mon pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'orient & l'armée;
Et, ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon pere;
Moi, Paulin, qui, cent fois, ſi le ſort moins ſévere
Eût voulu de ſa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les ſiens; 1)
Tout cela, qu'un amant ſçait mal ce qu'il deſire !
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'empire;
De reconnoître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes pieds tout le monde avec moi.

---

1) *Aurois donné mes jours pour prolonger les ſiens.*] Imitation du vers ſuivant d'Ovide :

Deme meis annis, & demptos adde parenti.
Héroïde.

Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes, 1)
Après mille ſerments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais;
Lorſqu'un heureux hymen, joignant nos deſtinées,
Peut payer, en un jour, les vœux de cinq années;
Je vais, Paulin... O Ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, Seigneur!

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe taît à regret.
Bérénice a long-temps balancé la victoire;
Et ſi je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimois, je ſoupirois dans une paix profonde;
Un autre étoit chargé de l'empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes deſirs.

---

1) *Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes.*] On lit dans quelques éditions :

» Avec tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes ».

Mais à peine le ciel eut rappellé mon pere,
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupiere,
De mon aimable erreur je fus déſabuſé;
Je ſentis le fardeau qui m'étoit impoſé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reſte de mes jours.
Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle;
Quelle honte pour moi! Quel préſage pour elle,
Si, dès le premier pas, renverſant tous ſes droits,
Je fondois mon bonheur ſur le débris des loix?
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours;
Et, dès le premier mot ma langue embarraſſée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'eſpérois que du moins mon trouble & ma douleur
Lui feroient preſſentir notre commun malheur.
Mais, ſans me ſoupçonner, ſenſible à mes allarmes,
Elle m'offre ſa main pour eſſuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité. 1)

1) *Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.*]
VARIANTE.
» Que la perte d'un cœur qu'elle a trop mérité ».

Enfin, j'ai ce matin rappellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander 1)
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'orient je veux qu'il la remene.
Demain Rome, avec lui, verra partir la reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondoient aſſez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire ſon ouvrage;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Sçauroit bien tôt ou tard vaincre ſes paſſions.

TITUS.

Ah, que ſous de beaux noms cette gloire eſt cruelle!
Combien mes triſtes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ai pour ſes appas,

1) *J'attends Antiochus, pour lui recommander*, &c.]
Antiochus, amoureux de Bérénice, va être chargé de la conduire; c'eſt par ce fil heureux que Racine, avec le ſujet le plus mince, ſçait intéreſſer juſqu'à la fin.

Bérénice en mon ſein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom. 1)
Ma jeuneſſe, nourrie à la cour de Néron, 2)
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivoit du plaiſir la pente trop aiſée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur?
Je prodiguai mon ſang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le ſang & les larmes
Ne me ſuffiſoient pas pour mériter ſes vœux.

---

1) *Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée*
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.]

La renommée qui ſeme un nom avec éclat eſt une expreſſion un peu haſardée. Racine pourtant a toujours le mot propre.

2) *Ma jeuneſſe, nourrie à la cour de Néron*, &c.]

Cet aveu plein de candeur augmente l'intérêt qu'on prend à Titus. Les hiſtoriens, & Suétone entr'autres, ne font point l'éloge de la jeuneſſe de cet empereur; on l'accuſa de débauche & de foibleſſe pour les femmes.

Aurelius Victor l'accuſe d'avoir fait poignarder Cœcinna, homme conſulaire, qu'il ſoupçonnoit d'avoir débauché Bérénice. *Suſpecta in eo luxuria erat ..... nec minùs libido ..... præter ſævitiam.* Suétone, vie de Titus, *cap. 7.*

Auſone fait entendre aſſez ſpirituellement que ſi Titus fut heureux d'être parvenu à l'empire, ce fut un bonheur pour lui de n'avoir pas été chargé long-temps de le gouverner.

Felix imperio, felix brevitate regendi.

J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre; 1)
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre, 2)
Quand je pouvois paroître à ſes yeux ſatisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompenſe cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber ſur elle.
Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,
Je lui dirai: partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur, hé quoi! cette magnificence
Qui va juſqu'à l'Euphrate étendre ſa puiſſance;
Tant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le ſénat,
Vous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amuſements d'une douleur ſi grande!

---

1) *On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre.*]
On liſoit d'abord:
» Ma main avec plaiſir apprit à ſe répandre ».

2) *Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre.*]
Il eſt très-adroit de ſuppoſer que Titus doit la gloire de ſon regne à Bérénice; indépendamment que cela la rend plus eſtimable, on eſt fâché de voir ce prince ſi reconnoiſſant être obligé de ſe ſéparer d'une princeſſe ſi vertueuſe.

Je connois Bérénice, & ne ſçais que trop bien
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeſte, hélas, ou fortunée!
Sans avoir, en aimant, d'objet que ſon amour,
Étrangere dans Rome, inconnue à la cour,
Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'attendre.
Encor ſi, quelquefois, un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment où je ſuis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les ſécher eſt long-temps occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſants, 1)
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſants,
Soin de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois, 2)
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

---

1) *Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſants,*
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſants.]

Ces vers ſentent un peu trop la fadeur de l'églogue; mais il ne faut pas juger Bérénice ſur les tragédies du grand genre: c'eſt une intrigue domeſtique, dont un empereur fait le principal rôle.

2) *Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,*
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.]

Le grand Condé appliquoit ces vers à la piece.

N'y ſongeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y penſe,
Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quel nouvelle, ô Ciel, je lui vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connois mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
Je n'examine point ſi j'y pourrai ſurvivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BÉRÉNICE, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin!

PAULIN.

Quoi! déjà vous ſemblez reculer? 1)
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous ſouvienne.
Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

1) *Quoi! déjà vous ſemblez reculer?*]
Cette foibleſſe de Titus, qui durera juſqu'à la fin de la piece, ne paroît pas digne ni d'un empereur, ni d'un héros, ni d'une tragédie. *Remarq. de Louis Racine, tom. I. pag. 380.*

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Ne vous offenſez pas, ſi mon zele indiſcret
De votre ſolitude interrompt le ſecret.
Tandis qu'autour de moi votre cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Eſt-il juſte, Seigneur, que, ſeule en ce moment,
Je demeure ſans voix & ſans reſſentiment? 1)
Mais, Seigneur, (car je ſçai que cet ami ſincere
Du ſecret de nos cœurs connoît tout le myſtere)
Votre deuil eſt fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes ſeul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat;
Votre amour ne peut-il paroître qu'au ſénat?
Ah, Titus! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que ſuit le reſpect & la crainte)
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des États qu'il me puiſſe donner?

1) *Je demeure ſans voix & ſans reſſentiment.*] *Reſſentiment* n'eſt pas le mot propre.

Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me
touche ?
Un ſoupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.
Tous vos moments ſont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va raſſurer mes timides eſprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris ?
Dans vos ſecrets diſcours étois-je intéreſſée,
Seigneur ? Étois-je au moins préſente à la penſée ?

TITUS.

N'en doutez point, Madame ; & j'atteſte les dieux
Que toujours Bérénice eſt préſente à mes yeux.
L'abſence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel atteſter la puiſſance ?
Faut-il par des ſerments vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

TITUS.

Madame .....

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur? Mais quoi, ſans me répondre,
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre?
Ne m'offrirez-vous plus qu'un viſage interdit?
Toujours la mort d'un pere occupe votre eſprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût aux Dieux que mon pere, hélas, vécût encore!
Que je vivrois heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété ſont de juſtes effets.
Mais vos pleurs ont aſſez honoré ſa mémoire.
Vous devez d'autres ſoins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'oſe vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous conſoler.
Avec plus de plaiſir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous perſécutée,
Vous ai-je, pour un mot, ſacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un pere. Hélas, foibles douleurs!
Et moi, (ce ſouvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connoiſſez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrois, le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous.....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choiſiſſez-vous? Ah, de grace, arrêtez!
C'eſt trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, Seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainſi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puiſqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne ſe ſentit brûler.
Mais.....

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'empire... 1)

---

1) *Rome... L'empire...*]
Ces mots entrecoupés, qui n'éclairciſſent point Bérénice ſur les ſentiments de Titus pour elle, la laiſſent toujours dans la même incertitude. Voilà tout l'art que l'auteur a employé pour reculer le mot fatal.

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin; je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

QUOI! me quitter ſi-tôt, & ne me dire rien?
Chere Phénice, hélas! quel funeſte entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit ce ſilence?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y penſe.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre ſouvenir,
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire:
Plus je veux du paſſé rappeller la mémoire
Du jour que je le vis juſqu'à ce triſte jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puiſſe déplaire?

Que ſçai-je ? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaiſſé ſes préſents, ou blâmé ſa douleur.....
N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine ?....
Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine. 1)
Hélas, s'il étoit vrai !.... Mais non, il a cent fois
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, & je pourrois penſer
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenſer ?
Retournons ſur ſes pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine,
Phénice; il aura ſçu tout ce qui s'eſt paſſé;
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin, qui vient de m'allarmer,
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah ! plût au Ciel, que, ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;

1) *Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine.*
Hélas ! s'il étoit vrai ..... Mais, non, &c.]

Bérénice devroit appuyer ſur ces mots; mais les paſſions ont une logique particuliere : l'illuſion eſt, dit-on, la mere nourrice d'un cœur paſſionné.

Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flamme ;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire. 1)
Raſſurons-nous, mon cœur 2), je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux. 3)

---

1) *Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire.*]

Il y a de l'adreſſe à faire croire à Bérénice que Titus eſt jaloux d'Antiochus, & qu'elle pourra aiſément détruire l'obſtacle foible qu'elle imagine; cette erreur la rend encore plus intéreſſante.

2) *Raſſurons-nous, mon cœur.*]

Cette maniere de s'adreſſer à *ſon cœur*, à *ſes yeux*, ſent plutôt la déclamation que la vraie paſſion. On en voit beaucoup d'exemples dans Corneille, & l'on en trouve quelques-uns dans Racine.

3) *Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.*]

Ce ſentiment, tout délicat qu'il eſt, tient peut-être un peu trop du madrigal. Mais tel eſt le mérite de Racine, qu'on eſt ſouvent forcé de l'admirer juſques dans ſes défauts. En effet, ce vers, plus élégiaque que tragique, & peu digne en apparence de trouver place dans un drame, devient eſſentiel à cet acte, puiſqu'il renferme un ſentiment de ſécurité chez Bérénice, & qu'il ſert à renouveller l'action de la piece, en relevant les eſpérances de la reine & les vœux du ſpectateur qui s'intéreſſe pour elle.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUOI, Prince! vous partiez? Quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je vous dire?
De quoi m'accuſez-vous? Vous avois-je, ſans choix,
Confondu juſqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon pere;
C'étoit le ſeul préſent que je pouvois vous faire:
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée;
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin,
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus beſoin

Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs, par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits;
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sçais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome & n'écoute que vous;
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante & si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.

Voyez-la de ma part. 1)

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ſes yeux !
La reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah, parlez-lui, Seigneur ! La reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de ſon obéiſſance ;
Et même elle m'a dit que, prête à l'épouſer,
Vous ne la verriez plus que pour l'y diſpoſer.

TITUS.

Ah, qu'un aveu ſi doux auroit lieu de me plaire !
Que je ſerois heureux, ſi j'avois à le faire !

---

1) *Voyez-la de ma part.*]

Dans Andromaque, Oreſte a été chargé par Pyrrhus d'annoncer à Hermione ſon mariage avec elle ; ici Titus prie Antiochus de préparer Bérénice à ſon départ : c'eſt à peu près le même moyen. On le verra encore employé quelquefois, mais toujours avec des nuances différentes.

Mes tranſports aujourd'hui s'attendoient d'éclatter ;
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, Seigneur ? 1)

TITUS.

Telle eſt ma deſtinée.
Pour elle & pour Titus il n'eſt plus d'hyménée.
D'un eſpoir ſi charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je ? O Ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers, je regle ſa fortune ; 2)

---

1) *La quitter ! Vous, Seigneur ?*]

Ici la ſcene change pour Antiochus, l'eſpoir renaît dans ſon cœur. Que ces ſituations muettes ſont éloquentes ! qu'elles peignent de choſes au ſpectateur !

Antiochus avoit d'abord rejetté la propoſition de Titus, parce qu'il croyoit qu'il falloit annoncer à Bérénice ſon mariage avec l'empereur. Ici il eſt détrompé. L'auteur, pour faire cinq actes d'un ſujet auſſi mince, n'avoit que ces ſortes de mépriſes pour reſſource.

2) *Maître de l'univers, je regle ſa fortune.*]

Cette tirade eſt écrite avec une élégance dont peu d'ouvrages approchent : c'eſt par-tout le ſtyle le plus ſimple, le

Je puis faire les rois, je puis les dépoſer;
Cependant de mon cœur je ne puis diſpoſer.
Rome, contre les rois de tout temps ſoulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême, & cent rois pour aïeux, 1)
Deshonorent ma flamme, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures,
Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures;
Et Rome, avec plaiſir, recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours;
Et, même en ce moment, inquiete, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.

---

plus naturel, & le plus agréable. Racine dit les choſes les plus ordinaires d'une maniere qui lui eſt propre, & qui les rend nouvelles.

1) *Et cent rois pour aïeux.*] Bérénice deſcendoit de la fameuſe Cléopâtre, reine d'Égypte, qui deſcendoit elle-même des premiers ſucceſſeurs d'Alexandre le grand.

D'un amant interdit ſoulagez le tourment;
Épargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon ſilence.
Sur-tout, qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez-lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accableroit le reſte.
Si l'eſpoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur:
Ah, Prince! jurez-lui que, toujours trop fidelle,
Gémiſſant dans ma cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon regne ne ſera qu'un long banniſſement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie:
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'orient vous voie arriver à ſa ſuite;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite.
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon empire & le vôtre.
Je ſçais que le ſénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.

Adieu. Ne quittez point ma princeſſe, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique deſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le ciel s'apprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-moi le temps de reſpirer.
Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus, entre mes mains, remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouir ?
Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obſtacle nouveau s'oppoſe à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit ſon audace nouvelle ?

Vous fuyiez un hymen qui vous faiſoit trembler.
Cet hymen eſt rompu. Quel ſoin peut vous troubler ?
Suivez les doux tranſports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouirai long-temps de ſes chers entretiens ;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens ;
Et peut-être ſon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'accable ici du poids de ſa grandeur ;
Tout diſparoît dans Rome auprès de ſa ſplendeur ;
Mais quoique l'orient ſoit plein de ſa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout ſuccede à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah, que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! je lui pourrois plaire ?
Bérénice à mes vœux ne ſeroit plus contraire ?
Bérénice, d'un mot, flatteroit mes douleurs ?
Penſes-tu ſeulement que, parmi ſes malheurs,

Quand l'univers entier négligeroit ſes charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes?
Ou qu'elle s'abaiſſât juſques à recevoir
Des ſoins qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE.

Et qui peut, mieux que vous, conſoler ſa diſgrace?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ſes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triſte emploi
De recueillir des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner ſans ceſſe?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foibleſſe?
Ouvrez les yeux, Seigneur; & ſongeons, entre nous,
Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Néceſſaire?

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours;
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le temps, votre préſence,
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir,
Vos deux États voiſins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah, je reſpire, Arſace! & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous? Faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; &, puiſqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faiſois-je? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah, reine! Et qui l'auroit penſé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa priere.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.
Aſſez d'autres viendront lui conter ſon malheur.

Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; &, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel!

SCENE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être, en ce moment, je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous ſeul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, Prince?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en inſtruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, Seigneur!.....

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.
D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être, &, pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le ſçavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colere.

Avant la fin du jour vous me juſtifîrez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE.

O Ciel, quel diſcours ! Demeurez.
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.
Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi-même jamais je fus chere à vos yeux,
Éclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame...

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez ſi peu de me déſobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux, quelle violence !
Madame, encore un coup, vous loûrez mon ſilence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes ſouhaits,
Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais. 1)

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'oſez penſer.
Je connois votre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé.....

BÉRÉNICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut ſéparer.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer? Qui? Moi? Titus de Bérénice?

---

1) *Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.*]
Antiochus eſt forcé de dire ſon ſecret; il le découvre; & Bérénice lui défend de paroître jamais devant elle. C'eſt encore ici le même reſſort (quoique dans une autre ſituation) que Racine a employé dans Andromaque. Hermione, dans cette derniere piece, force Oreſte à aſſaſſiner Pyrrhus; Oreſte accomplit ſon deſſein; Hermione, bientôt après, le charge d'imprécations.

ANTIOCHUS.

Il faut que, devant vous, je lui rende juſtice.
Tout ce que, dans un cœur, ſenſible & généreux,
L'amour au déſeſpoir peut raſſembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le ſien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui ſert de vous aimer encore ?
Une reine eſt ſuſpecte à l'Empire Romain.
Il faut vous ſéparer, & vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien, Madame !
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup, ſans doute, eſt rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de ſerments, Titus m'abandonner !
Titus qui me juroit... 1) Non, je ne le puis croire ;

---

1) *Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire.*]

Enfin le mot terrible eſt prononcé ; Bérénice eſt inſtruite que Titus l'abandonne, la piece va donc finir ; mais le ſpectateur impatient veut voir comment Titus, cet homme ſi ſenſible & ſi indécis, ſe retirera de ce précipice. Bérénice ne peut croire ce que lui annonce Antiochus. C'eſt toujours par de ſemblables mépriſes, que l'auteur, d'illuſions en illuſions, conduit à la fin de cette piece. Perſonne n'a développé les ſentiments du cœur avec autant de fineſſe & autant de vérité que Racine.

Il ne me quitte point : il y va de ſa gloire.
Contre ſon innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'eſt tendu que pour nous déſunir.
Titus m'aime : Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE.

Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader. 1)
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je ſuis.
Hélas ! pour me tromper, je fais ce que je puis.

---

1) *Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader.*
Non, je ne vous crois point.]
Cette ſituation eſt la même que celle de Mithridate, qui, après avoir dit,
Je ne le croirai point,
Se dit à lui-même,
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Acte III. ſcene IV.

SCENE

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompai-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paroître à ſa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus, malgré moi, n'eût arrêté mes pas?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arſace.
Elle croit m'affliger: ſa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré;
Je partois amoureux, jaloux, déſeſpéré;
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner!
Des froideurs de Titus je ſerai reſponſable!
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable!
Avec quelle injuſtice & quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma ſincérité!
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuſer de cette perfidie!

Et dans quel temps encor ? Dans le moment fatal,
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival;
Que, pour la conſoler, je le faiſois paroître
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

ARSACE.

Et de quel ſoin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laiſſez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il
passe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arſace.
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons; & de ſi loin évitons la cruelle, 1)
Que de long-temps, Arſace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reſte encore aſſez de jour;
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir ſi ſa douleur ne l'a point trop ſaiſie.
Cours; & partons du moins aſſurés de ſa vie.

---

1) *Allons; & de ſi loin évitons la cruelle,*
Que de long-temps, Arſace, on ne nous parle d'elle.]

Ce raiſonnement ne paroît point conſéquent; la diſtance des lieux n'empêche point *qu'on ne parle* d'une perſonne abſente.

L'auteur auroit pu finir ici cet acte, & ſupprimer les quatre vers ſuivants, qui ſont un peu langoureux.

Fin du troiſieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE *seule.*

PHÉNICE ne vient point ! Moments trop rigoureux,
Que vous paroiſſez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languiſſante, abattue ;
La force m'abandonne, & le repos me tue.....
Phénice ne vient point ! Ah, que cette longueur
D'un préſage funeſte épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponſe à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il ſe dérobe à ma juſte fureur.

SCENE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

CHERE Phénice, hé bien, as-tu vu l'empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, Madame;
Et j'ai peint à ſes yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir. 1)

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce déſordre extrême?
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Laiſſez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux ſont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

1) *J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.*]
Ce vers ſert encore à rendre le ſpectateur incertain ſur le ſort de Bérénice. S'il en coûte tant à Titus pour parler à Bérénice, comment pourra-t-il faire le ſacrifice de ne la plus revoir?

BÉRÉNICE.

Laiſſe, laiſſe, Phénice, il verra ſon ouvrage.
Et que m'importe, hélas! de ces vains ornements,
Si ma foi, ſi mes pleurs, ſi mes gémiſſements,
Mais que dis-je, mes pleurs! ſi ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramene?
Dis-moi, que produiront tes ſecours ſuperflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuſte reproche?
J'entends du bruit, Madame, & l'empereur s'approche.
Venez: fuyez la foule, & rentrons promptement;
Vous l'entretiendrez ſeul dans votre appartement. 1)

---

1) *Venez: fuyez la foule, & rentrons promptement; Vous l'entretiendrez ſeul dans votre appartement.*]

Bérénice deſire de voir Titus; Titus paroît, pourquoi fuit-elle? C'eſt que Paulin accompagne l'empereur, & qu'elle veut lui parler ſans témoins: c'eſt par ce nouveau ſtratagême, que l'auteur recule la cataſtrophe. Par une autre adreſſe, Bérénice ne ſemble que céder aux prieres de Phénice; car autrement la ſcene qui ſuit le monologue de Titus ne ſeroit point naturelle.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de ſolitude.
Que l'on me laiſſe.

PAULIN, *à part.*

O Ciel! que je crains ce combat!
Grands Dieux! ſauvez ſa gloire, & l'honneur de l'État!
Voyons la reine.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire?
Tes adieux ſont-ils prêts? T'es-tu bien conſulté?
Ton cœur te promet-il aſſez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi ſe prépare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sçait ſi bien découvrir les chemins de mon cœur?

Quand je verrai ces yeux, armés de tous leurs charmes,
Attachés ſur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir ?
Pourrai-je dire enfin : je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je ſauver que par ce ſacrifice ?
Tout ſe tait ; & moi ſeul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſçait ſi, ſenſible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut, par ſon choix, juſtifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ſes loix, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance :
Rome ſera pour nous... Titus, ouvre les yeux ;
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait ſucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine, en condamnant ſes rois ;
N'as-tu pas, en naiſſant, entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée ?
Et, lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,

Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah, lâche ! fui l'amour, ou renonce à l'empire. 1)
Au bout de l'univers, va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire, 2)
Qui devoient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je regne; &, juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps ſi précieux quel compte puis-je rendre ?
Où ſont ces heureux jours que je faiſois attendre ?
Quels pleurs ai-je ſéchés ? Dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ſes deſtinées ?
Sçais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours ſi long-temps attendus,

---

1) *Ah, lâche ! fui l'amour, ou renonce à l'empire.*]
C'eſt une eſpece d'imitation de ce vers d'Ovide :

Bella gerant alii, tu Pari ſemper ama.

2) *Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,*
Qui devoient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?]
Tournure de phraſe animée qui ſemble être due à Virgile :

En dextra, fidesque,
Quem ſecum patrios aiunt portaſſe Penates, &c.
Enéide, liv. IV. vers 597.

Voilà donc le prix de ta main & de ta foi ; voilà cet homme pieux, qui tranſporte, dit-on, les dieux de ſa patrie, &c. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus ! 1)
Ne tardons plus. Faiſons ce que l'honneur exige.
Rompons le ſeul lien..... 2)

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, *en entrant.*

NON, laiſſez-moi, vous dis-je;
En vain tous vos conſeils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, Seigneur, vous voici !
Hé bien, il eſt donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous ſéparer, & c'eſt lui qui l'ordonne.

TITUS.

N'accablez point, Madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.

---

1) *Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !*]
Racine, qui ſçavoit profiter de tout, n'a pas laiſſé échapper le mot ſi fameux de Titus, qui, lorſqu'il n'avoit point fait d'heureux, s'écrioit à la fin du jour : Amis, j'ai perdu la journée. *Amici, diem perdidi.* Suétone, liv. VIII. chap. 7.

2) *Rompons le ſeul lien :.....*]
Titus eſt préparé à parler à Bérénice, & à lui annoncer ſa diſgrace; ici ce qui précede ſa réſolution fait douter le ſpectateur ſi ce prince aura la force de l'exécuter.

Un trouble assez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappellez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil, que la gloire & la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs;
Et que tout l'univers reconnoisse sans peine,
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE.

Ah, cruel! est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait, hélas? Je me suis crue aimée;
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la premiere fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée?
Que ne me disiez-vous : princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,

Quand de vos ſeules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conſpiré contre nous:
Il étoit temps encor; que ne me quittiez-vous?
Mille raiſons alors conſoloient ma miſere.
Je pouvois de ma mort accuſer votre pere,
Le peuple, le ſénat, tout l'Empire Romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une ſi chere main. 1)
Leur haine, des long-temps, contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur dès long-temps préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'eſpere un bonheur immortel;
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il deſire;
Lorſque Rome ſe tait; quand votre pere expire;
Lorſque tout l'univers fléchit à vos genoux;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvois me détruire;
Je pouvois vivre alors & me laiſſer ſéduire. 2)

---

1) *Plutôt qu'une ſi chere main.*]

Cet hémiſtiche n'eſt point harmonieux; les monoſyllabes ne doivent jamais finir un vers, ſur-tout lorſqu'ils ſont précédés d'une ſyllabe muette.

2) *Je pouvois vivre alors & me laiſſer ſéduire.*]

Ces raiſons ſont un peu foibles. Un prince qui prévoit ne pouvoir point épouſer une reine, ne doit point ſe *laiſſer ſéduire* par elle. Cette réponſe ſent un peu trop l'ingrat qui ſe voit confondu.

Mon cœur ſe gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous déſunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible;
Je n'examinois rien, j'eſpérois l'impoſſible.
Que ſçais-je ! j'eſpérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſembloient renouveller ma flamme.
Tout l'empire parloit; mais la gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je ſçais tous les tourments où ce deſſein me livre;
Je ſens bien que, ſans vous, je ne ſçaurois plus vivre;
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner:
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien, régnez, cruel, contentez votre gloire;
Je ne diſpute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſerments
D'un amour qui devoit unir tous nos moments,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu;
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais ! ah, Seigneur ! ſongez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,

Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous? 1)
Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice?
Sans que, de tout le jour, je puiſſe voir Titus?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus!
L'ingrat, de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence?
Ces jours, ſi longs pour moi, lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'eſpere que bientôt la triſte renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, ſans expirer.....

BÉRÉNICE.

Ah, Seigneur! s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, Madame; demeurez,
Je n'y réſiſte point. Mais je ſens ma foibleſſe.
Il faudra vous combattre & vous craindre ſans ceſſe,

1) *Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous?*]
Quelle tendreſſe dans ces vers!

Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas,
Que vers vous, à toute heure, entraînent vos appas.
Que dis-je? en ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſçait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, ſi les cris ſuccedent au murmure,
Faudra-t-il, par le ſang, juſtifier mon choix? 1)
S'ils ſe taiſent, Madame, & me vendent leurs loix,
A quoi m'expoſez-vous? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il, quelque jour, payer leur patience?
Que n'oſeront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des loix que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice?

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah, Ciel! quelle injuſtice!

---

1) *Faudra-t-il, par le ſang, juſtifier mon choix?*]
Ce vers fait plaiſir dans la bouche de Titus : il ne vaudroit rien dans celle d'Achille.

BÉRÉNICE.

Quoi! pour d'injuſtes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ſes droits, Seigneur; n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas, que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, Seigneur, & vous pleurez?

TITUS.

Oui, Madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits.
Il les faut maintenir. Déjà, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis:
L'un, jaloux de ſa foi, va, chez les ennemis, 1)

1) *L'un, jaloux de ſa foi, va, chez les ennemis,*
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.]
Il ſçavoit cependant, dit Horace, le ſupplice qui l'attendoit chez un ennemi barbare.

Atqui ſciebat quæ ſibi barbarus
Tortor pararet.

Ode V. liv. III.

Chercher, avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête.
L'autre, avec des yeux secs & presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.
Malheureux ! Mais toujours la patrie & la gloire 1)
Ont, parmi les Romains, remporté la victoire.
Je sçais qu'en vous quittant, le malheureux Titus 2)

---

1) *Malheureux ! Mais toujours la patrie & la gloire*
Ont, parmi les Romains, remporté la victoire.]

Ceci paroît imité du sixieme livre de l'Énéide, où Virgile fait prédire à Énée, par Anchise, la fermeté du premier Brutus :

Vis & Tarquinios reges, animamque superbam
Ultoris Bruti, fascesque videre receptos ?
Consulis imperium hic primus, sævasque secures
Accipiet : natosque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit,
Infelix ! Utcumque ferent ea facta minores ;
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.

Voulez-vous voir les Tarquins, & le courageux Brutus, ce fier vainqueur de la tyrannie ? Il sera le premier consul de Rome, & il fera porter devant lui les faisceaux & les haches redoutables. Ses enfans voudront rétablir dans Rome la royauté : il les sacrifiera à la liberté publique. Malheureux pere ! quoiqu'en puisse penser la postérité, l'amour de la patrie & la soif de la gloire triompheront en toi de la nature.

2) *Je sçais qu'en vous quittant, le malheureux Titus*, &c.]

Ce vers, comme l'a remarqué M. de Voltaire, est foible. Titus est toujours confondu par Bérénice. Après un tableau

Passe

Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat ! de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi ? j'aurois voulu, honteuse & méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à son refus.
C'en est fait, & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures.
Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs
Si je forme des vœux contre votre injustice ;
Si, devant que mourir, la triste Bérénice

---

comme celui qu'il vient de peindre, il falloit dire, à ce qu'il nous semble : *Quoi, Madame ! voulez-vous qu'un Romain, qui a fait espérer quelques vertus, que celui que vous avez choisi pour amant, aille, après de si beaux exemples, sacrifier son devoir à son plaisir ?* ou quelqu'autre chose de semblable.

Vous veut de ſon trépas laiſſer quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat! qu'au fond de votre cœur. 1)
Je ſçais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur préſente, & ma bonté paſſée,
Mon ſang, qu'en ce palais je veux même verſer,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laiſſer;
Et, ſans me repentir de ma perſévérance,
Je me remets ſur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

---

1) *Je ne le cherche, ingrat! qu'au fond de votre cœur.*]
Cette tirade de Bérénice eſt éloquente, ſans être injurieuſe à Titus; nous admirons toujours la modération avec laquelle elle fait parler ſon déſeſpoir.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DANS quel deſſein vient-elle de ſortir,
Seigneur? Eſt-elle enfin diſpoſée à partir?

TITUS.

Paulin, je ſuis perdu, je n'y pourrai ſurvivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la ſuivre.
Courons à ſon ſecours.

PAULIN.

Hé quoi, n'avez-vous pas
Ordonné, dès tantôt, qu'on obſerve ſes pas?
Ses femmes, à toute heure, autour d'elle empreſſées,
Sçauront la détourner de ces triſtes penſées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire eſt à vous.
Je ſçais que, ſans pitié, vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels applaudiſſements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.....

TITUS.

Non, je ſuis un barbare;
Moi-même je me hais. Néron, tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire. 1)

PAULIN.

Quoi, Seigneur!

TITUS.

Je ne ſçais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée,
Déjà de vos adieux la nouvelle èſt ſemée.
Rome, qui gémiſſoit, triomphe avec raiſon.
Tous les temples ouverts fument en votre nom;

---

1) *Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.*
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.]

Cette ſcene eſt néceſſaire pour le fond; l'indéciſion de Titus tient toujours le ſpectateur en ſuſpens ſur le deſtin de Bérénice. Nous penſons avec M. de Voltaire, que cette ſcene auroit pu être plus déchirante; un Empereur Romain qui, pour exprimer la ſituation la plus cruelle, finit par convenir *qu'il ne ſçait ce qu'il dit*, prête un peu au ridicule, & n'offre point un perſonnage tragique.

Et le peuple, élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, prince malheureux!
Pourquoi ſuis-je empereur? Pourquoi ſuis-je amoureux?

SCENE VII.

ANTIOCHUS, TITUS, PAULIN, ARSACE.

TAYLOR INST. OXFORD

ANTIOCHUS.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur? L'aimable Bérénice
Va, peut-être, expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conſeil, ni raiſon.
Elle implore à grands cris le fer & le poiſon.
Vous ſeul vous lui pouvez arracher cette envie. 1)
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.

1) *Vous ſeul vous lui pouvez arracher cette envie.*
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.]
Titus eſt dans la plus grande criſe: d'un côté on lui annonce que Bérénice ſe meurt, & ne deſire que lui pour revenir à la vie; & de l'autre, le ſénat, le peuple & les tribuns viennent lui repréſenter ſon devoir. Racine a eu l'adreſſe, par cet artifice, de ſe ménager encore un acte.

Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis réſiſter, ce ſpectacle me tue.
Que tardez-vous? Allez vous montrer à ſa vue. 1)
Sauvez tant de vertu, de grace, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même, en ce moment, ſçais-je ſi je reſpire?

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, tous les tribuns, les conſuls, le ſénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'État.
Un grand peuple les ſuit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre préſence.

1) *Que tardez-vous? Allez vous montrer à ſa vue.*] On trouve dans quelques éditions:
» Allez, Seigneur, allez vous montrer à ſa vue ».

TITUS.

Je vous entends, grands Dieux! vous voulez raſſurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, paſſons dans la chambre prochaine.
Allons voir le ſénat.

ANTIOCHUS.

Ah, courez chez la reine! 1)

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majeſté?
Rome.....

TITUS.

Il ſuffit, Paulin, nous allons les entendre.

---

1) *Ah, courez chez la reine!*]
Antiochus, en ce moment, joue un rôle gratuitement odieux; il preſſe Titus, qui eſt ſon rival, de manquer à ſes devoirs d'empereur pour l'entraîner chez ſa propre maîtreſſe. Il n'eſt point de ſpectateur qui ne ſouffre en ſecret de l'aviliſſement volontaire de ce perſonnage.

On peut obſerver ici qu'au commencement de cette ſcene, le ſénat paroît diſpoſé à ne point recevoir Bérénice: il ſemble, par ce que Titus dit plus bas, *j'eſpere à mon retour*, &c. que ce prince va lui propoſer le contraire. Nous le répétons encore, perſonne n'a ſçu, comme Racine, peindre l'amour, & tirer de cette paſſion un parti auſſi avantageux.

(*à Antiochus.*)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'eſpere, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour. 2)

---

1) *J'eſpere, à mon retour,*
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.]

Ici Racine a ſupprimé la ſcene ſuivante, qui étoit la IXe de cet acte. La voici :

ANTIOCHUS *à Arſace.*

» Arſace, que dis-tu de toute ma conduite ?
» Rien ne pouvoit tantôt s'oppoſer à ma fuite.
» Bérénice & Titus offenſoient mes regards.
» Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
» Je rentre, & dans les pleurs je retrouve la reine.
» J'oublie en même temps ma vengeance & ſa haine.
» Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler ;
» Moi-même à ſon ſecours je le viens appeller ;
» Et, ſi ſa diligence eût ſecondé mon zele,
» J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
» Malheureux que je ſuis ! Avec quelle chaleur
» Je travaille ſans ceſſe à mon propre malheur !
» C'en eſt trop. De Titus porte lui les promeſſes,
» Arſace. Je rougis de toutes mes foibleſſes.
» Déſeſpéré, confus, à moi-même odieux,
» Laiſſe-moi : je me veux cacher même à tes yeux ».

Ce fut avec raiſon que Racine retrancha cette ſcene, qui étoit tout à fait inutile, & qui d'ailleurs aviliſſoit trop Antiochus.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE *ſeul.*

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidelle?
Ciel! conduiſez mes pas, & ſecondez mon zele.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arſace, rends-en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La reine part, Seigneur. 1)

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce soir.

Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée,
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-temps laiſſée.
Un généreux dépit ſuccede à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur;

---

1) *La reine part, Seigneur.*]

Louis Racine fait ici une remarque qui nous paroît fort juſte. Il dit qu'on ne ſçait d'où vient Antiochus, que l'empereur avoit chargé de voir Bérénice. Il demande encore pourquoi Arſace *eſt inſtruit plutôt que lui de ce qui s'eſt paſſé chez la reine & chez Titus.* Remarques ſur Bérénice, *tom. I. pag. 390.*

Nous ajouterons que le Roi de Comagène & ſon confident auroient dû inſtruire le ſpectateur de ce qui a empêché Bérénice de ſe donner la mort, à laquelle elle s'étoit déterminée en quittant la ſcene. Quoiqu'Arſace diſe, en parlant de Bérénice *offenſée*, qu'

» Un généreux dépit ſuccede à ſa fureur »:

ce n'eſt point éclaircir le ſpectateur. D'ailleurs, eſt-il naturel qu'une femme qui veut ſe donner la mort, parce que ſon amant la quitte, change *ſa fureur* en *dépit*, quand elle voit le peuple exciter l'empereur à ſe ſéparer d'elle.

Et même veut partir, avant que Rome inſtruite,
Puiſſe voir ſon déſordre, & jouir de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O Ciel! qui l'auroit cru?
Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.
Le peuple, avec tranſport, l'arrête & l'environne,
Applaudiſſant aux noms que le ſénat lui donne.
Et ces noms, ces reſpects, ces applaudiſſements,
Deviennent pour Titus autant d'engagements,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ſes ſoupirs, & les pleurs de la reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait; & peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue!
Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune ſe joue.
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute, en tremblant, tout ce que tu me dis.
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en eſpérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ſes pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS *à ſa ſuite.*

DEMEUREZ, qu'on ne me ſuive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promeſſe. 1)
Bérénice m'occupe, & m'afflige ſans ceſſe.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs & des ſiens,
Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens. 2)
Venez, Prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la derniere fois, vous voyiez ſi je l'aime.

1) *Enfin, Prince, je viens dégager ma promeſſe*, &c.]
Que veut dire Titus par ce vers? Quelle *promeſſe vient-il dégager?* Nous croyons n'avoir d'autre interprétation à donner à ce mot, ſinon que, touché des pleurs de la reine, Titus eſt déterminé à l'épouſer; cependant, dans l'inſtant même où Bérénice s'eſt montrée à lui dans la douleur la plus vive, Titus lui dit très-clairement le contraire, acte V. ſcene VI. Racine, par cette équivoque, n'a donc prétendu que donner le change à Antiochus.

2) *Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.*]
Comment, par quel moyen Titus *calmera-t-il ces déplaiſirs?* Il avoue, dans la ſixieme ſcene, *qu'il eſt venu ſans ſçavoir ſon deſſein.* Racine, en ôtant tout prétexte à Titus de revoir la reine, convient par-là d'une faute conſidérable, ſur-tout dans un dernier acte.

SCENE. IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien, voilà l'eſpoir que tu m'avois rendu;
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu.
Bérénice partoit juſtement irritée;
Pour ne la plus revoir, Titus l'avoit quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux! quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez-vous deſtiné!
Tous mes moments ne ſont qu'un éternel paſſage
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage. 1)
Et je reſpire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

1) *De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage.*]
Voilà le réſumé de toute la piece : voilà tout l'artifice dont Racine s'eſt ſervi; chaque acteur paſſe tour-à-tour *de la crainte à l'eſpoir*, & *de l'eſpoir à la rage.*

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NON, je n'écoute rien. Me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon déſeſpoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grace, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus temps.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain?

BÉRÉNICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain;

Et moi, j'ai réſolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat ! que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie ?
Quel crime, quelle offenſe a pu les animer ?
Hélas ! & qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS.

Écoutez-vous, Madame, une foule inſenſée ?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.
Tout cet appartement, préparé par vos ſoins,
Ces lieux, de mon amour ſi long-temps les témoins,
Qui ſembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feſtons, où nos noms, enlacés l'un dans l'autre,
A mes triſtes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'impoſteurs que je ne puis ſouffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O Ciel, que vous êtes injuſte!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce ſénat auguſte,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaiſir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire? 1)
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïſſe!
Que je puiſſe jamais oublier Bérénice!
Ah, Dieux! dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient affliger mon cœur!
Connoiſſez-moi, Madame; &, depuis cinq années,
Comptez tous les moments, & toutes les journées,
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les deſirs.
Ce jour ſurpaſſe tout. Jamais, je le confeſſe,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendreſſe.
Et jamais.....

---

1) *Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?*]
On prétend que les mêmes choſes avoient été dites à Louis XIV.

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez,
Et cependant je pars 1), & vous me l'ordonnez?
Quoi! dans mon déſeſpoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour?
Ah, cruel! par pitié, montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappellez point une trop chere idée;
Et laiſſez-moi du moins partir perſuadée
Que, déjà de votre ame exilée en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
(*Titus lit une lettre.*)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je deſire.

---

1) *Vous m'aimez, vous me le ſoutenez*, &c.] Mademoiſelle de Mancini dit à Louis XIV en partant: *vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, & je pars.* Racine, dans la cinquieme ſcene du quatrieme acte, a déjà fait uſage de la moitié de cette réponſe, en faiſant dire à Bérénice:

» Vous êtes empereur, Seigneur, & vous pleurez ».

Il ſemble n'avoir rien voulu perdre de ces mots ſublimes, & vouloir profiter, dans les vers que nous venons de citer, de ce qu'il avoit omis dans le quatrieme acte. Mais, comme le remarque M. de Voltaire, la réponſe de Mancini eſt bien plus énergique & bien plus remplie de ſentiment.

Liſez, ingrat! liſez, & me laiſſez ſortir. 1)

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi! ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême?
Vous cherchez à mourir? Et de tout ce que j'aime
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.

(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiege.*)

SCENE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où, preſſé par les loix d'un auſtere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triſte adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs 2)

1) *Liſez, ingrat! liſez, & me laiſſez ſortir.*]
Il y a, ſelon nous, bien de l'adreſſe à laiſſer deviner, par la réponſe de Titus, le parti que Bérénice a pris.

2) *Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs.*]
On lit dans quelques éditions:
» Je préparai mon ame à toutes les douleurs «.

Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs ;
Mais, quoique je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à ſuccomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entiere aſſemblée :
Le ſénat m'a parlé ; mais mon ame accablée
Écoutoit ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome de votre ſort eſt encore incertaine.
Moi-même, à tous moments, je me ſouviens à peine,
Si je ſuis empereur, ou ſi je ſuis Romain.
Je ſuis venu vers vous, ſans ſçavoir mon deſſein ;
Mon amour m'entraînoit ; & je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux.
C'en eſt trop. Ma douleur, à cette triſte vue,
A ſon dernier excès eſt enfin parvenue.
Je reſſens tous les maux que je puis reſſentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis ſortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrêmité que vous m'ayiez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hyménée ;

Me dit qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame; & je dois moins encore vous dire 1)
Que je ſuis prêt, pour vous, d'abandonner l'empire,
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite;
Vous verriez, à regret, marcher à votre ſuite
Un indigne empereur, ſans empire, ſans cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourments dont mon ame eſt la proie,
Il eſt, vous le ſçavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vu, Madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,
Ils ont tous expliqué cette perſévérance,
Dont le ſort s'attachoit à les perſécuter,

---

1) *Oui, Madame; & je dois moins encore vous dire*, &c.] Ce vers ſemble être la critique de ceux de Corneille, où Titus dit à Bérénice, acte IV. ſcene v:

Hé bien, Madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour ſouveraine,
Où vos bras amoureux feront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et ſoit de Rome eſclave & maître qui voudra.

Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus long-temps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois réſolue,
S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours,
Màdame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux. 1)

BÉRÉNICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, Madame. Et ſi je vous ſuis cher.....

---

1) *Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux, N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.*]

Si Titus étoit réellement décidé à ſe donner la mort pour une femme, il ne ſeroit pas plus digne d'être empereur, que s'il abandonnoit l'empire pour ſuivre Bérénice en Aſie. Titus ne parle ſans doute du deſſein où il eſt de s'ôter la vie, que pour intimider Bérénice, & l'exciter à conſerver ſes jours.

SCENE DERNIERE.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

VENEZ, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foibleſſe;
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour. 1)
Mais vous, connoiſſez-moi, Seigneur, à votre tour.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre eſtime;
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus chers amis j'ai diſputé ce rang;
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.

---

1) *Je crois tout. Je connois votre amour.*
Mais vous, connoiſſez-moi, Seigneur, à votre tour.]
On lit dans quelques éditions:
» Je crois tout. Je vous connois tous deux.
» Mais connoiſſez vous-même un prince malheureux ».
On eſt étonné de voir revenir Antiochus, après la réſolution qu'il avoit priſe; mais il faut ſe reſſouvenir que Titus l'a fait demander, & que celui qu'il lui a envoyé a pu s'oppoſer à ſon deſſein.

Vous m'avez, malgré moi, confié l'un & l'autre,
La reine, ſon amour, & vous, Seigneur, le vôtre.
La reine, qui m'entend, peut me déſavouer:
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre, par mes ſoins, à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoiſſance.
Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal, 1)
Qu'un ami ſi fidelle étoit votre rival?

TITUS.

Mon rival?

ANTIOCHUS.

Il eſt temps que je vous éclairciſſe.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu;
Je n'ai pu l'oublier; au moins je me ſuis tû.
De votre changement la flatteuſe apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible eſpérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet eſpoir;
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je ſuis venu, Seigneur, vous appeller moi-même;
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la derniere fois je me ſuis conſulté;

---

1) *Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal.*]

VARIANTE.

» Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal. »

J'ai fait de mon courage une épreuve derniere:
Je viens de rappeller ma raiſon toute entiere,
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds;
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappellé ſes pas;
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le ciel verſer ſur toutes vos années
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou, s'il vous garde encore un reſte de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiſer tous les coups
Qui pourroient menacer une ſi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BÉRÉNICE, *ſe levant.*

Arrêtez, arrêtez, princes trop généreux!
En quelle extrêmité me jettez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image:
Je ne vois que des pleurs, & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de ſang prêt à couler.
(*à Titus.*)
Mon cœur vous eſt connu, Seigneur, & je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu ſoupirer pour l'empire;
La grandeur des Romains, la pourpre des Céſars,
N'a point, vous le ſçavez, attiré mes regards.

J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me ſuis allarmée.
J'ai cru que votre amour alloit finir ſon cours.
Je connois mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vu couler vos larmes;
Bérénice, Seigneur, ne vaut pas tant d'allarmes;
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ſes délices.
Je crois, depuis cinq ans, juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout: je veux, en ce moment funeſte,
Par un dernier effort, couronner tout le reſte.
Je vivrai, je ſuivrai vos ordres abſolus.
Adieu, Seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne conſens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller, loin de Rome, écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux. 1)
Sur Titus & ſur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.

1) *Vivez, & faites-vous un effort généreux.*]
De trois perſonnes qui veulent mourir, aucune ne meurt; & le ſpectateur eſt content, parce que Racine a eu l'art de rendre intéreſſants les trois perſonnages de cette ſcene.

Portez loin de mes yeux vos ſoupirs & vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuſe,
Dont il puiſſe garder l'hiſtoire douloureuſe.
Tout eſt prêt. On m'attend. Ne ſuivez point mes pas.
(*à Titus.*)
Pour la derniere fois, adieu, Seigneur. 1)

ANTIOCHUS.

Hélas ! 2)

---

1) *Pour la derniere fois, adieu, Seigneur.*]

Bérénice, qui ne pouvoit ſe déterminer à ſe ſéparer de Titus, conſent maintenant à partir. On ne ſçauroit trop admirer Racine, qui, par le flux & reflux des ſentiments du cœur, a ſçu intéreſſer pendant cinq actes dans une piece ſans action.

2) *Hélas !*]

Cet *hélas* qui finit cette piece paroîtroit ridicule à bien des gens; cependant l'auteur n'avoit que cette reſſource pour faire ſortir Antiochus de la ſcene d'une maniere qui ſatisfît le ſpectateur.

FIN.

EXAMEN
DE BÉRÉNICE.

Le principal défaut de la tragédie de Bérénice eſt de n'avoir point une marche aſſez vive & aſſez tragique. L'action ne ſe prolonge que par des mépriſes, ou par des moyens plus ingénieux que grands, plus adroits que tragiques. Le caractere de Titus eſt foible, celui de Bérénice monotone, & le rôle que joue Antiochus eſt trop ſouvent indigne d'un roi & d'un rival; peut-être Racine auroit-il pu donner à ce rôle un peu plus d'activité & de conſiſtance, en ſuppoſant que la violence de ſon amour auroit porté Antiochus à entrer dans une des conjurations qui furent faites contre Titus, au rapport des hiſtoriens, & dont l'hymen de Bérénice eût été le prétexte. Cette conjuration découverte, le péril preſſant qu'auroit couru l'empereur eût ouvert les yeux à Bérénice, & l'eût déterminée à s'éloigner de Rome & à renoncer au nom d'impératrice, pour aſſurer par-là les jours de ſon amant. Titus, qui n'eût pas voulu paroître moins généreux que Bérénice, eût fait rougir les Romains de leur ſoulevement, en pardonnant aux coupables, & eût donné en cette occaſion l'exemple de cette clémence ſi célébrée ſur

tous les théâtres, dont Métaſtaſe a fait le ſujet d'un de ſes chefs-d'œuvre. Corneille & Racine auroient ſans doute traité ce ſujet d'une maniere plus propre à leur faire honneur, s'ils euſſent été les maîtres du canevas; mais obligés de s'aſtreindre aux vues particulieres qu'on leur preſcrivoit, ces deux grands hommes tomberent dans l'inconvénient inévitable de tous les ſujets de commande. Dans cette ſorte de lutte, il fallut néceſſairement que celui de ces deux poëtes qui n'avoit en partage que la force & l'élévation du génie, ſuccombât ſous un adverſaire dont le génie plus ſouple appelloit ſouvent l'adreſſe & les graces à ſon ſecours.

La foibleſſe de Titus, le ton élégiaque de Bérénice, ſont ſans doute un des mérites de cette piece; car ſi Titus étoit plus héros, plus Romain, comme l'auroient deſiré quelques critiques : ſi Bérénice avoit montré plus de fermeté que de ſenſibilité, la piece auroit été ſans contredit beaucoup moins intéreſſante. L'héroïſme ne produit que l'admiration, & l'admiration n'eſt point un reſſort tragique.

Si l'on compare Bérénice aux ouvrages vraiment tragiques du théâtre, aux Rhadamiſte, aux Cinna, aux Andromaque, aux Iphigénie, aux Mahomet, Bérénice ne ſera regardée que comme une des plus foibles tragédies de Racine; mais ſi on examine quelle fécondité dans l'eſprit, & quelles reſſources

dans le cœur il falloit avoir pour tirer un ſi grand parti d'un ſujet auſſi mince, alors cette piece ſera miſe au rang de ſes chefs-d'œuvre; l'art qu'il a mis dans la gradation des ſentiments, & l'élégance avec laquelle il les exprime, feront toujours lire cet ouvrage avec un nouveau plaiſir. » Rappellez-vous, dit » à ce ſujet le célébre J. J. Rouſſeau, *dans ſa lettre à* » *M. d'Alembert ſur les ſpectacles*, une piece à laquelle » je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous il y a » quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel » nous nous attendions peu, ſoit qu'en effet l'auteur » y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'a- » vions penſé, ſoit que l'actrice prêtât ſon charme » ordinaire au rôle qu'elle faiſoit valoir... 1) Dans » quelle diſpoſition d'eſprit le ſpectateur voit-il com- » mencer cette piece? Dans un ſentiment de mépris » pour la foibleſſe d'un empereur & d'un Romain, » qui balance, comme le dernier des hommes, entre » ſa maîtreſſe & ſon devoir; qui, flottant inceſſam- » ment dans une déshonorante incertitude, avilit, » par des plaintes efféminées, le caractere preſque » divin que lui donne l'hiſtoire; qui fait chercher » dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du » monde & les délices du genre humain. Qu'en penſe » le même ſpectateur après la repréſentation? Il finit

1) Mlle Gauſſin, peut-être la ſeule actrice de l'Europe faite pour rendre ce rôle.

» par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par » s'intéreſſer à cette même paſſion dont il lui faiſoit » un crime, par murmurer en ſecret du ſacrifice » qu'il eſt forcé d'en faire aux loix de ſa patrie; voilà » ce que chacun de nous éprouvoit à la repréſenta- »tion. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait » de l'effet s'il eût été digne de lui; mais tous ſen- » tirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, » & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit » l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes plaintes » continuelles donnaſſent une grande émotion durant » le cours de la piece : mais, au cinquieme acte, où, » ceſſant de ſe plaindre, l'air morne, l'œil ſec & la » voix éteinte, elle faiſoit parler une douleur froide » approchante du déſeſpoir, l'art de l'actrice ajou- » toit au pathétique du rôle, & les ſpectateurs vive- » ment touchés commençoient à pleurer, quand Bé- » rénice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela? ſinon » qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on » ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit » pénétré; & que chacun auroit voulu que Titus » ſe laiſſât vaincre, même au riſque de l'en moins » eſtimer..... La reine part ſans le congé du par- » terre : l'empereur la renvoie *invitus invitam*, on » peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus a beau reſter » Romain, il eſt le ſeul de ſon parti; tous les ſpec- » tateurs ont épouſé Bérénice ».

H. Gravelot inv. *C.F. Vasseur Sculp.*

BAJAZET,

TRAGÉDIE.

1672.

PRÉFACE

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE, dans Bajazet, ſuivit une route qu'on n'avoit point encore oſé fréquenter. On regarda comme une nouveauté de voir des Turcs ſur le théâtre. L'hiſtoire de cette nation n'étoit point alors connue comme elle l'eſt aujourd'hui; d'ailleurs, depuis la renaiſſance des lettres on n'avoit point haſardé de mettre en action un ſujet récent. Cette tentative fut accueillie avec d'autant plus de raiſon, qu'elle ſembloit ouvrir à tous les poëtes une nouvelle carriere à parcourir.

Racine a fait entrer dans cette piece les principaux événements de l'hiſtoire de l'Empire Ottoman; la défaite de Bajazet I par Tamerlan; la gloire du regne de Soliman I, la priſe de Rhodes, ſes autres victoires en Afrique, en Perſe & en Hongrie; ſon mariage

avec Roxelane ; le meurtre d'Oſman I, devenu le jouet d'une populace inſolente ; la révolte des Spahis, qui penſa faire perdre à Amurat le trône & la vie ; enfin le ſiége de Bagdad. On ne peut trop admirer l'art avec lequel ce poëte a ſçu profiter de ces différents traits ; la maniere dont il les a expoſés dans ſon drame, nous diſpenſe d'en donner le précis.

Quoique Racine ait ſuivi exactement l'hiſtoire en bien des points, & qu'il ſe ſoit conformé autant qu'il l'a pu aux uſages des Turcs, le jugement de Corneille n'eſt pas pourtant ſans fondement. On rapporte que ce grand homme, aſſiſtant à la premiere repréſentation de Bajazet, dit à Segrais, placé auprès de lui, que *les perſonnages de cette tragédie avoient, ſous des habits turcs, des ſentiments françois. Je ne le dis qu'à vous*, ajouta-t-il, *d'autres croiroient que la jalouſie me fait parler.*

Cette tragédie fut repréſentée le 4 ou 5 janvier 1672, ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On n'en fit point de critique en forme ; on ſe contenta d'y reprendre en gros

quelques défauts. Une femme de beaucoup d'eſprit (Madame de Sévigné), pour reſter, comme elle le dit elle-même, fidelle à *ſes vieilles admirations*, ne porta point ſur Bajazet un jugement favorable. Cela prouve ſeulement qu'une femme peut avoir beaucoup d'eſprit, & n'être pas en état de juger une piece de théâtre. Il nous ſemble cependant que ſi le peintre inimitable du cœur humain, lui qui a exprimé avec tant de graces & de vérité les charmes & les fureurs de l'amour, devoit trouver des partiſans & des défenſeurs, ce devroit être ſur-tout parmi les femmes.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

SULTAN Amurat, ou ſultan Morat, empereur des Turcs 1), celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre freres. Le premier, c'eſt à ſçavoir Oſman, fut empereur avant lui, & régna environ trois ans, au bout deſquels les janiſſaires lui ôterent l'empire & la vie. Le ſecond ſe nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de ſon regne, le fit étrangler. Le troiſieme étoit Bajazet, prince de grande eſpérance; & c'eſt lui qui eſt le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné juſqu'au ſiége de Babylone. Après la priſe de cette ville, le ſultan victorieux envoya un ordre à Conſtantinople pour le faire mourir; ce qui fut conduit & exécuté à peu près de la maniere que je le repréſente. Amurat avoit encore un frere, qui fut depuis le ſultan Ibrahim, & que ce même Amurat

1) *Sultan Amurat, ou ſultan Morat, empereur des Turcs*, &c.] C'eſt Amurat IV, dix-ſeptieme ſultan de la race des Ottomans, né en 1609, mis ſur le trône en 1623, & mort d'un accès de fievre en 1639. Il étoit fils d'Achmet I, quinzieme ſultan, mort en 1617 après un regne de quatorze ans & quatre mois.

négligea comme un prince ſtupide qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'hui, eſt fils de cet Ibrahim, & par conſéquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne ſont encore dans aucune hiſtoire imprimée. M. le comte de Cézy étoit ambaſſadeur à Conſtantinople lorſque cette aventure tragique arriva dans le ſerrail. Il fut inſtruit des amours de Bajazet, & des jalouſies de la ſultane ; il vit même pluſieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de ſe promener quelquefois à la pointe du ſerrail ſur le canal de la mer noire. M. le comte de Cézy diſoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonſtances de ſa mort ; & il y a encore pluſieurs perſonnes de qualité qui ſe ſouviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorſqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait oſé mettre ſur la ſcene une hiſtoire ſi récente ; mais je n'ai rien vu dans les regles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entrepriſe. A la vérité, je ne conſeillerois pas à un auteur de prendre pour ſujet d'une tragédie une action auſſi moderne que celle-ci, ſi elle s'étoit paſſée dans le pays où il veut faire repréſenter ſa tragédie ; ni de mettre des héros ſur le théâtre, qui auroient été connus de la plupart des ſpectateurs. Les perſonnages tra-

giques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les perſonnages que nous avons vus de ſi près. On peut dire que le reſpect que l'on a pour les héros s'augmente à meſure qu'ils s'éloignent de nous 1), *major è longinquo reverentia.* L'éloignement des pays répare en quelque ſorte la trop grande proximité des temps; car le peuple ne met guere de différence entre ce qui eſt, ſi j'oſe ainſi parler, à mille ans de lui, & ce qui en eſt à mille lieues. C'eſt ce qui fait, par exemple, que les perſonnages Turcs, quelque modernes qu'ils ſoient, ont de la dignité ſur notre théâtre; on les regarde de bonne heure comme anciens; ce ſont

---

1) *On peut dire que le reſpect que l'on a pour les héros s'augmente à meſure qu'ils s'éloignent de nous.*]

Ce paſſage ne prouveroit-il pas que pour rendre les héros plus dignes de notre admiration, il faut les faire paroître, non tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils doivent être; car pourquoi le reſpect pour les héros s'augmente-t-il à meſure qu'ils s'éloignent de nous? C'eſt qu'un homme, quelque grand qu'il ſoit, a toujours des foibleſſes, & que la connoiſſance que nous en avons, ne peut manquer d'affoiblir l'idée d'eſtime ou d'admiration qu'on veut nous inſpirer pour lui. Si, malgré la diſtance des temps & des lieux, le poëte nous repréſente ſon héros tel qu'il étoit avec toutes ſes foibleſſes, il le remet, pour ainſi dire, parmi nous, & nous inſpire d'autant moins de reſpect pour lui, qu'il le rend plus ſemblable à nous.

des mœurs & des coutumes toutes différentes. Nous avons ſi peu de commerce avec les princes, & les autres perſonnes qui vivent dans le ſerrail, que nous les conſidérons, pour ainſi dire, comme des gens qui vivent dans un autre ſiecle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette maniere que les Perſans étoient anciennement conſidérés des Athéniens. Auſſi le poëte Eſchyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mere de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, & de faire repréſenter ſur le théâtre d'Athenes la déſolation de la cour de Perſe, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eſchyle s'étoit trouvé en perſonne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu; & il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, pere de Xerxès, dans la plaine de Marathon; car Eſchyle étoit homme de guerre, & il étoit frere de ce fameux Cynégire, dont il eſt tant parlé dans l'antiquité, & qui mourut ſi glorieuſement en attaquant un des vaiſſeaux du roi de Perſe.

ACTEURS.

BAJAZET, frere du ſultan Amurat.
ROXANE, ſultane favorite du ſultan Amurat.
ATALIDE, princeſſe du ſang ottoman.
ACOMAT, grand viſir.
OSMIN, confident du grand viſir.
ZATIME, eſclave de la ſultane.
ZAYRE, eſclave d'Atalide.
GARDES.

La ſcene eſt à Conſtantinople, dans le ſerrail du grand ſeigneur.

BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

VIENS, ſuis-moi. La ſultane en ce lieu ſe doit rendre.
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût ſuivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu ſeras inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,

Mon entrée en ces lieux ne te ſurprendra plus.
Mais laiſſons, cher Oſmin, les diſcours ſuperflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que, d'un œil content, je te vois dans Byſance! 1)
Inſtruis-moi des ſecrets que peut t'avoir appris
Un voyage ſi long, pour moi ſeul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin ſincere,
Songe que du récit, Oſmin, que tu vas faire, 2)
Dépendent les deſtins de l'Empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, & que fait le ſultan?

---

1) *Que ton retour tardoit à mon impatience!*
Et que, d'un œil content, je te vois dans Byſance!]

Le nom de *Byſance* que portoit autrefois la ville, qu'on nomma depuis *Antonia*, & que nous appellons aujourd'hui *Conſtantinople*, ne ſert plus à déſigner cette derniere ville. La difficulté qu'auroit trouvée Racine à faire entrer en vers le nom de *Conſtantinople*, lui a fait préférer celui de *Byſance*.

2) *Songe que du récit, Oſmin, que tu vas faire,*
Dépendent les deſtins de l'Empire Ottoman.]

La maniere dont le ſujet eſt expliqué eſt admirable; les acteurs parlent ſi naturellement, qu'on ne s'apperçoit point que le poëte ait voulu inſtruire le ſpectateur. Cette ſcene paſſe pour un chef-d'œuvre d'expoſition.

Ottoman eſt adjectif, contre la regle ordinaire des noms propres. C'eſt une exception à l'uſage général. Nous ne pourrions pas dire également *l'empire Bourbon* pour *l'empire des Bourbons*.

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à ſon prince fidelle, 1)
Voyoit, ſans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Perſans raſſemblés marchoient à ſon ſecours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long ſiege inutile,
Sembloit vouloir laiſſer Babylone tranquille;
Et, ſans renouveller ſes aſſauts impuiſſants,
Réſolu de combattre, attendoit les Perſans.
Mais, comme vous ſçavez, malgré ma diligence,

---

1) *Babylone, Seigneur, à ſon prince fidelle,*
Voyoit, ſans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Perſans, &c.]

C'étoit Schah Abbas, roi de Perſe, qui s'étoit emparé, au commencement du regne d'Amurat, de la province & de la ville de *Bagdad*. Racine appelle cette ville *Babylone*, quoiqu'elle n'en ait jamais porté le nom, & qu'elle ait toujours eu celui de *Bagdad*, ou du jardin de *Dad*, moine dont la cellule échappa ſeule avec ſon jardin à la ruine totale de Seleucie. Racine a cru que la ville fondée par Seleucus Nicator, ayant été appellée dans la ſuite *Babylone*, parce qu'elle s'accrut des débris de cette grande ville, comme ſon fondateur ſe l'étoit propoſé, Plin. *liv. VI. chap. 26.* la ville de *Bagdad* pouvoit également être déſignée ſous le nom de *Babylone*, puiſqu'elle reçut dans ſon enceinte les habitans de *Seleucie*, & qu'elle fut, depuis la deſtruction de cette ſeconde *Babylone*, la ville la plus importante de toute la contrée.

Un long chemin ſépare & le camp & Byſance. 1)
Mille obſtacles divers m'ont même traverſé;
Et je puis ignorer tout ce qui s'eſt paſſé.

ACOMAT.

Que faiſoient cependant nos braves janiſſaires?
Rendent-ils au ſultan des hommages ſinceres?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir abſolu?

OSMIN.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſembloit ſe promettre une heureuſe victoire. 2)

---

1) *Un long chemin ſépare & le camp & Byſance.*]

Quelque *diligence* que faſſe Oſmin, le *chemin* du *camp* d'Amurat à *Byſance*, comme l'obſerve M. l'abbé d'Olivet, *n'en ſera ni plus ni moins long;* mais Oſmin veut dire que *le temps qu'il a employé à faire un ſi long chemin eſt ſi conſidérable, qu'il ne peut aſſurer que les choſes ſoient encore dans le même état où il les a laiſſées lorſqu'il s'eſt éloigné du camp d'Amurat.* C'eſt par cette alliance de mots que le poëte a ſçu donner à ſon ſtyle une préciſion qui n'exclut point la clarté.

2) *Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,*
Et ſembloit ſe promettre une heureuſe victoire.]

M. l'abbé d'Olivet remarque avec raiſon qu'on ne peut paſſer auſſi bruſquement du préſent *eſt* à l'imparfait *ſembloit.* Nous croyons, avec Louis Racine, que c'eſt une faute de l'imprimeur, & que le poëte avoit mis:

» Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
» Et ſemble ſe promettre une heureuſe victoire ».

Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'eſt en vain que, forçant ſes ſoupçons ordinaires,
Il ſe rend acceſſible à tous les janiſſaires;
Il ſe ſouvient toujours que ſon inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorſque, pour affermir ſa puiſſance nouvelle,
Il vouloit, diſoit-il, ſortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai ſouvent entendu leurs diſcours;
Comme il les craint ſans ceſſe, ils le craignent toujours.
Ses careſſes n'ont point effacé cette injure.
Votre abſence eſt pour eux un ſujet de murmure;
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur ſi doux,
Lorſqu'aſſurés de vaincre, ils combattoient ſous vous. 1)

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Oſmin, que ma gloire paſſée
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur penſée?

---

1) *Ils regrettent le temps, à leur grand cœur ſi doux,*
Lorſqu'aſſurés de vaincre, ils combattoient ſous vous.]
On ne dit point *le temps lorſque*, *le temps auquel*, &c. mais *le temps où*. M. l'abbé d'Olivet prétend que les mots qui ſe trouvent entre *le temps* & *lorſque*, doivent ſervir à faire excuſer cette licence; mais cette raiſon ne nous paroît point propre à juſtifier Racine. Il nous ſemble que ce poëte auroit pu mettre:

» Ils regrettent le temps, à leur grand cœur ſi doux,
» *Ce temps où, ſûrs* de vaincre, ils combattoient ſous vous ».

Crois-tu qu'ils me ſuivroient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur viſir?

OSMIN.

Le ſuccès du combat réglera leur conduite:
Il faut voir du ſultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent ſous ſes loix;
Ils ont à ſoutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années;
Mais, enfin, le ſuccès dépend des deſtinées.
Si l'heureux Amurat, ſecondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone eſt déclaré vainqueur,
Vous les verrez ſoumis, rapporter dans Byſance
L'exemple d'une aveugle & baſſe obéiſſance.
Mais ſi, dans le combat, le deſtin plus puiſſant,
Marque de quelque affront ſon empire naiſſant;
S'il fuit; ne doutez point que, fiers de ſa diſgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat,
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
Un eſclave chargé de quelque ordre ſecret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet;
On craignoit qu'Amurat, par un ordre ſévere,
N'envoyât demander la tête de ſon frere.

ACOMAT.

Tel étoit ſon deſſein. Cet eſclave eſt venu;

Il a montré ſon ordre, & n'a rien obtenu. 1)

OSMIN.

Quoi, Seigneur ! le ſultan reverra ſon viſage, 2)
Sans que de vos reſpects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet eſclave n'eſt plus. Un ordre, cher Oſmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le ſultan, ſurpris d'une trop longue abſence,
En cherchera bientôt la cauſe & la vengeance.
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps,
Je ſçaurai l'occuper de ſoins plus importants.
Je ſçais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;
Je ſçais à ſon retour l'accueil qu'il me deſtine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ſes ſoldats,
Qu'il va chercher, ſans moi, les ſiéges, les combats :

---

1) *Tel étoit ſon deſſein. Cet eſclave eſt venu ;*
Il a montré ſon ordre, & n'a rien obtenu.]
Ces deux vers annoncent la cataſtrophe.

2) *Quoi, Seigneur ! le ſultan reverra ſon viſage.*]
Cette expreſſion *reverra ſon viſage*, paroît trop amenée par la rime.

Il commande l'armée; & moi, dans une ville,
Il me laiſſe exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel ſéjour, Oſmin, pour un viſir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loiſir;
J'ai ſçu lui préparer des craintes & des veilles;
Et le bruit en ira bientôt à ſes oreilles.

OSMIN.

Quoi donc, qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'eſpere qu'aujourd'hui
Bajazet ſe déclare, & Roxane avec lui. 1)

OSMIN.

Quoi! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choiſie
Entre tant de beautés, dont l'Europe & l'Aſie
Dépeuplent leurs États, & rempliſſent ſa cour?
Car on dit qu'elle ſeule a fixé ſon amour;
Et même il a voulu que l'heureuſe Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de ſultane. 1)

---

1) *Et même il a voulu que l'heureuſe Roxane,*
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de ſultane.]

Les maîtreſſes du grand ſeigneur ne prennent le nom de *ſultanes* qu'après qu'elles ont eu un fils. Racine feint que Roxane l'a obtenu par avance; cette fiction étoit néceſſaire pour relever la dignité du rôle, & pour ſauver l'indécence d'un pareil perſonnage par rapport à nos mœurs.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Oſmin. Il a voulu
Qu'elle eût dans ſon abſence un pouvoir abſolu.
Tu ſçais de nos ſultans les rigueurs ordinaires;
Le frere rarement laiſſe jouir ſes freres
De l'honneur dangereux d'être ſortis d'un ſang
Qui les a de trop près approchés de ſon rang.
L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance; 1)
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, & trop digne d'envie,
Voit ſans ceſſe Amurat armé contre ſa vie.
Car enfin, Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oiſiveté des enfans des ſultans.
Il vint chercher la guerre au ſortir de l'enfance,
Et même en fit ſous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des ſoldats;

---

1) *L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance, Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.*]

Racine a fait d'*Ibrahim* un *imbécille*, pour mieux fonder les prétentions excluſives de Bajazet au trône des ſultans. Ibrahim ſuccéda à Amurat, & fut pere de Mahomet IV.

Louis Racine rapporte que Boileau diſoit *que ſon ami avoit encore plus que lui le génie ſatyrique, & qu'il citoit pour preuve ces quatre vers ſi admirables.* Remarq. tom. 1. pag. 443.

Et goûter, tout ſanglant, le plaiſir & la gloire 1)
Que donne aux jeunes cœurs la premiere victoire.
Mais, malgré ſes ſoupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naiſſant eût raſſuré l'État,
N'oſoit ſacrifier ce frere à ſa vengeance,
Ni du ſang ottoman proſcrire l'eſpérance.
Ainſi donc, pour un temps, Amurat déſarmé,
Laiſſa dans le ſerrail Bajazet enfermé.
Il partit, & voulut que, fidelle à ſa haine,
Et des jours de ſon frere arbitre ſouveraine,
Roxane, au moindre bruit, & ſans autres raiſons,
Le fît ſacrifier à ſes moindres ſoupçons.
Pour moi, demeuré ſeul, une juſte colere
Tourna bientôt mes vœux du côté de ſon frere.
J'entretins la ſultane, &, cachant mon deſſein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ſes charmes,
Qui, par un ſoin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voiſins de ſes yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin? La ſultane éperdue,
N'eut plus d'autre deſir que celui de ſa vue.

---

1) *Et goûter, tout ſanglant, le plaiſir & la gloire*
Que donne aux jeunes cœurs la premiere victoire.]
On *goûte le plaiſir*, mais on ne *goûte pas la gloire, on en jouit.* L'un paſſe à la faveur de l'autre.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui ſemblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te ſouvient qu'un récit peu fidelle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La ſultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut ſoin de l'appuyer.
Sur la foi de ſes pleurs ſes eſclaves tremblerent;
De l'heureux Bajazet les gardes ſe troublerent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, oſerent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle ſeule étoit dépoſitaire.
Bajazet eſt aimable; il vit que ſon ſalut
Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut.
Tout conſpiroit pour lui. Ses ſoins, ſa complaiſance,
Ce ſecret découvert, & cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit céler,
L'embarras irritant de ne s'oſer parler, 1)

---

1) *L'embarras irritant de ne s'oſer parler*, &c.]

Ces détails amoureux, vus avec trop de fineſſe, ne conviennent point au caractere d'Acomat. Il auroit dû s'arrêter à ce vers :

» Il vit que ſon ſalut
» Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut ».

Même témérité, périls, craintes communes,
Lierent pour jamais leurs cœurs & leurs fortunes.
Ceux mêmes, dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oſerent y rentrer.

OSMIN.

Quoi ! Roxane d'abord leur découvrant ſon ame,
Oſa-t-elle à leurs yeux faire éclater ſa flamme ?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore ; &, juſques à ce jour,
Atalide a prêté ſon nom à cet amour.
Du pere d'Amurat Atalide eſt la niece ;
Et même, avec ſes fils partageant ſa tendreſſe, 1)
Elle a vu ſon enfance élevée avec eux.
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux ;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien, ſous ſon nom, qu'il aime la ſultane.
Cependant, cher Oſmin, pour s'appuyer de moi,
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi. 2)

---

1) *Et même, avec ſes fils partageant ſa tendreſſe.*]

Ce vers annonce, ſans l'apprendre, au ſpectateur l'amour d'Atalide pour Bajazet. Racine eſt peut-être celui de nos poëtes qui ait mieux connu l'art de préparer les cataſtrophes.

2) *L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.*]

L'un & l'autre, c'eſt-à-dire, Roxane & Bajazet. Comment Bajazet, qui aime & eſt aimé d'Atalide, a-t-il pu promettre cette princeſſe à Acomat ?

OSMIN.

Quoi ! vous l'aimez, Seigneur ?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge,
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage ? 1)
Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaiſir les conſeils imprudents ?
C'eſt par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le ſang dont elle eſt deſcendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, aſſurer un appui.
Un viſir aux ſultans fait toujours quelque ombrage ;
A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille eſt un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir.

---

1) *Voudrois-tu qu'à mon âge,*
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage ?]

Racine a bien ſenti qu'il auroit été ridicule qu'Acomat fût amoureux ; il lui donne une paſſion plus convenable à ſon âge, l'ambition.

Une remarque à faire en paſſant, c'eſt que dans Racine l'amour eſt l'ame de ſes tragédies, & que la politique n'y paroît qu'en ſecond ordre. Dans Corneille, au contraire, la politique occupe ſouvent le premier rang, & l'amour le ſecond ; auſſi chez ce dernier les pieces ſont plus admirables qu'intéreſſantes.

Bajazet aujourd'hui m'honore & me careſſe;
Ses périls, tous les jours, réveillent ſa tendreſſe.
Ce même Bajazet, ſur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne l'arrête,
S'il oſe quelque jour me demander ma tête.....
Je ne m'explique point, Oſmin; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je ſçais rendre aux ſultans de fidelles ſervices;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé. 1)
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'eſt montrée.
Inviſible d'abord, elle entendoit ma voix,
Et craignoit du ſerrail les rigoureuſes loix.
Mais enfin, banniſſant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,
Elle-même a choiſi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.

---

1) *Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé*
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.]

Les critiques du temps ont cru qu'on ne pouvoit dire *prononcer le trépas;* mais le mot d'*arrêt*, qui eſt ſous-entendu, ſemble faire paſſer cette expreſſion. C'eſt par ces ellipſes que l'auteur a ſçu donner de la préciſion à la langue françoiſe.

Par un chemin obſcur une eſclave me guide,
Et... Mais on vient. C'eſt elle & ſa chere Atalide.
Demeure; &, s'il le faut, ſois prêt à confirmer 1)
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, OSMIN.

ACOMAT.

LA vérité s'accorde avec la renommée,
Madame; Oſmin a vu le ſultan & l'armée.
Le ſuperbe Amurat eſt toujours inquiet,
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet:
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Perſans marchoient vers Babylone;
Et bientôt les deux camps, aux pieds de ſon rempart,
Devoient de la bataille éprouver le haſard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos deſtinées;
Et même, ſi d'Oſmin je compte les journées,

1) *Demeure; &, s'il le faut, ſois prêt à confirmer*
Le récit important dont je vais l'informer.]

On peut remarquer ici l'attention de Racine à motiver les raiſons qu'il a eues de faire reſter un perſonnage ſubalterne ſur la ſcene.

Le ciel en a déjà réglé l'événement;
Et le ſultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, & rompons le ſilence. 1)
Fermons-lui, dès ce jour, les portes de Byſance;
Et, ſans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? s'il triomphe, au contraire,
Le conſeil le plus prompt eſt le plus ſalutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, ſouſtraire à ſon pouvoir
Un peuple dans ſes murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai ſçu déjà, par mes brigues ſecretes,
Gagner de notre loi les ſacrés interpretes.
Je ſçais combien, crédule en ſa dévotion,
Le peuple ſuit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumiere;

---

1) *Déclarons-nous, Madame, & rompons le ſilence.*]

Le caractere d'Acomat eſt un modele achevé de politique. Il eſt vrai que l'amour de Bajazet pour Atalide renverſera tous ſes deſſeins; mais Acomat pouvoit d'autant moins ſoupçonner cette intrigue, que Roxane & Bajazet, comme il le dit lui-même, lui *ont promis Atalide.* Si dans la Thébaïde Créon s'étoit conduit comme Acomat, ſon rôle auroit été d'autant plus intéreſſant qu'il ne travailloit que pour lui. On peut voir, par la comparaiſon de ces deux rôles, à peu près les mêmes pour le fond, comment Racine a ſçu profiter en maître des fautes de ſa jeuneſſe: le caractere d'Acomat paroît être celui de Créon corrigé.

Des murs de ce palais ouvrez-lui la barriere; 1)
Déployez, en ſon nom, cet étendard fatal, 2)
Des extrêmes périls l'ordinaire ſignal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Sçavent que ſa vertu le rend ſeule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes ſoins confirmé,
Fait croire heureuſement à ce peuple allarmé,
Qu'Amurat le dédaigne, & veut, loin de Byſance,
Tranſporter déſormais ſon trône & ſa préſence.
Déclarons le péril dont ſon frere eſt preſſé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adreſſé.
Sur-tout, qu'il ſe déclare, & ſe montre lui-même,
Et faſſe voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il ſuffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, aſſembler vos amis.
De tous leurs ſentiments venez me rendre compte,
Je vous rendrai moi-même une réponſe prompte.

---

1) *Des murs de ce palais ouvrez-lui la barriere.*]
La barriere des murs, expreſſion très-juſte, eu égard *aux murs* d'un ſerrail.

2) *Déployez en ſon nom cet étendard fatal,*
Des extrêmes périls l'ordinaire ſignal.]
Cet étendard fatal eſt *la banniere de Mahomet, gardée religieuſement dans le tréſor du prince. Lorſqu'elle eſt arborée, tous les ſujets depuis l'âge de ſept ans ſont obligés de prendre les armes & de ſe ranger ſous ce drapeau.* Remarq. tom. I. pag. 446.

Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans ſçavoir ſi ſon cœur s'accorde avec le mien.
Allez, & revenez.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAYRE.

ROXANE.

ENFIN, belle Atalide,
Il faut de nos deſtins que Bajazet décide.
Pour la derniere fois je le vais conſulter;
Je vais ſçavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Eſt-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du viſir entendu le langage.
Bajazet vous eſt cher. Sçavez-vous ſi demain
Sa liberté, ſes jours ſeront en votre main? 1)
Peut-être, en ce moment, Amurat en furie

1) *Sçavez-vous ſi demain*
Sa liberté, ſes jours ſeront en votre main?]
En votre main eſt le mot propre, parce que l'ordre d'Amurat ne peut être que dans l'une des *mains* de Roxane. On a eu tort de critiquer cette expreſſion.

S'approche pour trancher une ſi belle vie.
Et pourquoi de ſon cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE.

Quoi, Madame ! les ſoins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ſes reſpects, & ſur-tout vos appas,
Tout cela de ſon cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans ſa mémoire.

ROXANE.

Hélas, pour mon repos, que ne le puis-je croire !
Pourquoi faut-il au moins que, pour me conſoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?
Vingt fois ſur vos diſcours, pleine de confiance,
Du trouble de ſon cœur jouiſſant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'aſſurer de ſa foi,
Et l'ai fait, en ſecret, amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.
Mais, ſans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur
Que m'avoit tant promis un diſcours trop flatteur.
Enfin, ſi je lui donne & la vie & l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent ſuffire.

ATALIDE.

Quoi donc ! à ſon amour qu'allez-vous propoſer ?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouſer. 1)

ATALIDE.

Vous épouſer ! O Ciel ! que prétendez-vous faire ?

ROXANE.

Je ſçais que des ſultans l'uſage m'eſt contraire;
Je ſçais qu'ils ſe ſont fait une ſuperbe loi
De ne point à l'hymen aſſujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendreſſe,
Ils daignent quelquefois choiſir une maîtreſſe:
Mais, toujours inquiete avec tous ſes appas,
Eſclave, elle reçoit ſon maître dans ſes bras;
Et, ſans ſortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naiſſant la déclare ſultane.
Amurat plus ardent, & ſeul juſqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à ſon amour.
J'en reçus la puiſſance auſſi bien que le titre;
Et des jours de ſon frere il me laiſſa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ſes bienfaits;

---

1) *S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouſer.*]

Ce vers eſt terrible pour Atalide, & peint à la fois l'amour & l'ambition de Roxane. Cette femme que le poëte n'a point fait connoître, va découvrir elle-même ſa jalouſie, ſon ingratitude & ſon emportement.

Et moi, qui n'aſpirois qu'à cette ſeule gloire,
De ſes autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que ſert-il de me juſtifier?
Bajazet, il eſt vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ſes malheurs, plus heureux que ſon frere,
Il m'a plu, ſans peut-être aſpirer à me plaire.
Femmes, gardes, viſir, pour lui j'ai tout ſéduit;
En un mot, vous voyez juſqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me ſuis bien ſervie
Du pouvoir qu'Amurat me donna ſur ſa vie.
Bajazet touche preſque au trône des ſultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'eſt où je l'attends.
Malgré tout mon amour, ſi, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juſte hyménée;
S'il oſe m'alléguer une odieuſe loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi; 1)
Dès le même moment, ſans ſonger ſi je l'aime,
Sans conſulter enfin ſi je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, & le laiſſe rentrer

---

1) *Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi.*] Aſſez généralement on eſt dans l'opinion que les monoſyllables rendent un vers dur, cependant on peut voir ſi ce vers manque d'harmonie; il ſemble même qu'il a plus de grace & de préciſion que les autres. Voyez quelle douceur dans cet autre vers de Phedre:

Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur.

Acte IV. ſcene III.

Dans l'état malheureux d'où je l'ai ſçu tirer. 1)
Voilà ſur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou ſon ſalut dépend de ſa réponſe.
Je ne vous preſſe point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que, devant moi, ſa bouche & ſon viſage
Me découvrent ſon cœur, ſans me laiſſer d'ombrage;
Que lui-même, en ſecret amené dans ces lieux,
Sans être préparé, ſe préſente à mes yeux.
Adieu. Vous ſçaurez tout après cette entrevue. 2)

---

1) *Dans l'état malheureux d'où je l'ai ſçu tirer.*]
Racine répétera bientôt cette même penſée, mais d'une maniere plus énergique:

» Rentre dans le néant dont je t'ai fait ſortir ».

Acte II. ſcene 1.

2) *Adieu. Vous ſçaurez tout après cette entrevue.*]
Le caractere de Roxane eſt à peu près le même que celui d'Hermione, mais les nuances en ſont bien différentes. On a reproché à Racine de n'avoir point des caracteres & des ſituations aſſez variées; mais on ne peut en même temps s'empêcher d'admirer les reſſources de ſon art pour traiter les mêmes choſes avec des couleurs ſi peu ſemblables.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

ZAYRE, c'en eſt fait, Atalide eſt perdue.

ZAYRE.

Vous!

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique eſpérance eſt dans mon déſeſpoir. 1)

ZAYRE.

Mais, Madame, pourquoi?

---

1) *Mon unique eſpérance eſt dans mon déſeſpoir.*]
Corneille avoit dit dans le Cid, acte I. ſcene II.

La plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

& plus heureuſement encore:

Le déſeſpoir ſied bien à des hommes perdus,
C'eſt l'unique recours de ceux qui n'en ont plus.

C'eſt à peu près la même idée que celle de Virgile, qui fait dire à Énée, liv. II. vers 354.

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.

Vers qu'un de nos poëtes modernes a traduit ainſi:

Le ſalut des vaincus eſt de n'en point attendre.

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeſte deſſein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut impoſer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouſer.
S'il ſe rend, que deviens-je en ce malheur extrême !
Et, s'il ne ſe rend pas, que devient-il lui-même !

ZAYRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir, 1)
Votre amour, dès long-temps, a dû le preſſentir.

ATALIDE.

Ah, Zayre ! l'amour a-t-il tant de prudence ?
Tout ſembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane, ſe livrant toute entiere à ma foi,
Du cœur de Bajazet ſe repoſoit ſur moi,
M'abandonnoit le ſoin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche ;
Et je croyois toucher au bienheureux moment, 2)
Où j'allois, par ſes mains, couronner mon amant.

---

1) *Mais, à ne point mentir.*]

A ne point mentir, maniere de parler qui appartient à la comédie.

2) *Et je croyois toucher au bienheureux moment.*]

Bienheureux n'eſt plus le mot propre dans ce ſens. On mettroit à préſent :

Et je croyois toucher au fortuné moment.

Le

Le ciel s'eſt déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zayre, que je fiſſe?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'oppoſer,
Et perdre mon amant pour la déſabuſer? 1)
Avant que dans ſon cœur cette amour fût formée,
J'aimois, & je pouvois m'aſſurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en ſouviens aſſez,
L'amour ſerra les nœuds par le ſang commencés.
Élevée avec lui dans le ſein de ſa mere,
J'appris à diſtinguer Bajazet de ſon frere;
Elle-même, avec joie, unit nos volontés:
Et, quoiqu'après ſa mort, l'un de l'autre écartés,
Conſervant, ſans nous voir, le deſir de nous plaire,
Nous avons ſçu toujours nous aimer & nous taire.
Roxane qui depuis, loin de s'en défier,
A ſes deſſeins ſecrets voulut m'aſſocier,
Ne put voir ſans amour ce héros trop aimable;
Elle courut lui tendre une main favorable;
Bajazet étonné rendit grace à ſes ſoins,
Lui rendit des reſpects; pouvoit-il faire moins!
Mais, qu'aiſément l'amour croit tout ce qu'il ſouhaite!
De ſes moindres reſpects Roxane ſatisfaite,

---

1) *A l'erreur de Roxane ai-je dû m'oppoſer,*
Et perdre mon amant pour la déſabuſer?]
Le poëte colore ici avec beaucoup d'adreſſe la perfidie d'Atalide, qui trahit la confiance que Roxane a eue en elle.

Nous engagea tous deux, par ſa facilité,
A la laiſſer jouir de ſa crédulité.
Zayre, il faut pourtant avouer ma foibleſſe,
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtreſſe.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Oppoſoit un empire à mes foibles attraits;
Mille ſoins la rendoient préſente à ſa mémoire;
Elle l'entretenoit de ſa prochaine gloire:
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous diſcours,
N'avoit que des ſoupirs qu'il répétoit toujours.
Le ciel ſeul ſçait combien j'en ai verſé de larmes.
Mais enfin, Bajazet diſſipa mes allarmes.
Je condamnai mes pleurs, &, juſques aujourd'hui,
Je l'ai preſſé de feindre, & j'ai parlé pour lui.
Hélas! tout eſt fini: Roxane mépriſée,
Bientôt de ſon erreur ſera déſabuſée.
Car, enfin, Bajazet ne ſçait point ſe cacher;
Je connois ſa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous moments, tremblante & ſecourable,
Je donne à ſes diſcours un ſens plus favorable.
Bajazet va ſe perdre. Ah, ſi, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!
Au moins ſi j'avois pu préparer ſon viſage!
Mais, Zayre... je puis l'attendre à ſon paſſage;
D'un mot ou d'un regard je puis le ſecourir....
Qu'il l'épouſe, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, ſans doute il faut qu'il meure.

Il ſe perdra, te dis-je.... Atalide, demeure.
Laiſſe, ſans t'allarmer, ton amant ſur ſa foi;
Penſes-tu mériter qu'on ſe perde pour toi? 1)
Peut-être Bajazet, ſecondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura ſoin de ſa vie.

ZAYRE.

Ah! dans quels ſoins, Madame, allez-vous vous plonger?
Toujours, avant le temps, faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suſpendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours;
La main qui l'a ſauvé le ſauvera toujours;
Pourvu qu'entretenue en ſon erreur fatale,
Roxane, juſqu'au bout, ignore ſa rivale. 2)

---

1) *Penſes-tu mériter qu'on ſe perde pour toi?*
Peut-être Bajazet, ſecondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura ſoin de ſa vie.]
Quelle délicateſſe dans la peinture qu'Atalide fait de ſes ſentiments! que tous les replis de ſon ame ſont bien développés! que ſa jalouſie eſt tendre & affectueuſe! Ce n'eſt point la fureur jalouſe de Médée, ce n'eſt que l'inquiétude d'une ame délicate & ſenſible. Racine ſeul connoiſſoit toutes ces fineſſes.

2) *Roxane, juſqu'au bout, ignore ſa rivale.*]
Juſqu'au bout, terme trop familier.

Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le ſuccès. 1)

ATALIDE.

Hé bien, Zayre, allons. Et toi, ſi ta juſtice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O Ciel! ſi notre amour eſt condamné de toi,
Je ſuis la plus coupable, épuiſe tout ſur moi.

---

1) *Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,*
Et de leur entrevue attendre le ſuccès.]
Racine ne pouvoit guere faire ſortir autrement Atalide.
Dans cet acte, Racine a fait connoître l'intrigue de la piece & le caractere des différents perſonnages; l'action même eſt commencée.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale eſt enfin arrivée,
Qu'à votre liberté le ciel a réſervée.
Rien ne me retient plus; & je puis, dès ce jour,
Accomplir le deſſein qu'a formé mon amour.
Non, que vous aſſurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis;
J'arme votre valeur contre vos ennemis;
J'écarte de vos jours un péril manifeſte.
Votre vertu, Seigneur, achevera le reſte.
Oſmin a vu l'armée, elle penche pour vous,
Les chefs de notre loi conſpirent avec nous,
Le viſir Acomat vous répond de Byſance;
Et moi, vous le ſçavez, je tiens ſous ma puiſſance
Cette foule de chefs, d'eſclaves, de muets,
Peuple que dans ſes murs renferme ce palais,

Et dont à ma faveur les ames aſſervies
M'ont vendu, dès long-temps, leur ſilence & leurs vies.
Commencez maintenant; c'eſt à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai ſçu vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuſte carriere;
Vous repouſſez, Seigneur, une main meurtriere.
L'exemple en eſt commun; &, parmi les ſultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tout temps.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un & l'autre
D'aſſurer à la fois mon bonheur & le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous ſervois, je ſervois mon époux; 1)
Et, par le nœud ſacré d'un heureux hyménée,
Juſtifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah! que propoſez-vous, Madame?

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur!
Quel obſtacle ſecret trouble notre bonheur?

---

1) *Que, quand je vous ſervois, je ſervois mon époux.*]

On admire ici avec quelle adreſſe Racine a ſçu mêler l'ambition avec l'amour; ces deux paſſions, ainſi fondues, produiſent un intérêt plus vif. Roxane, ſeulement ambitieuſe, n'eût intéreſſé que foiblement; & ce rôle n'auroit point été tragique, ſi l'ambition de cette princeſſe n'avoit pas été conduite par un amour effréné.

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire....
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

ROXANE.

Oui, je ſçais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs, 1)
Vit au char du vainqueur ſon épouſe enchaînée,
Et par toute l'Aſie à ſa ſuite traînée,
De l'honneur ottoman ſes ſucceſſeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne ſuit point ces loix imaginaires;
Et, ſans vous rapporter des exemples vulgaires,

---

1) *Oui, je ſçais que depuis qu'un de vos empereurs, Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs*, &c.]

L'*empereur* dont il s'agit ici eſt *Bajazet I.* ſurnommé *Ilderim* ou *le Foudre*, vaincu & fait priſonnier par Tamerlan en 1402, dans la même plaine où Pompée défit Mithridate. On croyoit, au temps de Racine, que Tamerlan avoit fait enfermer Bajazet dans une cage de fer, & que ſa femme avoit ſouffert les traitements les plus barbares. M. de Thou prétend que les *ſucceſſeurs* de ce ſultan, *pour n'être plus expoſés à de pareils outrages, ne voulurent point avoir de femmes légitimes, & qu'ils ſe contenterent d'avoir des enfants de leurs concubines.* Hiſtoire, liv. IX. pag. 327, *édition de 1604.* On regarde aujourd'hui *la cage de fer* dans laquelle Bajazet fut *enfermé*, & les indignités exercées envers la ſultane, comme une fable imaginée par les Turcs pour déshonorer Tamerlan.

Soliman, vous ſçavez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva ſi haut la grandeur ottomane :
Ce Soliman jetta les yeux ſur Roxelane ; 1)
Malgré tout ſon orgueil, ce monarque ſi fier
A ſon trône, à ſon lit daigna l'aſſocier, 2)
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, & beaucoup d'artifice. 3)

BAJAZET.

Il eſt vrai. Mais auſſi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je ſuis. 4)

---

1) *Ce Soliman jetta les yeux ſur Roxelane.*]

C'eſt cette même Roxelane à qui l'un de nos plus beaux eſprits, & de nos plus grands littérateurs, a fait jouer un rôle ſi brillant dans un de ſes jolis contes. Ce Soliman qui l'épouſa eſt Soliman I. ſurnommé *le Grand.*

2) *Malgré tout ſon orgueil, ce monarque ſi fier*, &c.]

Fier & *aſſocier* ne riment point à l'oreille.

3) *Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice*, &c.]

M. de Thou écrit que Roxelane ſe ſervit d'un prétexte de religion pour engager Soliman à l'épouſer. On diſoit auſſi qu'elle l'avoit captivée par des philtres qu'une Juive lui avoit donnés. *Roxolana ... ut majorem dignitatis gradum adipiſceretur, à ſimulatâ religione occaſionem ſumpſit ... philtris ab hæbræâ ſagâ ... ſubminiſtratis.* Ibid. pag. 326 & 327.

4) *Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je ſuis.*]

Cette réponſe de Bajazet eſt à la fois noble, forte & adroite.

Soliman jouiſſoit d'une pleine puiſſance :
L'Égypte ramenée à ſon obéiſſance ;
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ſes défenſeurs devenu le cercueil ;
Du Danube aſſervi les rives déſolées ;
De l'Empire Perſan les bornes reculées ;
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
Faiſoient taire les loix devant ſes volontés.
Que ſuis-je ? J'attends tout du peuple & de l'armée ;
Mes malheurs ſont encor toute ma renommée.
Infortuné, proſcrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaiſirs, plaindront-ils nos miſeres ?
Croiront-ils mes périls & vos larmes ſinceres ?
Songez, ſans me flatter du ſort de Soliman, 1)
Au meurtre tout récent du malheureux Oſman.
Dans leur rebellion les chefs des janiſſaires,
Cherchant à colorer leurs deſſeins ſanguinaires,
Se crurent à ſa perte aſſez autoriſés
Par le fatal hymen que vous me propoſez.
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur ſuffrage,
Peut-être avec le temps j'oſerai davantage.

---

1) *Songez, ſans me flatter du ſort de Soliman,*
Au meurtre tout récent du malheureux Oſman.]

C'étoit Oſman II, étranglé par les janiſſaires en 1622, & ſucceſſeur de Muſtapha II, frere d'Achmet I, pere d'Oſman, & mort en 1617.

Ne précipitons rien. Et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenſer. 1)

ROXANE.

Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez preſſenti juſqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les ſuites;
Et je le crois, Seigneur, puiſque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, ſi vous ne m'épouſez,
Les périls plus certains où vous vous expoſez?
Songez-vous que, ſans moi, tout vous devient contraire?
Que c'eſt à moi, ſur-tout, qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du palais?
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais?
Que j'ai ſur votre vie un empire ſuprême?
Que vous ne reſpirez qu'autant que je vous aime?

---

1) *Et daignez commencer*
A me mettre en état de vous récompenſer.]

Roxane eſt maîtreſſe de la deſtinée de Bajazet, cependant ce prince n'oublie point qu'il eſt fait pour devenir ſon maître; il lui parle ici avec toute la ſupériorité de ſa naiſſance. Il ſemble ne voir en elle qu'une eſclave dont il récompenſera les ſervices.

Et, ſans ce même amour qu'offenſent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne ſeriez plus ?

BAJAZET.

Oui : je tiens tout de vous ; & j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une aſſez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point : ma bouche le confeſſe, 1)
Et mon reſpect ſçaura le confirmer ſans ceſſe.
Je vous dois tout mon ſang ; ma vie eſt votre bien.
Mais enfin voulez-vous.....

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raiſons forcées,
Je vois combien tes vœux ſont loin de mes penſées ;
Je ne te preſſe plus, ingrat, d'y conſentir ;
Rentre dans le néant dont je t'ai fait ſortir.

---

1) *Je ne m'en défends point : ma bouche le confeſſe*, &c.]
Virgile fait tenir le même langage à Énée :

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam ; nec me meminiſſe pigebit Eliſæ.
Enéid. liv. IV. vers 333 *& ſuiv.*

Grande reine, je ne nierai point que vous ne m'ayiez comblé de toutes les faveurs dont vous me parlez ; tant que je vivrai & que je conſerverai de la mémoire, je ne les oublierai jamais ; jamais je ne perdrai le doux ſouvenir de la généreuſe Éliſe.

Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence ? 1)
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?

---

1) *Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre assurance*
Demanderois-je encor de son indifférence ?
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
L'amour même, &c.]

On peut comparer ici Racine avec lui-même, & voir comment il a tracé la même image sous différentes couleurs. Hermione, dont le caractere est tout-à-fait semblable à celui de Roxane, dit dans la même situation :

Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
Ai-je vu ses regards se troubler un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes allarmes ;
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! &c.

Andromaque, acte V. scene I.

Ces deux endroits paroissent imités des plaintes de Didon dans Virgile, comme nous l'avons déjà dit, tom. II. p. 136.

Nam quid dissimulo, aut quæ me ad majora reservo ?
Num fletu ingemuit nostro ? Num lumina flexit ?
Num lacrymas victus dedit, an miseratus amantem est ?
Enéid. liv. IV. vers 367.

Car qu'ai-je à dissimuler ? Dois-je attendre que tu pousses l'offense plus loin ? Le barbare a-t-il été touché de mes pleurs ? A-t-il versé quelques larmes ? A-t-il daigné regarder son amante, & être sensible à sa peine ? Traduction de l'abbé Desfontaines.

Ah, je vois tes deſſeins! Tu crois, quoi que je faſſe,
Que mes propres périls t'aſſurent de ta grace;
Qu'engagée avec toi par de ſi forts liens,
Je ne puis ſéparer tes intérêts des miens.
Mais je m'aſſure encore aux bontés de ton frere; 1)
Il m'aime, tu le ſçais; &, malgré ſa colere,
Dans ton perfide ſang je puis tout expier,
Et ta mort ſuffira pour me juſtifier.
N'en doute point, j'y cours: & dès ce moment même...
Bajazet, écoutez, je ſens que je vous aime. 2)
Vous vous perdez. Gardez de me laiſſer ſortir.
Le chemin eſt encore ouvert au repentir.
Ne déſeſpérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'eſt fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle eſt entre vos mains;
Peut-être que ma mort, utile à vos deſſeins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans ſon cœur votre premiere place.

---

1) *Mais je m'aſſure encore aux bontés de ton frere.*]
Nous ne croyons pas qu'on diſe *s'aſſurer à quelque choſe.*

2) *Bajazet, écoutez, je ſens que je vous aime.*]
Ce paſſage rapide de la fureur à la tendreſſe, & de la tendreſſe à la fureur, eſt ſublime; il ne manque jamais de faire beaucoup d'effet au théâtre, quand l'actrice, chargée du rôle de Roxane, eſt capable de le bien faire ſentir.

ROXANE.

Dans ſon cœur ! Ah, crois-tu, quand il le voudroit bien,
Que ſi je perds l'eſpoir de régner dans le tien,
D'une ſi douce erreur ſi long-temps poſſedée,
Je puiſſe déſormais ſouffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, ſi je ne vis pour toi ?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, & je devrois retenir ma foibleſſe.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confeſſe,
J'affectois à tes yeux une fauſſe fierté ;
De toi dépend ma joie & ma félicité.
De ma ſanglante mort ta mort ſera ſuivie.
Quel fruit de tant de ſoins que j'ai pris pour ta vie ?
Tu ſoupires enfin & ſembles te troubler. 1)
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel, que ne puis-je parler !

---

1) *Tu ſoupires enfin, & ſembles te troubler.*]

Bajazet *ſoupire* de ne pouvoir pas expliquer à Roxane la raiſon de ſes refus. Roxane attribue ſon trouble à une cauſe plus favorable pour elle.

L'art avec lequel l'auteur a ſçu prolonger l'erreur de Roxane, nous ſemble admirable ; Bajazet lui répond toujours avec beaucoup de ſageſſe, mais il ne dit point ſon ſecret.

ROXANE.

Quoi donc ! que dites-vous, & que viens-je d'entendre ?
Vous avez des ſecrets que je ne puis apprendre ?
Quoi ! de vos ſentiments je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'eſt à vous de choiſir.
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;
Ou bien me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah, c'en eſt trop enfin, tu ſeras ſatisfait.
Holà, gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ACOMAT, ROXANE, BAJAZET, *Gardes.*

ROXANE.

ACOMAT, c'en eſt fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire. 1)
Du ſultan Amurat je reconnois l'empire;
Sortez. Que le ſerrail ſoit déſormais fermé;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

---

1) *Acomat, c'en eſt fait,*
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, &c.]
Il y a grande apparence qu'il s'eſt gliſſé ici une tranſpoſition, & qu'il y avoit dans le manuſcrit de l'auteur:
» Acomat, c'en eſt fait;
» Du ſultan Amurat je reconnois l'empire;
» Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, &c».
En effet, après ces paroles, *je n'ai rien à vous dire*, il n'eſt pas naturel que la ſultane diſe autre choſe que *ſortez*. Les deux vers ſuivants s'adreſſent aux gardes du ſerrail.
Bajazet ne veut point épouſer Roxane; elle va le livrer à la mort: la piece paroît finie. Mais preſque toujours chez Racine, comme nous l'obſerverons dans la ſuite, ce qui paroît terminer la piece dans les premiers actes eſt préciſément ce qui en recule la cataſtrophe; & ce qui paroît la reculer dans les derniers actes, eſt ce qui l'amene.

SCENE

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

SEIGNEUR, qu'ai-je entendu? Quelle ſurpriſe extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuſer?
O Ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuſer.
Roxane eſt offenſée, & court à la vengeance;
Un obſtacle éternel rompt notre intelligence.
Viſir, ſongez à vous, je vous en averti; 1)
Et, ſans compter ſur moi, prenez votre parti.

1) *Je vous en averti;*
Et, ſans compter ſur moi, prenez votre parti.]
Prenez votre parti: expreſſion trop familiere.

Racine retranche volontiers la lettre *s* à la premiere perſonne des verbes, à l'imitation de Malherbe.

Vaugelas remarque qu'autrefois il n'y avoit jamais d'*s* à la premiere perſonne, & que ce furent les poëtes qui ſe donnerent la liberté de l'introduire pour leur uſage. Cette licence des premiers poëtes eſt devenue une ſorte de regle pour ceux de notre temps.

ACOMAT.

Quoi!

BAJAZET.

Vous & vos amis, cherchez quelque retraite.
Je ſçais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'eſpérois un jour vous mieux récompenſer.
Mais c'en eſt fait, vous dis-je, il n'y faut plus penſer.

ACOMAT.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet obſtacle invincible?
Tantôt dans le ſerrail j'ai laiſſé tout paiſible.
Quelle fureur ſaiſit votre eſprit & le ſien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouſe.

ACOMAT.

Hé bien,
L'uſage des ſultans à ſes vœux eſt contraire;
Mais cet uſage, enfin, eſt-ce une loi ſévere, 1)
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez obſerver?
La plus ſainte des loix, ah, c'eſt de vous ſauver!

---

1) *Mais cet uſage, enfin, eſt-ce une loi ſévere*, &c.]
Ce que dit Acomat eſt la réponſe au couplet de Bajazet dans la ſcene précédente, pag. 168 :

» Mais auſſi voyez ce que je puis,
» Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je ſuis ».

Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeſte,
Le ſang des Ottomans dont vous faites le reſte.

BAJAZET.

Ce reſte malheureux ſeroit trop acheté,
S'il faut le conſerver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image ſi noire ?
L'hymen de Soliman ternit-il ſa mémoire ?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidents dont vous êtes preſſé.

BAJAZET.

Et ce ſont ces périls, & ce ſoin de ma vie,
Qui d'un ſervile hymen feroient l'ignominie. 1)
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux ;
Son eſclave trouva grace devant ſes yeux ;
Et, ſans ſubir le joug d'un hymen néceſſaire,
Il lui fit de ſon cœur un préſent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane ?

BAJAZET.

Acomat, c'eſt aſſez,
Je me plains de mon ſort moins que vous ne penſez.

---

1) *Qui d'un ſervile hymen feroient l'ignominie.*]
C'eſt ſur-tout en ce moment que le rôle de Bajazet devient noble & intéreſſant.

La mort n'eſt point pour moi le comble des diſgraces:
J'oſai, tout jeune encor, la chercher ſur vos traces;
Et l'indigne priſon où je ſuis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois préſentée;
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! ſi je la quitte avec quelque regret.....
Pardonnez, Acomat, je plains avec ſujet 1)
Des cœurs, dont les bontés trop mal récompenſées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs penſées.

ACOMAT.

Ah, ſi nous périſſons, n'en accuſez que vous,
Seigneur. Dites un mot, & vous nous ſauvez tous.
Tout ce qui reſte ici de braves janiſſaires,
De la religion les ſaints dépoſitaires,
Du peuple Byſantin ceux qui, plus reſpectés,
Par leur exemple ſeul reglent ſes volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte ſacrée,
D'où les nouveaux ſultans font leur premiere entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, ſi je leur ſuis ſi cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;

---

1) *Pardonnez, Acomat, je plains avec ſujet.*]
Avec ſujet eſt trop lâche, il ne paroît là que pour la rime.

Du ſerrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez, accompagné de leur vaillante eſcorte.
J'aime mieux en ſortir ſanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de ſon époux.
Peut-être je ſçaurai, dans ce déſordre extrême,
Par un beau déſeſpoir me ſecourir moi-même; 1)
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir juſqu'à moi.

ACOMAT.

Hé, pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane, d'un coup, n'aſſure ſa vengeance?
Alors qu'aura ſervi ce zele impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez. Affranchi du péril qui vous preſſe,
Vous verrez de quel poids ſera votre promeſſe.

BAJAZET.

Moi!

---

1) *Peut-être je ſçaurai, dans ce déſordre extrême,*
Par un beau déſeſpoir me ſecourir moi-même.]

Racine paroît avoir emprunté l'idée de ce ſecond vers de la belle repartie du vieil Horace:

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
Horaces, acte III. ſcene VI.

ACOMAT.

Ne rougiſſez point; le ſang des Ottomans
Ne doit point en eſclave obéir aux ſerments.
Conſultez ces héros, que le droit de la guerre
Mena victorieux juſqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, & maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi; 1)
Et d'un trône ſi ſaint la moitié n'eſt fondée
Que ſur la foi promiſe, & rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET.

Oui, je ſçais, Acomat,
Juſqu'où les a portés l'intérêt de l'État.
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible! ô trop conſtante foi, 2)
Que, même en périſſant, j'admire malgré moi!

---

1) *L'intérêt de l'État fut leur unique loi.*]
Les avis d'Acomat ſont d'un politique conſommé.
» Je m'emporte, Seigneur ».
corrige la hardieſſe de ſes diſcours; c'eſt ici l'art du courtiſan adroit.

2) *O courage inflexible! ô trop conſtante foi.*]
On lit dans l'édition de 1672:
» O courage! ô vertus! ô trop conſtante foi ».

Faut-il qu'en un moment un ſcrupule timide
Perde.... Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

SCENE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah, Madame ! venez avec moi vous unir.
Il ſe perd.

ATALIDE.

C'eſt de quoi je viens l'entretenir.
Mais laiſſez-nous. Roxane, à ſa perte animée,
Veut que de ce palais la porte ſoit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas;
Peut-être on vous fera revenir ſur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien, c'eſt maintenant qu'il faut que je vous laiſſe.
Le ciel punit ma feinte, & confond votre adreſſe.
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups;
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a ſervi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard: voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaiſance,
Daignez de la ſultane éviter la préſence.
Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ſes yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont aſſez diſputé contre la deſtinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre. Il faut me quitter & régner.

BAJAZET.

Vous quitter!

ATALIDE.

Je le veux. Je me ſuis conſultée.
De mille ſoins jaloux juſqu'alors agitée,
Il eſt vrai, je n'ai pu concevoir ſans effroi, 1)
Que Bajazet pût vivre, & n'être plus à moi;
Et lorſque quelquefois de ma rivale heureuſe
Je me repréſentois l'image douloureuſe,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paroiſſoit pas le plus grand des tourments.
Mais, à mes triſtes yeux, votre mort préparée
Dans toute ſon horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas, ainſi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la derniere fois.
Seigneur, je ſçais trop bien avec quelle conſtance
Vous allez de la mort affronter la préſence.
Je ſçais que votre cœur ſe fait quelques plaiſirs
De me prouver ſa foi dans ſes derniers ſoupirs.
Mais, hélas! épargnez une ame plus timide,
Meſurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'expoſez point aux plus vives douleurs,
Qui jamais d'une amante épuiſerent les pleurs.

---

1) *Il eſt vrai, je n'ai pu concevoir ſans effroi,*
Que Bajazet pût vivre, & n'être plus à moi.]

Cette tirade eſt pleine de ſentiment, d'élégance & de vérité. Perſonne n'a écrit avec plus de grace que Racine; c'eſt dans des rôles pareils à celui d'Atalide, que la beauté du ſtyle eſt néceſſaire.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, ſi, dès cette journée,
Je célebre à vos yeux ce funeſte hyménée?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai. 1)
Peut-être à mon deſtin, Seigneur, j'obéirai.
Que ſçais-je? A ma douleur je chercherai des charmes;
Je ſongerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez réſolu;
Que vous vivez, qu'enfin c'eſt moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidelle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous ſouhaitez.
Quoi! cet amour ſi tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux, avec nous, ont crû dans le ſilence;
Vos larmes que ma main pouvoit ſeule arrêter;
Mes ſerments redoublés de ne vous point quitter:
Tout cela finiroit par une perfidie?
J'épouſerois, & qui? (s'il faut que je le die)

1) *Ne vous informez point ce que je deviendrai.*]
M. l'abbé d'Olivet remarque avec raiſon qu'on ne dit point *s'informer quelque choſe*, mais *de quelque choſe*. Racine ne l'ignoroit ſûrement pas; mais il a voulu éviter la cacophonie de *de ce que je deviendrai.*

Une eſclave attachée à ſes ſeuls intérêts,
Qui préſente à mes yeux des ſupplices tout prêts,
Qui m'offre ou ſon hymen ou la mort infaillible :
Tandis qu'à mes périls Atalide ſenſible,
Et trop digne du ſang qui lui donna le jour,
Veut me ſacrifier juſques à ſon amour.
Ah, qu'au jaloux ſultan ma tête ſoit portée,
Puiſqu'il faut à ce prix qu'elle ſoit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, & ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je ſuis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La ſultane vous aime ; &, malgré ſa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de ſoin de lui plaire ;
Si vos ſoupirs daignoient lui faire preſſentir
Qu'un jour.....

BAJAZET.

Je vous entends ; je n'y puis conſentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche déſeſpoir ma vertu conſternée,
Craigne les ſoins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace.
Mais, ſans ceſſe occupé des grands noms de ma race,

J'eſpérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me ſauver, je vous l'aurois promis.
Et ma bouche & mes yeux, du menſonge ennemis,
Peut-être dans le temps que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur déſordre un effet tout contraire;
Et de mes froids ſoupirs ſes regards offenſés,
Verroient trop que mon cœur ne les a point pouſſés.
O Ciel! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'euſſe à ſa haine expoſé que ma vie;
Si je n'avois pas craint que ſes ſoupçons jaloux
N'euſſent trop aiſément remonté juſqu'à vous!
Et j'irois l'abuſer d'une fauſſe promeſſe!
Je me parjurerois! Et, par cette baſſeſſe.....
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de ſon amour,
Je vous verrois, ſans doute, en rougir la premiere.
Mais, pour vous épargner une injuſte priere,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos ſecrets c'eſt moi qui veux l'inſtruire.

Puiſque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaiſir d'expirer à mes yeux;
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un & l'autre.
Elle aura plus de ſoif de mon ſang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le ſpectacle ſanglant que vous me prépariez. 1)

BAJAZET.

O Ciel! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel! pouvez-vous croire
Que je ſois, moins que vous, jalouſe de ma gloire? 2)
Penſez-vous que cent fois, en vous faiſant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?
Mais on me préſentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne eſt certaine,

---

1) *Et je pourrai donner à vos yeux effrayés*, &c.]

Atalide me nace Bajazet de courir à ſa perte, ſi lui-même continue de courir à la ſienne. C'eſt le même moyen que Titus emploie auprès de Bérénice, Burrhus auprès de Néron, Œnone auprès de Phedre. Cet expédient, qui n'a rien de vicieux en lui-même, ſe rencontre trop ſouvent dans les tragédies de Racine.

2) *Que je ſois, moins que vous, jalouſe de ma gloire?*]

Il eſt certain que l'auteur n'a point rendu ici ce qu'il a voulu dire. Atalide vouloit dire: *Pouvez-vous croire que je ſois moins jalouſe de ma gloire que vous n'êtes jaloux de la vôtre?* Mais elle ne le dit pas.

Que vous n'oſiez pour moi ce que j'oſois pour vous?
Peut-être il ſuffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans ſon cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait ſortir le viſir?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous ſaiſir?
Enfin, dans ſa fureur, implorant mon adreſſe,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert ſa tendreſſe?
Peut-être elle n'attend qu'un eſpoir incertain,
Qui lui faſſe tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur, ſauvez votre vie & la mienne.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels diſcours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez ſur ce choix ne me point conſulter.
L'occaſion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître;
Votre trouble ou le mien nous feroient reconnoître.
Allez, encore un coup, je n'oſe m'y trouver. 1)
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous ſauver.

---

1) *Allez, encore un coup, je n'oſe m'y trouver.*
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur; pour vous ſauver.]
D'après le caractere une fois établi de Bajazet, il y a beaucoup d'adreſſe à le laiſſer ſortir ſans répondre à Atalide.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

ZAYRE, il eſt donc vrai, ſa grace eſt prononcée ?

ZAYRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une eſclave empreſſée,
Qui couroit de Roxane accomplir le deſir,
Aux portes du ſerrail a reçu le viſir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais, mieux qu'aucun langage,
Le tranſport du viſir marquoit ſur ſon viſage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient ſigner une éternelle paix.
Roxane a pris ſans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainſi, de toutes parts, les plaiſirs & la joie
M'abandonnent, Zayre, & marchent ſur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAYRE.

Quoi, Madame ! quelle eſt cette nouvelle allarme ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zayre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pu faire un ſi prompt changement ?
Roxane en ſa fureur paroiſſoit inflexible.
A-t-elle de ſon cœur quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouſe-t-il ?

ZAYRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu ſe ſauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez ſçu lui preſcrire,
S'il l'épouſe, en un mot ?

ATALIDE.

S'il l'épouſe, Zayre !

ZAYRE.

Quoi ! vous repentez-vous des généreux diſcours,
Que vous dictoit le ſoin de conſerver ſes jours ?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentiments trop jaloux, c'eſt à vous de vous taire. 1)

1) *Sentiments trop jaloux, c'eſt à vous de vous taire.*]
Ces apoſtrophes à *ſes paſſions*, à ſes *ſentiments*, à ſon *cœur*, à ſes *yeux*, ne ſont point naturelles; ce défaut nous

Si

Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés;
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi, sans regret, me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois; je suis toujours la même;
Je voulois qu'il m'aimât, chere Zayre, il m'aime.
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir digne & contente de lui.

ZAYRE.

Mourir! Quoi! vous auriez un dessein si funeste?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant : tu t'étonnes du reste?
Peux-tu compter, Zayre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient & finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute,
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte:
Je n'examine point ma joie ou mon ennui;
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas! il peut bien penser, avec justice,
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,

vient des Italiens, des Espagnols & des Anglois. Corneille y a tombé souvent, Racine quelquefois; mais la plupart de leurs successeurs l'ont évité avec soin: le goût ne se forme que lentement.

Ce cœur, qui de ſes jours prend ce funeſte ſoin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux ſçavoir.....

ZAYRE.

Modérez-vous, de grace:
On vient vous informer de tout ce qui ſe paſſe;
C'eſt le viſir.

SCENE II.

ACOMAT, ATALIDE, ZAYRE.

ACOMAT.

ENFIN, nos amants ſont d'accord, 1)
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La ſultane a laiſſé déſarmer ſa colere;
Elle m'a déclaré ſa volonté derniere;

1) *Enfin nos amants ſont d'accord.*]
Le rôle d'Acomat qui s'eſt ſi bien annoncé dans la premiere ſcene, nous ſemble perdre de ſa nobleſſe dans celle-ci. Ce détail de réconciliation amoureuſe ne devroit être que dans la bouche d'une confidente : Acomat n'excuſe pas le poëte de ce défaut, en diſant plus bas qu'il eſt *trop heureux d'avoir pu compter cette nouvelle en paſſant.* Un perſonnage doit être amené ſur la ſcene, & non pas y paroître *en paſſant.*

Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophete divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher ſur mes pas Bajazet ſe diſpoſe,
Je vais de ce ſignal faire entendre la cauſe,
Remplir tous les eſprits d'une juſte terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le ſouvenir du prix qu'on promit à mon zele;
N'attendez point de moi ces doux emportements,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amants;
Mais ſi, par d'autres ſoins plus dignes de mon âge,
Par de profonds reſpects, par un long eſclavage,
Tel que nous le devons au ſang de nos ſultans,
Je puis.....

ATALIDE.

Vous m'en pourrez inſtruire avec le temps.
Avec le temps auſſi vous pourrez me connoître...
Mais quels ſont ces tranſports qu'ils vous ont fait paroître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des ſoupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non. Mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouſe-t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avoûrai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour & la fortune,
J'étois de ce palais ſorti déſeſpéré.
Déjà, ſur un vaiſſeau dans le port préparé, 1)
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres, 2)
Je méditois ma fuite aux terres étrangeres.
Dans ce triſte deſſein, au palais rappellé,
Plein de joie & d'eſpoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du ſerrail à ma voix s'eſt ouverte;
Et d'abord une eſclave à mes yeux s'eſt offerte,
Qui m'a conduit ſans bruit dans un appartement,
Où Roxane attentive écoutoit ſon amant.
Tout gardoit devant eux un auguſte ſilence.
Moi-même, réſiſtant à mon impatience,

---

1) *Déjà, ſur un vaiſſeau dans le port préparé.*]

VARIANTE.

» Déjà, dans un vaiſſeau ſur l'Euxin préparé ».

2) *Chargeant de mon débris les reliques plus cheres.*]

Racine eſt plein de ces ellipſes, dont quelques-unes ont beaucoup de grace.

Il y a une autre remarque à faire ici ſur le mot *débris*, employé dans ce vers: on ne dit point le *débris de quelqu'un*; ce mot ne s'emploie que pour les *choſes*.

Et reſpectant de loin leur ſecret entretien,
J'ai long-temps, immobile, obſervé leur maintien;
Enfin, avec des yeux qui découvroient ſon ame,
L'une a tendu la main pour gage de ſa flamme;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ſes feux, Madame, aſſurée à ſon tour.

ATALIDE.

Hélas !

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçu l'un & l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince & le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs ſouverains.
Qu'un peuple obéiſſant l'attende dans le temple;
Le ſerrail va bientôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je ſuis tombé,
Et ſoudain à leurs yeux je me ſuis dérobé.
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidelle,
De leur paix, en paſſant, vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes reſpects profonds.
Je vais le couronner, Madame, & j'en réponds.

SCENE III.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

ALLONS, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAYRE.

Ah, Madame ! croyez.....

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie ?
Quoi donc ! à ce ſpectacle irai-je m'expoſer ?
Tu vois que c'en eſt fait. Ils ſe vont épouſer.
La ſultane eſt contente, il l'aſſure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de ſa foi,
Il s'alloit, plein d'amour, ſacrifier pour moi ;
Lorſque ſon cœur tantôt, m'exprimant ſa tendreſſe,
Refuſoit à Roxane une ſimple promeſſe ;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudiſſois de leur peu de pouvoir :
Croyois-tu que ſon cœur, contre toute apparence,
Pour la perſuader, trouvât tant d'éloquence ?
Ah ! peut-être, après tout, que, ſans trop ſe forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penſer ;

Peut-être, en la voyant, plus ſenſible pour elle,
Il a vu dans ſes yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ſes douleurs.
Elle l'aime : un empire autoriſe ſes pleurs.
Tant d'amour touche enfin une ame généreuſe. 1)
Hélas, que de raiſons contre une malheureuſe !

ZAYRE.

Mais ce ſuccès, Madame, eſt encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nîrois en vain. 2)
Je ne prends point plaiſir à croître ma miſere.
Je ſçais pour ſe ſauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ſes pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.

---

1) *Tant d'amour touche enfin une ame généreuſe.*
Hélas, que de raiſons contre une malheureuſe !]

Atalide, annoncée pour une femme tendre & ſenſible, ſoutient toujours ſon caractere de douceur : elle n'éclate point en tranſports furieux contre Bajazet ; elle prête même à ſon amant des qualités qui le font aimer davantage ; ſon caractere ſert à faire ſortir celui de Roxane qui ne parle à Bajazet de ſon amour qu'en le menaçant.

2) *Non, vois-tu, je le nîrois en vain.*]

Non, vois-tu, eſt une expreſſion trop familiere, & trop indigne de la tragédie.

Mais, après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les tranſports d'une douleur ſi tendre,
Je ſçais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie & les tranſports qu'on vient de m'expliquer. 1)
Toi-même, juge-nous, & vois ſi je m'abuſe.
Pourquoi de ce conſeil moi ſeule ſuis-je excluſe?
Au ſort de Bajazet ai-je ſi peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il ſi tard,
N'étoit que de ſon cœur le trop juſte reproche
Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche?
Mais non, je lui veux bien épargner ce ſouci. 2)
Il ne me verra plus.

ZAYRE.

Madame, le voici.

---

1) *La joie & les tranſports qu'on vient de m'expliquer.*]
Explique-t-on *la joie* & *les tranſports*, &c? Ces taches légeres n'empêchent point que Racine ne ſoit le plus parfait & le plus correct de nos poëtes.

2) *Mais non, je lui veux bien épargner ce ſouci.*]
Le mot de *ſouci* n'eſt point ici aſſez noble. On dit pourtant bien en poéſie des *ſoucis rongeurs*, *des ſoucis dévorants*. C'eſt un des caprices de la langue françoiſe qu'on ne peut définir.

Cette ſcene ne paroît pas aſſez néceſſaire. Atalide ne fait que répéter ce qu'elle a déjà dit; l'action & l'intérêt languiſſent un peu.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAYRE.

BAJAZET.

C'EN eſt fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie;
Et je ſerois heureux, ſi la foi, ſi l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuſte bonheur; 1)
Si mon cœur, dont le trouble en ſecret me condamne,
Pouvoit me pardonner auſſi bien que Roxane.
Mais enfin, je me vois les armes à la main;
Je ſuis libre, & je puis, contre un frere inhumain,
Non plus par un ſilence aidé de votre adreſſe,
Diſputer en ces lieux le cœur de ſa maîtreſſe:
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui diſputer les cœurs du peuple & de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.

1) *Et je ſerois heureux, ſi la foi, ſi l'honneur*
Ne me reprochoit point mon injuſte bonheur.]

Racine a ſubſtitué ces deux vers aux ſuivants, qui ſe trouvent dans l'édition de 1672:

» Et je ſerois heureux, ſi je pouvois goûter
» Quelque bonheur au prix qu'il vient de m'en coûter;
» Si mon cœur, &c. »

Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez?

ATALIDE.

Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le ciel, le juſte ciel vous devoit ce miracle.
Vous ſçavez ſi jamais j'y formai quelque obſtacle.
Tant que j'ai reſpiré, vos yeux me ſont témoins
Que votre ſeul péril occupoit tous mes ſoins;
Et puiſqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'eſt ſans regret auſſi que je la ſacrifie.
Il eſt vrai, ſi le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épouſé ma rivale; 1)
Vous pouviez l'aſſurer de la foi conjugale:
Mais vous n'auriez pas joint, à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'eſtimoit aſſez récompenſée:
Et j'aurois, en mourant, cette douce penſée,
Que vous ayant moi-même impoſé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;

1) *Vous n'en auriez pas moins épouſé ma rivale;*
Vous pouviez l'aſſurer de la foi conjugale.]

M. de la Motte a remarqué que Bajazet devoit arrêter Atalide en cet endroit, pour lui dire:

» Que parlez-vous, Madame, & d'époux & d'amant »?

En effet le dialogue en eût été plus naturel & plus vif, mais on y eût perdu huit beaux vers.

Qu'emportant chez les morts toute votre tendreſſe,
Ce n'eſt point un amant en vous que je lui laiſſe.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, & d'époux & d'amant?
O Ciel! de ce diſcours quel eſt le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidelle?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah! croyez-vous que, loin de le penſer,
Ma bouche ſeulement eût pu le prononcer?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point néceſſaire.
La ſultane a ſuivi ſon penchant ordinaire.
Et, ſoit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le temps trop cher la preſſât de ſe rendre,
A peine ai-je parlé, que, ſans preſque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes diſcours.
Elle met dans ma main ſa fortune & ſes jours;
Et ſe fiant enfin à ma reconnoiſſance,
D'un hymen infaillible a formé l'eſpérance.
Moi-même, rougiſſant de ſa crédulité,
Et d'un amour ſi tendre & ſi peu mérité,
Dans ma confuſion, que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuſte, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder juſqu'au bout un ſilence perfide,

Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque ſecours contre tous mes remords,
Vous-même, contre moi, je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finiſſons & mon trouble & le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'eſt pas loin. Laiſſez agir ma foi.
J'irai, bien plus content & de vous & de moi,
Détromper ſon amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiſer ma penſée.
La voici.

ATALIDE.

Juſte Ciel ! où va-t-il s'expoſer ?
Si vous m'aimez, gardez de la déſabuſer.

SCENE V.

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE, ZAYRE.

ROXANE.

VENEZ, Seigneur, venez. Il eſt temps de paroître,
Et que tout le ſerrail reconnoiſſe ſon maître.
Tout ce peuple nombreux, dont il eſt habité,
Aſſemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes eſclaves gagnés, que le reſte va ſuivre,
Sont les premiers ſujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, & qu'un ſi prompt retour
Fît à tant de fureur ſuccéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger fixe & déterminée,
Je jurois qu'il voyoit ſa derniere journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé. 1)
J'ai cru dans ſon déſordre entrevoir ſa tendreſſe.
J'ai prononcé ſa grace, & je crois ſa promeſſe. 2)

1) *L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé.*]
Nous ſommes ſurpris que Racine ait laiſſé ſubſiſter ce jeu de mots.

2) *J'ai prononcé ſa grace, & je crois ſa promeſſe.*]

VARIANTE.

» J'ai prononcé ſa grace, & j'en crois ſa promeſſe ».

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi 1)
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.
J'ai juré que mes ſoins, ma juſte complaiſance,
Vous répondront toujours de ma reconnoiſſance.
Si je puis, à ce prix, mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE, ZAYRE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô Ciel, ſuis-je frappée!
Eſt-ce un ſonge? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel eſt ce ſombre accueil, & ce diſcours glacé
Qui ſemble révoquer tout ce qui s'eſt paſſé?
Sur quel eſpoir croit-il que je me ſois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?

1) *Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi*, &c.]
Au lieu de ce vers & des deux ſuivans, on lit dans l'édition de 1672:

» Oui, je vous ai promis, & je m'en ſouviendrai,
» Que, fidelle à vos ſoins autant que je vivrai,
» Mon reſpect éternel, ma juſte complaiſance, *&c.*

J'ai cru qu'il me juroit que, juſques à la mort,
Son amour me laiſſoit maîtreſſe de ſon ſort.
Se repent-il déjà de m'avoir appaiſée ?
Mais moi-même tantôt me ſerois-je abuſée ?
Ah ! ... Mais il vous parloit. Quels étoient ſes diſcours,
Madame ?

ATALIDE.

Moi, Madame ? Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de ſa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grace, parmi tant de ſujets de joie,
Répondez-moi : comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en ſortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue :
Il m'a de vos bontés long-temps entretenue ;
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir ſortir tel qu'il étoit entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être ſurpriſe
Que, tout prêt d'achever cette grande entrepriſe,
Bajazet s'inquiete, & qu'il laiſſe échapper
Quelque marque des ſoins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuſer votre adreſſe eſt extrême.
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt.....

ROXANE.

Madame, c'eſt aſſez. 1)
Je conçois vos raiſons mieux que vous ne penſez.
Laiſſez-moi. J'ai beſoin d'un peu de ſolitude.
Ce jour me jette auſſi dans quelque inquiétude;
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes ſoins:
Et je veux, un moment, y penſer ſans témoins. 2)

---

1) *Madame, c'eſt aſſez.*
Je conçois vos raiſons mieux que vous ne penſez.]
C'eſt ici que l'action prend plus de vigueur ; c'eſt de cet endroit que le trouble va toujours croiſſant de ſcene en ſcene.

2) *J'ai, comme Bajazet, mes chagrins & mes ſoins,*
Et je veux un moment, y penſer ſans témoins.]
On peut comparer cette ſcene à la cinquieme du ſecond acte d'Iphigénie, où cette princeſſe ſoupçonne Eriphile d'être aimée d'Achille ; la différence qui ſe trouve entre ces deux ſcenes, c'eſt qu'Iphigénie eſt plus tendre, plus touchante que Roxane, quoiqu'elle ſoit bien moins paſſionnée, & qu'Atalide eſt plus intéreſſante qu'Eriphile.

SCENE

SCENE VII.

ROXANE *ſeule.*

De tout ce que je vois que faut-il que je penſe ?
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence ? 1)
Pourquoi ce changement, ce diſcours, ce départ ?
N'ai-je pas même entr'eux ſurpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O Ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour ſeroient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahiſon fatale...
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'auſſi, trop prompte à m'affliger,
J'obſerve de trop près un chagrin paſſager.
J'impute à ſon amour l'effet de ſon caprice.
N'eût-il pas juſqu'au bout conduit ſon artifice ?
Prêt à voir le ſuccès de ſon déguiſement,
Quoi ! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?

1) *De tout ce que je vois que faut-il que je penſe ?*
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence ?]

Ariane, dans la tragédie de ce nom, de Thomas Corneille, ſe trouve pareillement trahie par une rivale en qui elle met toute ſa confiance. Ariane fut donnée la même année que Bajazet.

Non, non, raſſurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans ſon cœur redouter Atalide ?
Quel ſeroit ſon deſſein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive & le ſceptre & le jour ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et ſans chercher plus loin, quand l'ingrat me ſçut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frere ? 1)
Ah ! ſi d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ? 2)
N'eût-il pas, ſans regret, ſecondé mon envie ?
L'eût-il refuſé, même aux dépens de ſa vie ?
Que de juſtes raiſons !... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ? 3)

---

1) *Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frere ?*]

Ce retour de Roxane ſur elle-même donne à ſon caractere plus de nobleſſe.

2) *L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?*]

Offre eſt toujours du féminin. Racine pouvoit mettre l'*auroit-elle effrayé*. Mais cette faute lui eſt échappée.

3) *Que veut-on ?*]

Ce monologue, quelque beau qu'il ſoit, n'eſt-il pas un peu trop long, ainſi que pluſieurs autres qu'on trouve dans la même piece ? On peut remarquer que Racine ne s'en eſt pas permis l'uſage dans Britannicus : peut-être parce que les mouvements y ſont moins vifs & moins paſſionnés.

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

PARDONNEZ, ſi j'oſe vous troubler.
Mais, Madame, un eſclave arrive de l'armée; 1)
Et, quoique ſur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, ſans tarder, l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du ſultan qui s'adreſſent à vous.
Mais, ce qui me ſurprend, c'eſt Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le ſultan emploie,
Orcan le plus fidelle à ſervir ſes deſſeins,
Né ſous le ciel brûlant des plus noirs Africains.

1) *Mais, Madame, un eſclave arrive de l'armée.*]

Quand Roxane commence à découvrir les amours de Bajazet & d'Atalide, le ſpectateur frémit pour tous les trois. Il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer une plus belle ſituation. Mais combien le trouble & la terreur redoublent, par la nouvelle de l'arrivée d'Orcan; on ne peut trop admirer l'adreſſe avec laquelle le poëte ménage ſon action, pour la conduire au dénouement.

Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance,
Et, ſouhaitant ſur-tout qu'il ne vous ſurprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ſes pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre, & que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le ſultan inquiet
Une ſeconde fois condamne Bajazet.....
On ne peut ſur ſes jours, ſans moi, rien entreprendre.
Tout m'obéit ici.... Mais dois-je le défendre?
Quel eſt mon empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un; mais l'autre eſt peut-être un ingrat.
Le temps preſſe. Que faire en ce doute funeſte?
Allons, employons bien le moment qui nous reſte.
Ils ont beau ſe cacher: l'amour le plus diſcret
Laiſſe par quelque marque échapper ſon ſecret.
Obſervons Bajazet; étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

Fin du troiſieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

AH ! ſçais-tu mes frayeurs ? Sçais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le viſage odieux ?
En ce moment fatal que je crains ſa venue !
Que je crains !.. Mais, dis-moi : Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zayre, à mes raiſons ?
Ira-t-il voir Roxane, & calmer ſes ſoupçons ?

ZAYRE.

Il ne peut plus la voir ſans qu'elle le commande ;
Roxane ainſi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet eſclave elle veut le cacher.
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, & j'ai pris ſa réponſe.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE.

Après tant d'injuſtes détours, 1)
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie?
Mais je veux bien prendre ſoin d'une vie,
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la ſultane; &, par ma complaiſance,
Par de nouveaux ſerments de ma reconnoiſſance,
J'appaiſerai, ſi je puis, ſon courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.
Hélas! que me dit-il? Croit-il que je l'ignore?
Ne ſçais-je pas aſſez qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Eſt-ce ainſi qu'à mes vœux il ſçait s'accommoder?
C'eſt Roxane, & non moi, qu'il faut perſuader.
De quelle crainte encor me laiſſe-t-il ſaiſie?
Funeſte aveuglement! Perfide jalouſie!
Récit menteur! Soupçons que je n'ai pu celer,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler!

---

1) *Après tant d'injuſtes détours*, &c.]

Les billets d'amour qui produiſent les cataſtrophes, nous paroiſſent un petit moyen trop ſouvent employé dans nos pieces modernes. On en trouve très-peu d'exemples chez les anciens. Euripide s'en eſt ſervi dans ſon Iphigénie en Tauride; mais cette lettre occaſionne une des plus belles reconnoiſſances du théâtre grec.

C'étoit fait, mon bonheur ſurpaſſoit mon attente.
J'étois aimée, heureuſe, & Roxane contente.
Zayre, s'il ſe peut, retourne ſur tes pas.
Qu'il l'appaiſe. Ces mots ne me ſuffiſent pas.
Que ſa bouche, ſes yeux, tout l'aſſure qu'il l'aime.
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ſes ſoins trop languiſſants,
Mettre dans ſes diſcours tout l'amour que je ſens !
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAYRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! cachons cette lettre.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAYRE.

ROXANE, *à Zatime.*

VIENS. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zayre.*

Va, cours; & tâche enfin de le perſuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée. 1)
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu;
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame; & sous ses loix Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame? Osmin.....

ROXANE.

Étoit mal averti;
Et, depuis son départ, cet esclave est parti.
C'en est fait.

1) *Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.*]

Ce vers est si simple qu'il paroît prosaïque; il le paroîtroit bien davantage, si Racine ressembloit à ces auteurs qui, par un style brillant, croient remplacer le naturel inimitable de l'auteur de Bajazet.

ATALIDE, *à part.*

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous ils revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! Et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, *à part.*

O Ciel !

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE.

Voyez. Lisez vous-même.

Vous connoiſſez, Madame, & la lettre, & le ſeing. 1)

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(*Elle lit.*)

Avant que Babylone éprouvât ma puiſſance,
Je vous ait fait porter mes ordres abſolus.
Je ne veux point douter de votre obéiſſance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laiſſe ſous mes loix Babylone aſſervie,
Et confirme, en partant, mon ordre ſouverain.
Vous, ſi vous avez ſoin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que ſa tête à la main.

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE, *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuſe Atalide.

ROXANE.

Que vous ſemble?

ATALIDE.

Il pourſuit ſon deſſein parricide.
Mais il penſe proſcrire un prince ſans appui;
Il ne ſçait pas l'amour qui vous parle pour lui;

---

1) *Vous connoiſſez, Madame, & la lettre, & le ſeing.*] La *lettre* eſt ici pour l'*écriture*.

Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez.....

ROXANE.

Moi, Madame?
Je voudrois le ſauver; je ne le puis haïr.
Mais.....

ATALIDE.

Quoi donc? Qu'avez-vous réſolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi! ce prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ſes jours qu'il vous a deſtinés!

ROXANE.

Il le faut; & déjà mes ordres ſont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs. 1)

---

1) *Je me meurs.*]
Cette ſcene eſt dialoguée avec beaucoup d'art & de vivacité.

ZATIME.

Elle tombe, & ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduiſez-la dans la chambre prochaine.
Mais au moins obſervez ſes regards, ſes diſcours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE *ſeule.*

MA rivale à mes yeux s'eſt enfin déclarée.
Voilà ſur quelle foi je m'étois aſſurée.
Depuis ſix mois entiers j'ai cru que, nuit & jour,
Ardente, elle veilloit au ſoin de mon amour:
Et c'eſt moi qui, du ſien miniſtre trop fidelle,
Semble, depuis ſix mois, ne veiller que pour elle;
Qui me ſuis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens;
Et qui même ſouvent, prévenant ſon envie,
Ai hâté les moments les plus doux de ſa vie.
Ce n'eſt pas tout : il faut maintenant m'éclaircir,
Si dans ſa perfidie elle a ſçu réuſſir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'eſt-il pas écrit ſur ſon viſage?
Vois-je pas, au travers de ſon ſaiſiſſement,

Un cœur, dans ſes douleurs, content de ſon amant?
Exempte des ſoupçons dont je ſuis tourmentée,
Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt épouvantée. 1)
N'importe; pourſuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'aſſurer de ſa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'impoſai-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes eſprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ſes mépris?
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adreſſe.
D'ailleurs, l'ordre, l'eſclave & le viſir me preſſe. 2)
Il faut prendre parti; l'on m'attend. Faiſons mieux:
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux;
Laiſſons de leur amour la recherche importune;
Pouſſons à bout l'ingrat, & tentons la fortune.
Voyons ſi, par mes ſoins ſur le trône élevé,
Il oſera trahir l'amour qui l'a ſauvé;

---

1) *Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt épouvantée.*]

Racine avoit mis d'abord, ainſi qu'on le voit dans l'édition de 1672:

» Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt inquiétée ».

2) *Lui-même il peut prévoir & tromper mon adreſſe.*
D'ailleurs, l'ordre, l'eſclave & le viſir me preſſe.]

L'ordre & *l'eſclave* me preſſent d'immoler Bajazet, & *le viſir* de le faire couronner. Ce vers renferme, comme on voit, plus de ſens que de mots. En proſe, il faudroit abſolument un plurier, *me preſſent*, & non pas *me preſſe*.

Et ſi de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en oſera couronner ma rivale.
Je ſçaurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale & l'amant.
Dans ma juſte fureur, obſervant le perfide,
Je ſçaurai le ſurprendre avec ſon Atalide;
Et d'un même poignard les uniſſant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux. 1)

---

1) *Je ſçaurai le ſurprendre avec ſon Atalide ;*
Et d'un même poignard les uniſſant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux.]

Ajax, dans Sophocle, s'exprime à peu près de même: *O Jupiter*, s'écrie-t-il, *auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe* (Ulyſſe) *que je hais! que ne puis-je percer le cœur de deux injuſtes rois, & me tuer moi-même après eux!* Note manuſcrite de Racine. *Sophocle* de la bibliotheque du Roi, *pag. 18.*

Virgile a fait uſage de la même idée: *Qu'avois-je à craindre?* dit la malheureuſe Didon, *j'aurois brûlé toute la flotte troyenne, j'aurois immolé le pere & le fils : tous auroient péri, & je les aurois ſuivis dans le tombeau.* Traduction de l'abbé Desfontaines. *Énéid. liv. IV. v. 600*, &c.

Tout le monde connoît ces vers de Corneille :

ELVIRE.

Après tout, que penſez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

Le Cid, acte III, ſcene III.

Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre. 1)
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah ! que viens-tu m'apprendre, 2)
Zatime ? Bajazet en eſt-il amoureux ?
Vois-tu, dans ſes diſçours, qu'ils s'entendent tous deux ?

1) *Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.*]

VARIANTE.

» Sans doute, j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre ».

Ce monologue eſt de toute beauté, on ne peut peindre avec plus de fineſſe l'agitation, les craintes, les doutes d'une amante en fureur qui ſe voit mépriſée. Peut-être deſireroit-on, pour la rapidité de l'action, que ce monologue fût plus court; mais afin que le retour de Zatime fût vraiſemblable, il falloit lui donner le temps de revenir.

2) *Ah ! que viens-tu m'apprendre*, &c.]

Je veux tout ignorer, vient de dire Roxane. Sa confidente, qu'elle a chargée d'obſerver Atalide, revient; à peine Roxane la voit-elle, qu'elle lui demande ſi *Bajazet eſt amoureux* d'Atalide. L'agitation où eſt Roxane, autoriſe ces contradictions. Elles ſont même l'expreſſion néceſſaire de ſon trouble.

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reſte de vie,
Que par de longs ſoupirs & des gémiſſements, 1)
Qu'il ſemble que ſon cœur va ſuivre à tous moments.
Vos femmes, dont le ſoin à l'envi la ſoulage,
Ont découvert ſon ſein pour leur donner paſſage.
Moi-même, avec ardeur ſecondant ce deſſein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans ſon ſein:
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois la remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir? Et quel trouble ſoudain
Me glace à cet objet, & fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit ſans m'avoir offenſée.
Il peut même... Liſons, & voyons ſa penſée.

Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.

Ah! de la trahiſon me voilà donc inſtruite.
Je reconnois l'appât dont ils m'avoient ſéduite.

---

1) *Que par de longs ſoupirs & des gémiſſements*, &c.]
Un *cœur* qui *va ſuivre de longs ſoupirs*, ne préſente aucune image. Si Racine a voulu dire qu'Atalide étoit prête d'expirer, n'auroit-il pas dû mettre *ſon ame* au lieu de *ſon cœur*? Ces deux mots ne ſont pas ſynonymes.

Ainſi

Ainſi donc mon amour étoit récompenſé, 1)
Lâche, indigne du jour que je t'avois laiſſé ?
Ah ! je reſpire enfin ; & ma joie eſt extrême
Que le traître, une fois, ſe ſoit trahi lui-même.
Libre des ſoins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à ſe venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le ſaiſiſſe.
Que la main des muets s'arme pour ſon ſupplice. 2)

---

1) *Ainſi donc mon amour étoit récompenſé,*
Lâche, indigne du jour que je t'avois laiſſé ?
Ah ! je reſpire enfin, &c.]

Tous ces reproches ſont imités du quatrieme livre de l'énéide, *vers 539 & ſuivants.* Didon ſe dit à elle-même : *Voilà donc le ſort qui m'étoit réſervé ! J'ai comblé les Troyens de mes bienfaits. Le ſouvenir en paroît bien gravé dans leur ame.*

Quia ne auxilio juvat ante levatos,
Et bene apud memores veteris ſtat gratia facti.

2) *Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le ſaiſiſſe.*
Que la main des muets s'arme pour ſon ſupplice.]

Didon, dans l'énéide, *liv. IV. vers 592 & ſuiv.* donne à peu près les mêmes ordres contre Énée ; c'eſt le même feu, la même vivacité chez les deux poëtes.

Non arma expedient, totaque ex urbe ſequentur,
Diripientque rates alii navalibus . . : . Ite,
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.

On ne prendra pas les armes, & on ne s'efforcera pas d'arrêter la flotte fugitive ! Tyriens, armez-vous, déployez les voiles, ramez avec ardeur, allez brûler ces vaiſſeaux. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés, 1)
Par qui de ſes pareils les jours ſont terminés.
Cours, Zatime, ſois prompte à ſervir ma colere.

ZATIME.

Ah, Madame!

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, ſans trop vous déplaire,
Dans les juſtes tranſports, Madame, où je vous vois,
J'oſois vous faire entendre une timide voix:
Bajazet, il eſt vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il eſt, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne ſoit pas plus à craindre que lui?

---

1) *Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,*
Par qui de ſes pareils les jours ſont terminés.]
Par qui, bien plus élégant en vers que *par leſquels.*
On eſt fâché que le morceau ſoit gâté par ces deux vers, qui ne contiennent qu'une réflexion puérile. Il ſemble que dans l'agitation où ſe trouve Roxane, Racine auroit bien fait de les ſupprimer, & de faire dire à cette princeſſe, ſans lui donner le tems de reſpirer:
» Cours, Zatime, ſois prompte à ſervir ma colere ».

Et qui ſçait ſi déjà quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ? 1)
Des cœurs comme le ſien, vous le ſçavez aſſez,
Ne ſe regagnent plus, quand ils ſont offenſés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment ſévere,
Devient de leur amour la marque la plus chere.

ROXANE.

Avec quelle inſolence, & quelle cruauté,
Ils ſe jouoient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaiſir je ſentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire, 2)
Perfide, en abuſant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de ſe voir détrompé.
Tu n'as pas eu beſoin de tout ton artifice.
Et je veux bien te faire encor cette juſtice ;
Toi-même, je m'aſſure, as rougi plus d'un jour,
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.

---

1) *Et qui ſçait ſi déjà quelque bouche infidelle*
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?]
Ces vers annoncent avec beaucoup d'adreſſe l'ordre dont Orcan eſt chargé, & qu'il exécutera dans l'acte ſuivant.

2) *Tu ne remportois pas une grande victoire,*
Perfide, en abuſant ce cœur préoccupé.]
Ces deux vers ſont une traduction de celui d'Ovide.
Fallere credentem non eſt operoſa puellam
Gloria,
Phyllis à Démophoon.

Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit ſi fiere, 1)
Dans le ſein du malheur t'ai cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés:
Après tant de bonté, de ſoins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne ſçaurois jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel ſouvenir me laiſſé-je égarer?...
Tu pleures, malheureuſe! Ah! tu devois pleurer, 2)

---

1) *Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit ſi fiere*, &c.]

Racine paroît avoir emprunté cette idée des reproches que ſe fait Didon. *Énéide, liv.e IV. vers 373 & ſuiv.*

Hélas, dit-elle, *à qui ſe fier! Je l'ai recueilli dans mes États après ſon naufrage, je l'ai aſſocié à mon empire; j'ai ſauvé ſes vaiſſeaux échoués; j'ai arraché ſes compagnons des bras de la mort: enfin je ſuis aſſez inſenſée pour l'aimer!* Traduction de l'abbé Desfontaines.

2) *Tu pleures, malheureuſe! Ah! tu devois pleurer,*
Lorſque, d'un vain deſir, &c.]

Tout ce diſcours eſt plein de chaleur. L'art d'exprimer les paſſions du cœur avec autant d'élégance que de vérité, ſemble n'avoir été connu que de Racine.

Dans l'Hyppolite d'Euripide, *acte IV. ſcene v*, Théſée dit également à ſon fils: *Tu pleures, perfide! Ah! tu devois pleurer, & prévoir la ſuite de ton fatal amour, lorſque tu conçus l'horrible deſſein d'outrager ton pere!* Théâtre des Grecs.

Didon, dans Virgile, ſe dit à peu près la même choſe: *Malheureuſe Didon! tu ſens maintenant toute la cruauté de ton ſort! Il falloit le prévoir lorſque tu reçus Énée, & que tu l'aſſocias à ton empire.* Énéid. liv. IV. vers 596.

Lorſque, d'un vain deſir à ta perte pouſſée,
Tu conçus de le voir la premiere penſée !
Tu pleures ! Et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les diſcours dont il veut t'éblouir.
Pour plaire à ta rivale, il prend ſoin de ſa vie.
Ah, traître, tu mourras ! Quoi ! tu n'es point partie ?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voie, attentive au ſoin de ſon trépas,
Lui montrer à la fois, & l'ordre de ſon frere,
Et de ſa trahiſon ce gage trop ſincere.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ſes cris pour adieux.
Qu'elle ſoit cependant fidélement ſervie.
Prends ſoin d'elle. Ma haine a beſoin de ſa vie.
Ah ! ſi, pour ſon amant facile à s'attendrir, 1)
La peur de ſon trépas la fit preſque mourir,
Quel ſurcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant elle !
De voir, ſur cet objet, ſes regards arrêtés,
Me payer les plaiſirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le ſilence.
Moi..... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

1) *Ah ! ſi, pour ſon amant facile à s'attendrir,*
La peur de ſon trépas la fit preſque mourir.]
Corneille avoit dit avant Racine :
Et mourir mille fois de la peur de mourir.

SCENE VI.

ACOMAT, ROXANE, OSMIN.

ACOMAT.

QUE faites-vous, Madame? En quels retardements
D'un jour ſi précieux perdez-vous les moments? 1)
Byſance, par mes ſoins preſque entiere aſſemblée,
Interroge ſes chefs, de leur crainte troublée;
Et tous, pour s'expliquer, ainſi que mes amis,
Attendent le ſignal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, ſans répondre à leur impatience,
Le ſerrail cependant garde un triſte ſilence?
Déclarez-vous, Madame; &, ſans plus différer....

ROXANE.

Oui, vous ſerez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, & quelle voix ſévere,

1) *Que faites-vous, Madame? En quels retardements*
D'un jour ſi précieux perdez-vous les moments?]

A l'inſtant que Roxane eſt déterminée à ſe venger, Acomat, occupé aux préparatifs du couronnement de Bajazet, ignorant d'ailleurs l'arrivée d'Orcan, & tout ce qui s'eſt paſſé, vient lui dire que tout eſt prêt. On touchoit à la cataſtrophe, mais l'arrivée d'Acomat la recule.

Malgré votre discours, m'assure du contraire ?
Quoi ! déjà votre amour des obstacles vaincu.... 1)

ROXANE.

Bajazet est un traître, & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment ?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris....

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Lisez. Jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.

---

1) *Quoi ! déja votre amour des obstacles vaincu...*]
On dit vaincu par les mêmes obstacles. Malherbe écrivoit, *je suis vaincu du temps.* Racine s'est permis deux fois cette même licence.

Obéiſſons plutôt à la juſte rigueur
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur;
Et livrant, ſans regret, un indigne complice,
Appaiſons le ſultan par un prompt ſacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puiſque juſques-là l'ingrat m'oſe outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger, 1)
Madame. Laiſſez-moi nous laver l'un & l'autre
Du crime que ſa vie a jetté ſur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laiſſez-moi le plaiſir de confondre l'ingrat.
Je veux voir ſon déſordre, & jouir de ſa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant ſi prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Diſperſer promptement vos amis aſſemblés.

---

1) *Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger.*]
Dans la fureur où ſe trouve Roxane, Acomat n'a guere d'autre parti à prendre que celui de diſſimuler l'intérêt qu'il prend à la conſervation de Bajazet. L'*offre* qu'il fait à Roxane de l'aider à ſe *venger* de ce prince, eſt de la plus grande adreſſe.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

DEMEURE. Il n'eſt pas temps, cher Oſmin, que
je ſorte.

OSMIN.

Quoi! juſques-là, Seigneur, votre amour vous tranſ-
porte?
N'avez-vous pas pouſſé la vengeance aſſez loin?
Voulez-vous de ſa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même ſi crédule,
Que de me ſoupçonner d'un courroux ridicule?
Moi jaloux? Plût au Ciel, qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offenſé que moi!

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre....

ACOMAT.

Et la ſultane eſt-elle en état de m'entendre?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre, ou me ſauver?
Ah, de tant de conſeils événement ſiniſtre!
Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle miniſtre!

Il te ſied bien d'avoir, en de ſi jeunes mains,
Chargé d'ans & d'honneurs, confié tes deſſeins;
Et laiſſé d'un viſir la fortune flottante,
Suivre de ces amants la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé, laiſſez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, ſongez à vous.
Qui peut de vos deſſeins révéler le myſtere,
Sinon quelques amis engagés à ſe taire?
Vous verrez par ſa mort le ſultan adouci.

ACOMAT.

Roxane, en ſa fureur, peut raiſonner ainſi. 1)
Mais moi qui vois plus loin; qui, par un long uſage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentiſſage;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli ſous trois ſultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans;
Je ſçais, ſans me flatter, que de ſa ſeule audace,
Un homme tel que moi doit attendre ſa grace;

---

1) *Roxane, en ſa fureur, peut raiſonner ainſi.*]
Les vers qui ſuivent celui-ci, ſont ſupérieurement écrits.
Si Roxane peut penſer que la mort de Bajazet va adoucir le ſultan, ſi Acomat eſt décidé à ſauver Bajazet, ce viſir n'auroit pas dû laiſſer ſortir la ſultane, & perdre, à raiſonner avec ſon confident, un temps qu'elle peut employer à ſe venger; il ſemble qu'Acomat ſe fie un peu trop légérement ſur l'amour que Roxane a pour Bajazet.

Et qu'une mort ſanglante eſt l'unique traité
Qui reſte entre l'eſclave & le maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette penſée.
Mon entrepriſe alors étoit moins avancée.
Mais il m'eſt déſormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me ſignaler;
Et laiſſer un débris, du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la pourſuite.
Bajazet vit encor; pourquoi nous étonner?
Acomat de plus loin a ſçu le ramener.
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien ſon cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connois peu l'amour; mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre;
Que nous avons du temps. Malgré ſon déſeſpoir,
Roxane l'aime encore, Oſmin, & le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inſpire une ſi noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais eſt tout plein.....

ACOMAT.

Oui, d'eſclaves obſcurs,
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ces murs.
Mais, toi, dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon ſort s'eſt liée,
Voudras-tu juſqu'au bout ſeconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offenſez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis & de ſoldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre ſortie.
La ſultane d'ailleurs ſe fie à mes diſcours.
Nourri dans le ſerrail, j'en connois les détours.
Je ſçais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Oſmin, comme un viſir; & toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi. 1)

---

1) *Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure, Mourons*, &c.]

C'eſt ici qu'Acomat reprend ſon caractere. Qu'il eſt grand ſans enflure, & qu'il conſerve dans ſon déſeſpoir toute ſa prudence!

Cet acte eſt plein d'intérêt, l'auteur y a développé les mouvements de l'amour avec une vérité & une vivacité frappante.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATATIDE *ſeule.*

HÉLAS ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue. 1)
Malheureuſe ! comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel ! aurois-tu permis que mon funeſte amour
Expoſât mon amant tant de fois en un jour ?

1) *Hélas ! je cherhe en vain. Rien ne s'offre à ma vue. Malheureuſe ! comment puis-je l'avoir perdue ?*]

M. l'Abbé d'Olivet obſerve ici avec raiſon que, *puis-je l'avoir perdue*, qui ſe rapporte à la lettre, peut également ſe rapporter *à* la *vue*, & qu'on peut corriger cette équivoque en tranſpoſant ainſi ces deux vers :

» Malheureuſe ! comment puis-je l'avoir perdue ?
» Hélas ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.

mais nous penſons que ce déſordre convient mieux à la ſituation d'Atalide.

On eſt peut-être un peu ſurpris que cette princeſſe, que Roxane fait garder à vue, revienne ici ſeule ; mais Racine, qui prévoyoit tout, lui a fait dire à la fin de ce monologue :

» On me tient enfermée ».

Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étois en ce lieu même; & ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon ſein.
Sa préſence a ſurpris mon ame déſolée.
Ses menaces, ſa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai ſenti défaillir ma force & mes eſprits. 1)
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe eſt diſparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez ſecourue,
Vous m'avez vendu cher vos ſecours inhumains;
Et, par vous, cette lettre a paſſé dans ſes mains.
Quels deſſeins maintenant occupent ſa penſée?
Sur qui ſera d'abord ſa vengeance exercée? 2)
Quel ſang pourra ſuffire à ſon reſſentiment?
Ah! Bajazet eſt mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre. De ſon ſort je vais être informée.

---

1) *J'ai ſenti défaillir ma force & mes eſprits.*]

Le mot de *défaillir* paroît avoir vieilli, nous n'en connoiſſons point qui l'ait remplacé; *affoiblir* ſeroit plus foible & ne peindroit pas ſi bien. On devroit conſerver des termes auſſi pittoreſques; les ſupprimer, c'eſt appauvrir la langue.

2) *Sur qui ſera d'abord ſa vengeance exercée?*]

Nous n'approuvons point cette inverſion qui ſemble un peu forte.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, *Gardes.*

ROXANE, *à Atalide.*

RETIREZ-VOUS. 1)

ATALIDE.

Madame... Excuſez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, & ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

1) *Retirez-vous.*]

Atalide eſpere qu'elle va être informée *du ſort* de Bajazet; mais Roxane lui dit, en entrant ſur la ſcene, de *ſe retirer.* Racine, qui ſçavoit ſi bien peindre l'amour, a ſouvent employé des illuſions naturelles à cette paſſion pour faire un contraſte avec ce qui ſuit.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

OUI, tout eſt prêt, Zatime.
Orcan & les muets attendent leur victime.
Je ſuis pourtant toujours maîtreſſe de ſon ſort.
Je puis le retenir. Mais s'il ſort, il eſt mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, ſur mes pas un eſclave l'amene:
Et, loin de ſoupçonner ſa diſgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empreſſement,
Sortir, pour vous chercher, de ſon appartement.

ROXANE.

Ame lâche, & trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu ſouffrir encor qu'il paroiſſe à ta vue?
Crois-tu, par tes diſcours, le vaincre ou l'étonner?
Quand même il ſe rendroit, peux-tu lui pardonner?
Quoi! ne devrois-tu pas être déjà vengée?
Ne crois-tu pas encore être aſſez outragée?
Sans perdre tant d'efforts ſur ce cœur endurci,
Que ne le laiſſons-nous périr? ... Mais le voici.

SCENE

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

JE ne vous ferai point de reproches frivoles. 1)
Les moments ſont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes ſoins vous ſont connus. En un mot, vous vivez;
Et je ne vous dirois que ce que vous ſçavez. 2)

1) *Je ne vous ferai point de reproches frivoles*, &c.]

On a prétendu que la mort de Monaldeschi, que la reine Chriſtine fit aſſaſſiner le 10 novembre 1657 à Fontainebleau, *après lui avoir montré quelques lettres qu'il avoit écrites, & lui avoir reproché ſon infidélité, &c.* (Mém. pour l'hiſtoire, par le pere d'Avrigny, *tom. III. pag. 523*) avoit fait imaginer à Racine une ſcene pareille entre Roxane & Bajazet. C'eſt plutôt du quatrieme livre de Virgile, que ce poëte a emprunté l'idée de cette ſituation. Ceux qui aiment à comparer, pourront oppoſer la juſtification de Bajazet à celle d'Énée, & les reproches de Didon à ceux de Roxane: ils verront que Didon, plus vive, plus paſſionnée, plus emportée dans ſa fureur, eſt plus touchante que Roxane; que Bajazet, plus coupable qu'Énée, eſt cependant plus intéreſſant que lui.

2) *Et je ne vous dirois que ce que vous ſçavez.*]

Ce vers contient une naïveté puérile; Racine auroit mieux fait de s'en tenir au mot *vous vivez*, qui diſoit tout.

Malgré tout mon amour, ſi je n'ai pu vous plaire, 1)
Je n'en murmure point; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, & ces mêmes bienfaits,
Auroient dû ſuppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoiſſance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance, 2)
Vous ayiez ſi long-temps, par des détours ſi bas,
Feint un amour pour moi que vous ne ſentiez pas.

BAJAZET.

Qui? Moi, Madame?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?

---

1) *Malgré tout mon amour, ſi je n'ai pu vous plaire*, &c.]
Le mot d'*amour* eſt répété quatre fois en huit vers; cette légere inadvertance peut échapper à l'écrivain le plus correct; mais la foule des critiques minutieux jugent ſouvent, ſur de pareilles négligences, un ouvrage plein de talent & de chaleur.

Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, &c.

dit le judicieux Horace, *art poétique, vers 351.* Intéreſſer, voilà le premier objet; la correction n'eſt que le ſecond.

2) *Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoiſſance,*
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance.]
Dans l'édition de 1672, au lieu de ces vers, on lit ceux-ci:
» Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoiſſance,
» D'un amour appuyé ſur tant de confiance ».

Ne prétendrois-tu point, par de fauſſes couleurs, 1)
Déguiſer un amour qui te retient ailleurs;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne ſens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, Madame! O Ciel! Qui vous a dit.....

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, & démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre ſincere 2)
D'un malheureux amour contient tout le myſtere.
Vous ſçavez un ſecret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confeſſe. Et devant que votre ame, 3)

1) *Ne prétendrois-tu point, par de fauſſes couleurs.*]
On trouve dans la premiere édition :
» Ne prétendrois-tu point par tes fauſſes couleurs ».

2) *Je ne vous dis plus rien. Cette lettre ſincere*, &c.]
On trouvera peut-être cette juſtification un peu longue; Racine auroit pu la reſſerrer davantage.

3) *J'aime, je le confeſſe. Et devant que votre ame, Prévenant mon eſpoir, m'eût déclaré ſa flamme.*]

VARIANTE.

» J'aime, je le confeſſe. Et devant qu'à ma vue,
» Prévenant mon eſpoir, vous fuſſiez apparue ».

Devant que n'eſt plus d'uſage, quoique Deſpréaux s'en ſoit ſervi pluſieurs fois.

Prévenant mon eſpoir, m'eût déclaré ſa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre deſir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir, & la vie, & l'empire;
Et même votre amour, ſi j'oſe vous le dire,
Conſultant vos bienfaits, les crut, &, ſur leur foi,
De tous mes ſentiments vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous étoit chere.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un ſi noble préſent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, ſans tarder davantage,
L'heureuſe occaſion de ſortir d'eſclavage;
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refuſée;
Que même mes refus vous auroient expoſée;
Qu'après avoir oſé me voir & me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promeſſes feintes? 1)

1) *Ai-je pu vous tromper par des promeſſes feintes? Songez combien de fois vous m'avez reproché*, &c.]
Racine avoit mis d'abord:

» Loin de vous abuſer par des promeſſes feintes,
» Songez combien de fois vous m'avez reproché, *&c.*»

Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un ſilence, témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos ſoins, & ma gloire étoient proches, 1)
Plus mon cœur interdit ſe faiſoit de reproches.
Le ciel, qui m'entendoit, ſçait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuiſſants.
Et ſi l'effet enfin, ſuivant mon eſpérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoiſſance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil, & payé vos bontés, 2)
Que vous-même, peut-être .....

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
Quels ſeroient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te ſouvient-il plus de tout ce que je ſuis?
Maîtreſſe du ſerrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État qu'Amurat me confie,
Sultane, &, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi:

---

1) *Plus l'effet de vos ſoins, & ma gloire étoient proches*, &c.]

VARIANTE.

» Plus l'effet de vos ſoins, plus ma gloire étoient proches ».

2) *Contenté votre orgueil, & payé vos bontés.*]

Il y a dans l'édition de 1672:

» Contenté votre gloire, & payé vos bontés ».

Dans ce comble de gloire où je ſuis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réſervée? 1)
Traînerois-je en ces lieux un ſort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné, 2)
De mon rang deſcendue, à mille autres égale,
Ou la premiere eſclave enfin de ma rivale?
Laiſſons ces vains diſcours; &, ſans m'importuner,
Pour la derniere fois veux-tu vivre & régner?
J'ai l'ordre d'Amurat, & je puis t'y ſouſtraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

---

1) *A quel indigne honneur m'avois-tu réſervée?*]

Honneur eſt ici employé par ironie; il eſt plus fort qu'*affront*.

2) *Traînerois-je en ces lieux un ſort infortuné,*
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné, &c.]

Un même ſentiment fait parler Didon dans Virgile. *Énéid. liv. IV. vers 534.*

En quid agam? Rurſus ne procos irriſa priores
Experiar, Nomadumque petam connubia ſupplex,
Quos ego ſum toties jam dedignata maritos?
Iliacas igitur claſſes, atque ultima Teucrûm
Juſſa ſequar?

Que ferai-je, ſe dit-elle à elle-même? Eſſuierai-je les railleries de mes premiers amants? Irai-je humblement offrir ma main à ces princes Nomades, dont j'ai tant de fois dédaigné les pourſuites? Irai-je me jetter entre les bras des Troyens, & m'abandonner à eux en eſclave? Traduction de l'abbé Desfontaines.

ROXANE.

Ma rivale eſt ici. Suis-moi, ſans différer.
Dans les mains des muets viens la voir expirer; 1)
Et, libre d'un amour à ta gloire funeſte, 2)
Viens m'engager ta foi; le temps fera le reſte.
Ta grace eſt à ce prix, ſi tu veux l'obtenir. 3)

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir; 4)

---

1) *Dans les mains des muets viens la voir expirer.*]
Racine, dans l'édition de 1672, a ſubſtitué ce vers au ſuivant:

» De ton cœur par ſa mort viens me voir aſſurer ».

2) *Et, libre d'un amour à ta gloire funeſte.*]
Il y a ici une amphibologie de mots. *Funeſte*, par le ſens, ſe rapporte à l'*amour*; &, par l'ordre grammatical, à la *gloire*. Pour l'ôter, il faudroit tourner le vers ainſi:

» Et, libre d'un amour ſi funeſte à ta gloire ».

Cette remarque ne peut être utile qu'aux jeunes gens.

3) *Ta grace eſt à ce prix, ſi tu veux l'obtenir.*]
Cette propoſition, tout affreuſe qu'elle eſt, ne cauſe que de la terreur, parce qu'elle eſt inſpirée à Roxane par une paſſion violente.

4) *Je ne l'accepterois que pour vous en punir.*]
Cette répartie vive & forte peut être due à Corneille, qui fait dire à la reine Viriate:

Je me réſoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choiſir la place à lui percer le cœur.
Sertorius, acte V. ſcene IV.

Que pour faire éclater, aux yeux de tout l'Empire,
L'horreur & le mépris que cette offre m'inſpire.
Mais à quelle fureur me laiſſant emporter,
Contre ſes triſtes jours vais-je vous irriter!
De mes emportements elle n'eſt point complice,
Ni de mon amour même, & de mon injuſtice. 1)
Loin de me retenir par des conſeils jaloux, 2)
Elle me conjuroit de me donner à vous.

---

1) *De mes emportements elle n'eſt point complice,*
Ni de mon amour même, & de mon injuſtice.]

Dans les regles de la grammaire, il faudroit répéter *ni*, à la place de la conjonction *&*; mais les poëtes ont quelquefois le droit de ſe mettre au-deſſus des regles :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
De arte poëticâ, verſ. 10.

Il n'y a point de langue où ils ſoient plus gênés que dans la nôtre; & leurs privileges ſont trop peu nombreux pour les leur chicaner.

2) *Loin de me retenir par des conſeils jaloux.*]

Après ce vers, Racine a ſupprimé les ſix vers ſuivants, qui ſe trouvent dans l'édition de 1672 :

» Loin de me retenir par des conſeils jaloux,
» Si mon cœur l'avoit crue, il ne ſeroit qu'à vous.
» Confeſſant vos bienfaits, reconnoiſſant vos charmes,
» Elle a, pour me fléchir, employé juſqu'aux larmes.
» Toute prête vingt fois à ſe ſacrifier,
» Par ſa mort, elle-même, a voulu nous lier.
» En un mot, *&c.* »

En un mot, ſéparez ſes vertus de mon crime.
Pourſuivez, s'il le faut, un courroux légitime;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir:
Mais laiſſez-moi, du moins, mourir ſans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Épargnez une vie aſſez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame. Et ſi jamais je vous fus cher.....

ROXANE.

Sortez. 1)

---

1) *Sortez.*]

Sortez, qui ne ſignifie rien par lui-même, eſt ici d'une grande beauté, parce que Roxane a dit dans la ſcene précédente, en parlant de Bajazet:

» S'il ſort, il eſt mort ».

La gradation qui regne dans cette ſcene eſt admirable; c'eſt du fond même de la paſſion que naît la cataſtrophe.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

POUR la derniere fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'eſt due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à ſe jetter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidelle
D'un ſecret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, ſuis Bajazet qui ſort;
Et, quand il ſera temps, viens m'apprendre ſon ſort.

SCENE VI.

ATALIDE, ROXANE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre diſpoſée,
Tromper votre bonté ſi long-temps abuſée.
Confuſe, & digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur & mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il eſt vrai que je vous ai trompée.
Du ſoin de mon amour ſeulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai, dans mes diſcours, ſongé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; & dès ce temps, Madame,
J'avois, par mille ſoins, ſçu prévenir ſon ame.
La ſultane ſa mere, ignorant l'avenir,
Hélas! pour ſon malheur, ſe plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un & l'autre,
Si connoiſſant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût ſçu ſe défier!
Je ne me noircis point pour le juſtifier.
Je jure par le ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans, dont je ſuis deſcendue,
Et qui tous, avec moi, vous parlent à genoux,
Pour le plus pur du ſang qu'ils ont tranſmis en nous,

Bajazet à vos ſoins tôt ou tard plus ſenſible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible. 1)
Jalouſe, & toujours prête à lui repréſenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colere,
Quelquefois atteſtant les mânes de ſa mere;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'eſpoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie, 2)
Mon importune ardeur ne s'eſt point rallentie,
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de ſa foi,
Je ne ſois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés ſeroient-elles laſſées?
Ne vous arrêtez point à ſes froideurs paſſées.
C'eſt moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus,
Se rejoindront bientôt, quand je ne ſerai plus.
Quelque peine pourtant qui ſoit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime;
Et ne vous montrez point à ſon cœur éperdu, 3)

---

1) *Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.*]
Invincible à tant d'attraits, ne ſe peut dire; inſenſible, ſeroit plus coreƈt.

2) *Et de ma mort enfin le prenant à partie.*]
Le prenant à partie, terme de procédure.

3) *Et ne vous montrez point à ſon cœur éperdu*, &c.]
Ce ſentiment généreux & délicat eſt fort touchant. Il ſeroit plus d'effet, ſi la mort de Bajazet n'étoit pas décidée.

Couverte de mon ſang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foibleſſe.
Vous pouvez de mon ſort me laiſſer la maîtreſſe,
Madame; mon trépas n'en ſera pas moins prompt.
Jouiſſez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
Couronnez un héros dont vous ſerez chérie;
J'aurai ſoin de ma mort, prenez ſoin de ſa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour. 1)

ROXANE.

Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice. 2)
Je me connois, Madame, & je me fais juſtice.

---

1) *J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.*]

T. Corneille, dans le Comte d'Eſſex, a fait une ſcene entre la ducheſſe d'Irton & Eliſabeth, que l'on peut comparer à celle-ci : le plan eſt le même ; mais les vers ne peuvent entrer en comparaiſon avec ceux de Racine.

2) *Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice*, &c.]

Que Roxane outragée dans ſon amour, trahie dans ſes projets ambitieux, égorge dans ſa fureur la maîtreſſe & l'amant, ſa fureur eſt en quelque façon ſon excuſe : mais que, pendant qu'on aſſaſſine Bajazet, & qu'elle médite de ſe défaire d'Atalide, elle plaiſante par une ironie froide & barbare une femme qui ſe jette à ſes pieds pour avouer ſon crime, & qui a la délicateſſe de ſe ſacrifier elle-même pour lui donner les moyens de plaire à ſon amant; nous l'avouons ici, cette cruauté révolte le ſpectateur.

Loin de vous ſéparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels, vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de ſon aimable vue. 1)
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue?

SCENE VII.

ATALIDE, ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Ah! venez vous montrer, Madame, ou déſormais
Le rebelle Acomat eſt maître du palais.
Profanant des ſultans la demeure ſacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos eſclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent ſi le viſir vous ſert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres! Allons, & courons le confondre.
Toi, garde ma captive, & ſonge à m'en répondre.

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

HÉLAS! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux? 1)
J'ignore quel deſſein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahiſſe, en ma faveur, Roxane & ſon ſecret.
Mais, de grace, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ſes jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi! Roxane déjà l'a-t-elle condamné?

ZATIME.

Madame, le ſecret m'eſt ſur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuſe! dis-moi ſeulement s'il reſpire.

1) *Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?*]
Ce vers paroît tout à fait déplacé dans la bouche d'Atalide; elle ne doit former des vœux que pour Bajazet, dont elle eſt aimée.

ZATIME.

Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire. 1)

ATALIDE.

Ah, c'en eſt trop, cruelle ! Acheve, & que ta main
Lui donne de ton zele un gage plus certain.
Perce toi-même un cœur que ton ſilence accable,
D'une eſclave barbare eſclave impitoyable.
Précipite des jours qu'elle me veut ravir :
Montre-toi, s'il ſe peut, digne de la ſervir.
Tu me retiens en vain ; &, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

---

1) *Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire.*]
Il y a beaucoup d'adreſſe dans ce ſilence ; il y en auroit bien davantage, ſi Zatime n'avoit pas dit auparavant :
» Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre ».
C'eſt aſſurément dire aſſez ouvertement ſon ſecret.

SCENE IX.

ACOMAT, ATALIDE, ZATIME.

ACOMAT.

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le temps de le ſauver ?
Je cours tout le ſerrail ; &, même dès l'entrée, 1)
De mes braves amis la moitié ſéparée
A marché ſur les pas du courageux Oſmin ;
Le reſte m'a ſuivi par un autre chemin.
Je cours, & je ne vois que des troupes craintives
D'eſclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah ! je ſuis de ſon ſort moins inſtruite que vous.
Cette eſclave le ſçait.

ACOMAT.

Crains mon juſte courroux,
Malheureuſe, réponds.

1) *Je cours tout le ſerrail ; &, même dès l'entrée*, &c.]

VARIANTE.

» Je cours tout ce palais ; &, même dès l'entrée, *&c.* »

SCENE X.

ACOMAT, ATALIDE, ZAYRE, ZATIME.

ZAYRE.

MADAME.

ATALIDE.

Hé bien, Zayre?
Qu'eſt-ce? 1)

ZAYRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAYRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'aſſaſſiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAYRE.

Déſeſpéré d'avoir manqué ſon crime,
Sans doute, il a voulu prendre cette victime.

---

1) *Hé bien, Zayre? Qu'eſt-ce?*]
Maniere de parler qui tient trop du langage familier.

ATALIDE.

Juſte Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui. 1)
Bajazet vit encor ; Viſir, courez à lui.

ZAYRE.

Par la bouche d'Oſmin vous ſerez mieux inſtruite.
Il a tout vu.

SCENE XI.

ACOMAT, ATALIDE, OSMIN, ZAYRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point ſéduite ?
Roxane eſt-elle morte ?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'aſſaſſin
Retirer ſon poignard tout fumant de ſon ſein.
Orcan, qui méditoit ce cruel ſtratagême,
La ſervoit, à deſſein de la perdre elle-même ;
Et le ſultan l'avoit chargé ſecrettement
De lui ſacrifier l'amante après l'amant.

1) *Juſte Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui.*]

VARIANTE.

» Juſte Ciel ! l'innocence a trouvé votre appui ».

Lui-même, d'auſſi loin qu'il nous a vu paroître,
Adorez, a-t-il dit, *l'ordre de votre maître;* 1)
De ſon auguſte ſeing reconnoiſſez les traits,
Perfides, & ſortez de ce ſacré palais.
A ces diſcours, laiſſant la ſultane expirante,
Il a marché vers nous; & d'une main ſanglante
Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat 2)
Autoriſe ce monſtre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, ſans vouloir l'écouter davantage,
Tranſportés à la fois de douleur & de rage,
Nos bras impatients ont puni ſon forfait,
Et vengé dans ſon ſang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

---

1) *Adorez*, a-t-il dit, *l'ordre de votre maître;*
De ſon auguſte ſeing reconnoiſſez les traits,
Perfides, & ſortez de ce ſacré palais.]

Racine a ſubſtitué ces trois vers aux ſuivants, qu'on lit ainſi dans l'édition de 1672:

» Connoiſſez, *a-t-il dit*, l'ordre de votre maître,
» Perfides; & voyant le ſang que j'ai verſé,
» Voyez ce que m'enjoint ſon amour offenſé ».

2) *Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat*, &c.]

Déployé eſt le mot propre, à cauſe de la forme des lettres du grand ſeigneur. Ainſi on a eu tort de critiquer cette expreſſion. *Remarques de Louis Racine*, tom. I, pag. 467.

ACOMAT.

Que dis-tu ?

OSMIN.

Bajazet eſt ſans vie.

L'ignorez-vous ? 1)

ATALIDE.

O Ciel !

OSMIN.

Son amante en furie,

Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre ſecours,

Avoit au nœud fatal abandonné ſes jours. 2)

---

1) *L'ignorez-vous ?*]

VARIANTE.

» Ne le ſaviez-vous pas » ?

2) *Son amante en furie*

Près de ces lieux, ſeigneur, craignant votre ſecours,

Avoit au nœud fatal abandonné ſes jours.]

Ces trois vers ſe trouvent autrement qu'ils ne ſont ici, dans l'édition de 1672.

» Cette furie,

» Près de ces lieux, ſeigneur, craignant votre ſecours,

» Avoit à ce perfide abandonné ſes jours ».

L'art de dire les plus petites choſes avec nobleſſe, étoit ignoré avant Racine & Boileau, qui ont donné à la poéſie & à la langue françoiſe une perfection dont vraiſemblablement elles ne feront que décroître. Les poëtes ont formé toutes les langues.

Moi-même des objets j'ai vu le plus funeſte,
Et de ſa vie en vain j'ai cherché quelque reſte.
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré, 1)
De morts & de mourants noblement entouré,
Que vengeant ſa défaite, & cédant ſous le nombre,
Ce héros a forcé d'accompagner ſon ombre.
Mais, puiſque c'en eſt fait, Seigneur, ſongeons à nous.

ACOMAT.

Ah, deſtins ennemis! où me réduiſez-vous?
Je ſçais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame; je ſçais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'eſpéroient qu'en lui.
Saiſi, déſeſpéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point ſauver cette tête coupable,

---

1) *Nous l'avons rencontré,*
De morts & de mourants noblement entouré,
Que vengeant ſa défaite, &c.]

La conſtruction de cette phraſe eſt déſagréable & incorrecte. Le *que* eſt trop éloigné, à cauſe de l'inverſion *de morts & de mourants*, auxquels il ſe rapporte.

On trouve dans Pierre Corneille une image qui eſt à peu près ſemblable à celle-ci, mais qui eſt rendue avec bien moins de nobleſſe & d'exactitude.

Je l'ai vu tout ſanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.
Le Cid, acte I. ſcene VI.

Mais, redevable aux ſoins de mes triſtes amis,
Défendre, juſqu'au bout, leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, ſi vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête ſacrée,
Madame, conſultez. Maître de ce palais,
Mes fidelles amis attendront vos ſouhaits;
Et moi, pour ne point perdre un temps ſi ſalutaire,
Je cours où ma préſence eſt encor néceſſaire;
Et juſqu'au pied des murs que la mer vient laver, 1)
Sur mes vaiſſeaux tout prêts je viens vous retrouver.

---

1) *Et, juſqu'au pied des murs que la mer vient laver,*
Sur mes vaiſſeaux tout prêts je viens vous retrouver.]

On ne ſçait à quoi ſe rapporte *juſqu'au pié* ; peut-on dire *je viens vous retrouver ſur mes vaiſſeaux tout prêts juſqu'au pied des murs que la mer vient laver?* Nous craignons que le texte n'ait été altéré ici; car nous croyons avec peine que Racine, cet écrivain ordinairement ſi clair, ait laiſſé ſubſiſter une choſe qu'on ne peut entendre.

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

ENFIN, c'en eſt donc fait. Et par mes artifices,
Mes injuſtes ſoupçons, mes funeſtes caprices,
Je ſuis donc arrivée au douloureux moment,
Où je vois, par mon crime, expirer mon amant.
N'étoit-ce pas aſſez, cruelle deſtinée,
Qu'à lui ſurvivre, hélas ! je fuſſe condamnée ?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne puſſe imputer ſa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'eſt moi, cher amant, qui t'arrache la vie !
Roxane, ou le ſultan, ne te l'ont point ravie.
Moi ſeule, j'ai tiſſu le lien malheureux, 1)

1) *Moi ſeule, j'ai tiſſu le lien malheureux ;*
Dont tu viens d'éprouver les déteſtables nœuds.]

Peut-être deſireroit-on que la douleur d'Atalide, qui par ſon imprudence vient d'être cauſe de la mort de ſon amant, éclatât en des tranſports plus vifs ; il nous ſemble auſſi qu'elle ne devroit point faire l'énumération de ce que le ſpectateur ſçait. Lorſque dans Zaïre, Oroſmane détrompé ſe punit de ſon erreur, ſa douleur eſt bien plus ſombre & plus expreſſive ; ce ne ſont que des ſanglots qui s'échappent ; ſon ſilence même annonce le deſſein qu'il médite.

Dont tu viens d'éprouver les déteſtables nœuds.
Et je puis, ſans mourir, en ſouffrir la penſée !
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes eſprits, prompts à m'abandonner !
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'aſſaſſiner ?
Mais c'en eſt trop. Il faut, par un prompt ſacrifice,
Que ma fidelle main te venge, & me puniſſe.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire & le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros ;
Toi, mere malheureuſe, & qui, dès notre enfance,
Me confias ſon cœur dans une autre eſpérance,
Infortuné viſir, amis déſeſpérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue ;
(*Elle ſe tue.*)
Et prenez la vengeance enfin qui vous eſt due.

ZAYRE.

Ah, Madame !... Elle expire. O Ciel ! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

FIN.

EXAMEN
DE BAJAZET.

UNE ſultane ambitieuſe, jalouſe du titre d'épouſe qu'elle n'a pu obtenir, médite une révolution dans l'État. Elle profite de l'abſence du ſultan, pour l'exécuter, & pour donner l'empire à l'un des freres de ce même ſultan. Roxane, qui a ordre de faire mourir Bajazet, conſent à le ſauver, à condition qu'il l'épouſera. Le prince, occupé d'une autre paſſion, rejette ſa propoſition. La ſultane, par une lettre interceptée, découvre cette intrigue; elle le livre à la mort qu'elle reçoit elle-même par ordre du ſultan qu'elle a trahi. Voilà toute la piece de Bajazet.

Racine ſentit très-bien que ce ſujet n'étoit qu'une intrigue amoureuſe, fort commune; pour y répandre plus de dignité, il y a joint un viſir mécontent, qui craint pour ſa tête, & qu'il a rendu l'ame de la révolution. L'auteur s'eſt plu à peindre dans Acomat un miniſtre vieilli dans les emplois militaires & dans les maximes de cour; en effet, le rôle de ce viſir eſt un chef-d'œuvre de politique & d'habileté: mais quelque beau que ſoit ce caractere, quelque adreſſe que l'auteur ait miſe à le faire tenir au ſujet

principal, il n'eſt pourtant qu'un perſonnage épiſodique : tout l'intérêt devroit, ſelon nous, ſe raſſembler ſur Bajazet ; & le viſir lui-même ne devroit être que le miniſtre de l'ambition & des projets de ce prince.

Le reproche qu'on a fait à Racine, d'avoir un peu trop franciſé dans cette piece les perſonnages Turcs, tombe principalement ſur Bajazet, qui, pour reſter fidelle à Atalide, expoſe les jours de cette princeſſe, ceux d'un miniſtre qui lui eſt dévoué, ceux d'une ſultane qui riſque tout pour lui conſerver la vie & lui donner l'empire. Il deſire le trône & la liberté, & il ne fait rien pour les obtenir ; il ſemble même, à en juger par la maniere dont il agit, qu'il a un intérêt contraire à cette révolution : il eſt vrai qu'il parle quelquefois avec aſſez de fermeté, mais cette fermeté eſt démentie par ſes actions.

Roxane, fiere & emportée, eſt ſouvent peinte avec des couleurs très-vives ; mais nous croyons que ſa paſſion auroit pu être plus forte, & que ſouvent Racine auroit dû déchirer quand il n'eſt que touchant. Hermione, qui a à peu près le même caractere, & qui eſt preſque dans la même ſituation que Roxane, lui eſt bien ſupérieure par la force & la vivacité de ſa paſſion.

Atalide, rivale ſecrette de celle dont elle eſt la confidente, reſſemble beaucoup à Phedre dans Ariane,

qui, donnée dans le même temps que Bajazet, balança un peu ſon ſuccès; mais la douceur & la délicateſſe d'Atalide, ſa paſſion pour Bajazet, les remords qu'elle éprouve, le ſacrifice qu'elle veut faire de ſon amour, rendent ſon rôle bien plus intéreſſant que celui de Phedre; & Ariane, à tous égards, eſt bien inférieure à Roxane.

Enfin le ſujet de Bajazet eſt expoſé avec un art & un naturel étonnant: toute la piece eſt conduite avec une adreſſe infinie; l'intérêt croît toujours de ſcene en ſcene & d'acte en acte; &, lorſque l'action paroît finie, elle eſt renouée tout-à-coup par quelque fil qu'on n'avoit point prévu & qui tient toujours l'attention en ſuſpens.

Le public, accoutumé à la verſification d'Andromaque, de Bérénice, de Britannicus, trouva celle de Bajazet un peu plus négligée. Dans les moments où la paſſion éclate, il ſe trouve, il eſt vrai, des morceaux qui ne peuvent avoir été faits que par un très-grand verſificateur. Mais le ſtyle, quoique toujours ſimple, naturel, harmonieux, élégant même, n'eſt peut-être pas auſſi plein, auſſi précis, auſſi correct & auſſi flatteur que celui de ſes autres chef-d'œuvres.

H. Gravelot Del.

B. L. Prevost Sculp.

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

1673.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Nous avons vu juſqu'ici Racine s'approprier les richeſſes des principaux tragiques grecs dans Andromaque & dans la Thébaïde; dérober le ſel attique d'Ariſtophane dans les Plaideurs; égaler, dans Britannicus, l'hiſtorien Tacite dans la peinture des mœurs & des intrigues de la cour de Néron; & ſe montrer ſupérieur, dans Bérénice, aux anciens poëtes élégiaques, par l'expreſſion touchante du ſentiment. Il s'ouvrit une nouvelle carriere dans Mithridate. On avoit reproché à cet illuſtre poëte d'avoir prêté aux perſonnages de Bajazet des ſentiments françois; Racine voulut faire connoître, en peignant le héros du Pont, qu'il étoit capable de donner aux grands hommes de l'antiquité toute leur reſſemblance.

Ce fut au mois de janvier 1673, que la piece de Mithridate fut jouée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Le 12 du même mois l'auteur d'Andromaque alla s'aſſeoir dans l'académie françoiſe, à côté de l'auteur de Cinna. Fléchier, évêque de Nîmes, y fut reçu conjointement avec Racine.

La Calprenede & Scudéry avoient déjà traité le ſujet de Mithridate. Le premier, emporté par une imagination déréglée, ſe peignoit toujours dans ſes perſonnages 1). L'autre, trop foible pour peindre avec ſuccès un héros tel que Mithridate, ne réuſſit, comme lui, qu'à le défigurer. La piece de Racine ne reſſemble en rien à celles de ces deux auteurs; ce poëte, pour nous ſervir du mot attribué à Virgile, ne trouva point d'*or dans le fumier de ces Ennius*. Ainſi le lecteur

1) *C'eſt en parlant de cet auteur, que Deſpréaux dit*, art poétique, *chant III. vers* 127:

Souvent ſans y penſer, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ſes héros ſemblables à ſoi-même.
Tout a l'humeur gaſcone, en un auteur gaſcon.
Calprenede & Juba parlent du même ton.

nous

nous diſpenſera d'entrer dans de plus grands détails à leur égard.

Il paroît que la piece de Racine, ſi l'on en excepte la farce inſipide d'Apollon vendeur de Mithridate par Barbier d'Aucour, n'éprouva que peu ou point de contradictions.

Corneille, que la chûte de Bérénice auroit dû faire renoncer au théâtre, s'acharnoit toujours à ne point abandonner la carriere à ſon rival: il donnoit, ainſi que lui, une piece tous les ans; mais ce n'étoit plus l'auteur du Cid, des Horaces, & de Cinna: ce champ, qui avoit été témoin de ſes triomphes, ne l'étoit plus alors que de ſes défaites. Ses derniers ouvrages, fruits d'une vieilleſſe épuiſée, ſe reſſentoient du temps où il les avoit conçus; c'étoit le ſoleil qui, en ſe couchant, jette encore quelque clarté, mais qui n'a plus l'éclat de ſon midi. Racine, au contraire, paroiſſoit chaque jour acquérir un nouveau mérite & de nouveaux partiſans. La repréſentation de Pulcherie, que le grand nom de ſon auteur n'empêcha point de tomber, fut l'époque où la diſgrace de Corneille éclata

davantage. Son rival, peu de temps après, donna Mithridate, qu'on reçut avec les plus grands applaudiſſements. Racine gagna beaucoup à la comparaiſon qu'on fit de ces deux pieces; le parti de Corneille, qui n'étoit pas déjà fort nombreux, s'affoiblit de plus en plus. C'eſt alors que ce grand homme, dont le génie avoit créé en France tous les genres de ſpectacles, pouvoit ſe dire à lui-même ce que Pompée oſa dire à Sylla : *Ne ſçais-tu pas que tous les yeux ſe tournent vers le ſoleil levant ?*

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Il n'y a gueres de nom plus connu que celui de Mithridate 1). Sa vie & ſa mort ſont une partie conſidérable de l'hiſtoire romaine ; &, ſans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ſes ſeules défaites ont fait preſque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république, c'eſt à ſçavoir, de Sylla, de Lucullus & de Pompée. Ainſi je ne penſe pas qu'il ſoit beſoin de citer ici mes auteurs ; car, excepté quelques événements que j'ai un peu rapprochés, par le droit que donne la

1) *Il n'y a gueres de nom plus connu que celui de Mithridate.*] Le roi de Pont, dont il s'agit ici, eſt Mithridate VII, ſurnommé *Eupator*, ou *le Grand*, célebre par ſon goût pour les arts & les ſciences, ſa mémoire prodigieuſe, la vaſte étendue de ſon génie, & le deſſein qu'il forma de chaſſer les Romains de l'Aſie. Tout le monde ſçait qu'il parcourut les différents royaumes de ce vaſte continent pour exécuter ce grand projet ; & que dans l'eſpace des trois années qu'il employa à ce voyage, il obſerva les coutumes, les loix, les mœurs des peuples qu'il vouloit ſoumettre à ſon obéiſſance ; qu'il apprit leurs différents langages, & prit la connoiſſance la plus exacte de leurs fortereſſes.

poéſie, tout le monde reconnoîtra aiſément que j'ai ſuivi l'hiſtoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a gueres d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate, qui n'aient trouvé place dans ma tragédie; j'y ai inſéré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs & les ſentiments de ce prince, je veux dire, ſa haine violente contre les Romains 1), ſon grand courage, ſa fineſſe, ſa diſſimulation, &

---

1) *Sa haine violente contre les Romains.*]

Connue ſur-tout par un trait de barbarie ſinguliere, qui avoit été juſques-là ſans exemple, & qu'on a depuis imitée & conſacrée dans nos faſtes, ſous le nom de *vêpres ſiciliennes*, &c. Mithridate ayant fait poignarder dans un même jour tous les Romains qui étoient établis dans les différentes villes de l'Aſie. Un ſeul ordre, envoyé à tous les gouverneurs des provinces, & aux magiſtrats des villes de l'Aſie mineure, fut le ſignal de cette proſcription; ceux qui purent ſe retirer dans les iſles flottantes de la Lydie, furent les ſeuls qui échapperent à ce carnage. Toutes les villes ſe diſputerent à l'envi de barbarie & de férocité. Les Cauniens les ſurpaſſerent toutes en cruauté: les Tralliens furent le ſeul peuple qui ne put ſe porter à cet excès de férocité. Le nombre des Romains qui périt dans ce jour, fut, dit-on, de 150000 hommes. *Unâ die*, dit Ciceron, *uno nuncio, atque unâ litterarum ſignificatione, cives Romanos necandos trucidandoſque denotavit.* Orat. *pro lege manilia.* Mithridate ne reſpecta que la mémoire de Mutius Scévola; *ibid.* in Verrem IV. *& mém. de l'academ. des belles-lettres*, tom. I. pag. 354.

enfin cette jalouſie qui lui étoit ſi naturelle, & qui a tant de fois coûté la vie à ſes maîtreſſes 1). La ſeule choſe qui pourroit n'être pas auſſi connue que le reſte, c'eſt le deſſein que je lui fais prendre de paſſer dans l'Italie. Comme ce deſſein m'a fourni une des ſcenes qui ont le plus réuſſi dans ma tragédie, je crois que le plaiſir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que preſque tous les hiſtoriens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque & Dion Caſſius nomment les pays par où il devoit paſſer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail; &, après avoir marqué les facilités & les ſecours que Mithridate eſpéroit trouver dans ſa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace ſe ſervit pour faire révolter toute l'armée; & que les ſoldats, effrayés de l'entrepriſe de ſon pere, la regarderent comme le déſeſpoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec

---

1) *Et qui a tant de fois coûté la vie à ſes maîtreſſes.*]

Nous obſerverons ici que Mithridate eſt un des princes les plus cruels de l'antiquité, qu'il étendit ſa cruauté juſques ſur ſa mere, qu'il fit empoiſonner ſes ſœurs, ſes femmes, ſes fils, Ariarathe, Mithridate, Exipodras, Xipharès, *&c.* que ſes amis furent tour à tour ſacrifiés à ſes ſoupçons, à ſes craintes, à ſon ambition. *Photius*, chap. XXXII. *Strabon*, liv. X. pag. 477. *Juſtin*, liv. XXXVII, chap. 1. *Servius*, Énéid. liv. I.

éclat. Ainſi elle fut en partie cauſe de ſa mort, qui eſt l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce deſſein de plus près à mon ſujet; je m'en ſuis ſervi pour faire connoître à Mithridate les ſecrets ſentiments de ſes deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre ſur le théâtre qui ne ſoit très-néceſſaire; & les plus belles ſcenes ſont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut ſéparer de l'action, & qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers ſa fin 1).

Voici la réflexion que fait Dion Caſſius ſur ce deſſein de Mithridate : » Cet homme étoit véritable-» ment né pour entreprendre de grandes choſes. » Comme il avoit ſouvent éprouvé la bonne & la » mauvaiſe fortune, il ne croyoit rien au deſſus de » ſes eſpérances & de ſon audace, & meſuroit ſes » deſſeins bien plus à la grandeur de ſon courage, » qu'au mauvais état de ſes affaires; bien réſolu, ſi » ſon entrepriſe ne réuſſiſſoit point, de faire une fin » digne d'un grand roi, & de s'enſevelir lui-même » ſous les ruines de ſon empire, plutôt que de vivre » dans l'obſcurité & dans la baſſeſſe ».

---

1) *Au lieu de la conduire à ſa fin.*]

La préface qui ſe trouve à la tête de l'édition de 1673, eſt la même, à peu près, pour le fond, que celle-ci; elle finit en cet endroit.

J'ai choiſi Monime entre les femmes 1) que Mithridate a aimées. Il paroît que c'eſt celle de toutes qui a été la plus vertueuſe, & qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque ſemble avoir pris plaiſir à décrire le malheur & les ſentiments de cette princeſſe. C'eſt lui qui m'a donné l'idée de Monime; & c'eſt en partie ſur la peinture qu'il en a faite, que j'ai fondé un caractere que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ſes paroles telles qu'Amyot les a traduites, car elles ont une grace dans le vieux ſtyle de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne.

Cette-ci étoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques ſollicitations que lui ſçut faire le roi en

---

1) *J'ai choiſi Monime entre les femmes*]

Ce fut à Stratonicée, ville d'Ionie, que Mithridate connut cette princeſſe. *Appien, guer. de Mithr.* pag. 184. Plutarque dit, pag. 440 de la vie de Lucullus, que Mithridate employa toutes ſortes de moyens pour engager Monime à répondre à ſa paſſion, qu'il lui envoya même en une ſeule fois quinze mille pieces d'or, & qu'elle réſiſta toujours à ſes ſollicitations. Il rapporte cependant ailleurs qu'après la défaite de Mithridate, Pompée s'empara d'une forteresſe dans laquelle il trouva les lettres laſcives que Monime avoit écrites à ce roi, & les réponſes que Mithridate lui avoit faites. *Ibid.* vie de Pompée, pag. 543.

étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ſes pourſuites juſqu'à ce qu'il y eût accord de mariage paſſé entre eux, & qu'il lui eût envoyé le diadême ou bandeau royal, & appellé royne. La pauvre dame, depuis que ce roi l'eut épouſée, avoit vécu en grande déplaiſance, ne faiſant continuellement autre choſe que de plorer la malheureuſe beauté de ſon corps, laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître; & au lieu de compagnie conjugale, & que doit avoir une dame d'honneur, lui avoit baillé une garde & garniſon d'hommes barbares, qui la tenoit comme priſonniere loin du doux pays de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un ſonge & une ombre de biens; & au contraire avoit réellement perdu les véritables dont elle jouiſſoit aux pays de ſa naiſſance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle 1), *& lui eut fait commandement de par le roi qu'elle eût à mourir, adonc elle s'arracha d'allentour de la tête ſon bandeau royal, &, ſe le nouant à l'entour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas aſſez fort, & ſe rompit incontinent. Et lors elle ſe prit*

---

1) *Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle.*]

Monime étoit morte lors de la défaite de Mithridate par Pompée, où l'action de cette piece paroît commencer. Racine la fait vivre cependant juſqu'à cette époque, parce qu'elle étoit eſſentielle à ſon drame. C'eſt là un de ces *événements* qu'il a pris la liberté de *rapprocher* du temps où il le vouloit placer. On a eu tort de le lui reprocher.

à dire : » O maudit & malheureux tiſſu, ne me ſer-» viras-tu point au moins à ce triſte ſervice » ? *En diſant ces paroles, elle le jetta contre terre, crachant deſſus, & tendit la gorge à l'eunuque.*

Xipharès étoit fils de Mithridate & d'une de ſes femmes qui ſe nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance 1), où étoient les tréſors de Mithridate, pour mettre ſon fils Xipharès dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des hiſtoriens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour ſe venger de la perfidie de ſa mere.

Je ne dis rien de Pharnace ; car qui ne ſçait pas que ce fut lui qui ſouleva contre Mithridate ce qui lui reſtoit de troupes, & qui força ce prince à ſe vouloir empoiſonner, & à ſe paſſer ſon épée au travers du corps, pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis. C'eſt ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules Céſar, & qui fut tué enſuite dans une autre bataille.

---

1) *Elle livra aux Romains une place de grande importance.*] C'étoit la forteresſe de Symphorium, dont elle ouvrit les portes à Pompée. *Plutarque*, vie de Pompée.

ACTEURS.

MITHRIDATE, roi de Pont, & de quantité d'autres royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, & déjà déclarée reine.

PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de
XIPHARÈS, } différentes meres 1)

ARBATE, confident de Mithridate, & gouverneur de la place de Nymphée.

PHŒDIME, confidente de Monime.

ARCAS, domeſtique de Mithridate.

GARDES.

La ſcene eſt à Nymphée, port de mer ſur le Boſphore Cimmérien, dans la Taurique Cherſonneſe.

---

1) *PHARNACE, XIPHARÈS, fils de Mithridate, mais de différentes meres.*]

Ces différentes meres étoient Stratonice, mere de Xipharès, & Laodice, ſœur de Mithridate & mere de Pharnace.

MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

ON nous faiſoit, Arbate, un fidelle rapport.
Rome, en effet, triomphe, & Mithridate eſt mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon pere,
Et trompé, dans la nuit, ſa prudence ordinaire. 1)

1) *Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon pere, Et trompé, dans la nuit, ſa prudence ordinaire.*]

Ce fut près de la ville de Daſtire, que Pompée ſurprit Mithridate & le renferma dans ſon camp par un rempart de cent cinquante ſtades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténebres, & fut vaincu la nuit ſuivante.

Après un long combat, tout ſon camp diſperſé,
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laiſſé;
Et j'ai ſçu qu'un ſoldat, dans les mains de Pompée,
Avec ſon diadême a remis ſon épée.
Ainſi ce roi, qui ſeul a, durant quarante ans,
Laſſé tout ce que Rome eut de chefs importants, 1)
Et qui, dans l'orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

---

1) *Ainſi ce roi, qui ſeul a, durant quarante ans, Laſſé tout ce que Rome eut de chefs importants*, &c.]

C'eſt d'après Juſtin, liv. XXXVII. chap. 1; Florus, liv. III. chap. 5; Eutrope, liv. VI. Oroſe, liv. VI. chap. 1, que Racine donne une durée de *quarante ans* à la guerre que firent les Romains à Mithridate; elle ne dura cependant que *trente ans*, comme on le voit dans l'inſcription ſuivante, miſe au-deſſous des dépouilles que Pompée conſacra à Rome dans le temple de Minerve.

Cn. Pompeius, imp.
Bello XXX. annorum confecto,
Fuſis, fugatis, occiſis, in deditionem acceptis
Hominum centies, vicies ſemel LXXXIII. M.
Depreſſis aut captis navibus DCCCXLVI.
Oppidis, caſtellis, MDXXXVIII in fidem receptis:
Terris à Mæotis lacu ad Rubrum mare ſubactis.
Votum merito Minervæ.

Pline, liv. VII. cap. 36.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en ſa place, 1)
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je ſçais en lui des ans reſpecter l'avantage;
Et, content des États marqués pour mon partage,
Je verrai, ſans regret, tomber entre ſes mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains! Le fils de Mithridate,
Seigneur? Eſt-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-temps, tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome & du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon pere fidelle,
Je conſerve aux Romains une haine immortelle.
Cependant & ma haine & ſes prétentions
Sont les moindres ſujets de nos diviſions.

---

1) *Vous, Seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en ſa place.*] Au lieu de ce vers, on lit dans l'édition de 1673:
» Vous, Seigneur, quoi! l'amour de régner à ſa place ».

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime, 1)
Qui du roi notre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, ſe déclare amoureux....

ARBATE.

Hé bien, Seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime, & ne veux plus m'en taire,
Puiſqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frere.
Tu ne t'attendois pas, ſans doute, à ce diſcours;
Mais ce n'eſt point, Arbate, un ſecret de deux jours.
Cet amour s'eſt long-temps accru dans le ſilence;
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,

---

1) *Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime*, &c.]

Nous croyons avec Louis Racine, *Remarques*, tom. I. page 488, qu'au lieu de :

» Je mien vais t'étonner ».

il auroit été mieux de faire dire à Xipharès :

» Je te vais étonner ».

On peut voir ici avec quel art le poëte a obſervé la regle de ſon ami Boileau :

Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.

Art poétique, chant III. vers 37.

Et mes premiers ſoupirs 1), & mes derniers ennuis !
Mais, en l'état funeſte où nous ſommes réduits,
Ce n'eſt guere le temps d'occuper ma mémoire
A rappeller le cours d'une amoureuſe hiſtoire.
Qu'il te ſuffiſe donc, pour me juſtifier,
Que je vis, que j'aimai la reine le premier;
Que mon pere ignoroit juſqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ſes beautés 2)
Un hymen, & des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, ſans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.

---

1) *Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,*
Et mes premiers ſoupirs, &c.]

De quelle utilité eſt-il que Xipharès *marque* à Arbate *la violence* de ſon *amour?*

Louis Racine penſe, avec raiſon, que ce vers, ainſi tourné, ſeroit mieux lié avec le ſuivant:

» Que ne puis-je à tes yeux marquer ſa violence,
» Et mes premiers ſoupirs ».

Remarques, tom. I. pag. 489.

2) *Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ſes beautés.*]

Autrefois on employoit indifféremment le mot de *beauté* au pluriel ou au ſingulier, mais aujourd'hui on ne ſe ſert plus que du ſingulier en parlant des *perſonnes*, & du pluriel en parlant des *choſes*; par exemple, on diroit très-bien: madame de Maintenon avoit de la *beauté*, & la piece de Mithridate a des *beautés*.

Tu ſçais par quels efforts il tenta ſa vertu;
Et que, laſſé d'avoir vainement combattu,
Abſent, mais toujours plein de ſon amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter ſon diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncerent du roi l'amour & les deſſeins;
Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée,
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée. 1)
Hélas! ce fut encor dans ce temps odieux,
Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les yeux;
Ou pour venger ſa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere, & rendit aux Romains
La place & les tréſors confiés en ſes mains. 2)
Que devins-je, au récit du crime de ma mere!
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere.
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé;

---

1) *Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée,*
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée.]

Réſervée & *Nymphée* ne riment point enſemble. Racine le ſçavoit bien; mais le petit nombre de mots qui riment avec *Nymphée*, doit faire pardonner cette négligence à un poëte auſſi exact ſur cet article.

2) *La place & les tréſors confiés en ſes mains.*]

On dit *ſe confier en quelqu'un* & *confier quelque choſe à quelqu'un.* Ainſi Racine auroit pu très-aiſément corriger cette faute, ſans changer ſon vers.

Je

Je n'eus devant les yeux que mon pere offenſé.
J'attaquai les Romains; & ma mere éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer;
Et chercher, en mourant, à la déſavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, & l'eſt encore;
Et des rives du Pont aux rives du Boſphore,
Tout reconnut mon pere; & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux. 1)
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même à ſon ſecours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus ſoudain frappé du bruit de ſon trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cele pas,
Monime, qu'en tes mains mon pere avoit laiſſée,
Avec tous ſes attraits revint en ma penſée.
Que dis-je? En ce malheur je tremblai pour ſes jours,
Je redoutai du roi les cruelles amours.
Tu ſçais combien de fois ſes jalouſes tendreſſes

---

1) *Tout reconnut mon pere; & ſes heureux vaiſſeaux*
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.]

Quelques critiques ont prétendu que *les vents & les eaux* n'étoient point les *ennemis des vaiſſeaux*. Peut-être cette idée eſt-elle un peu trop recherchée; il nous ſemble cependant que Racine a bien pu dire que Mithridate ayant diſſipé ſur mer tous ſes ennemis, il n'avoit plus à combattre que *les vents* contraires *& les eaux* agitées, qui ſont, à proprement parler, *les ennemis* les plus à craindre dans la navigation.

Ont pris ſoin d'aſſurer la mort de ſes maîtreſſes.
Je volai vers Nymphée; & mes triſtes regards
Rencontrerent Pharnace au pied de ſes remparts. 1)
J'en conçus, je l'avoue, un préſage funeſte.
Tu nous reçus tous deux; & tu ſçais tout le reſte.
Pharnace, en ſes deſſeins toujours impétueux,
Ne diſſimula point ſes vœux préſomptueux.
De mon pere à la reine il conta la diſgrace,
L'aſſura de ſa mort, & s'offrit en ſa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter;
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour reſpecta la puiſſance
D'un pere à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puiſſe avenir, 2)
Ce n'eſt que par ma mort qu'on la peut obtenir.

---

1) *Rencontrerent Pharnace au pied de ſes remparts.*]
Racine avoit mis d'abord, ainſi qu'on le voit dans l'édition de 1673 :

» Virent d'abord Pharnace au pied de ſes remparts ».

2) *Quelque malheur qu'il en puiſſe avenir.*]
Cette expreſſion *qu'il en puiſſe avenir*, peu digne de la haute poéſie au tems de Racine, ſeroit à peine aujourd'hui françoiſe.

Voilà tous les ſecrets que je voulois t'apprendre. 1)
C'eſt à toi de choiſir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'eſclave des Romains, ou le fils de ton roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, & me parler en maître;
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le ſien:
Le Pont eſt ſon partage, & Colchos eſt le mien; 2)
Et l'on ſçait que toujours la Colchide & ſes princes
Ont compté ce Boſphore au rang de leurs provinces. 3)

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix eſt déjà fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je ſervois le pere, & gardois cette place,

---

1) *Voilà tous les ſecrets que je voulois t'apprendre.*]
Cette expoſition eſt bien inférieure à celle de Bajazet, & même à celle des autres pieces de Racine. On voit un peu trop que le long récit que fait Xipharès de ſes amours, s'adreſſe moins à Arbate qu'aux ſpectateurs.

2) *Le Pont eſt ſon partage, & Colchos eſt le mien.*]
Il n'y a jamais eu de ville dans la Colchide, qui ait porté le nom de *Colchos*. Racine ne l'emploie ici que comme le nom propre d'une région, puiſqu'il oppoſe royaume à royaume, & le Pont à Colchos.

3) *Ont compté ce Boſphore au rang de leurs provinces.*]
On dit en proſe, *compter au nombre* & *mettre au rang.*

Et contre votre frere & même contre vous,
Après la mort du roi, je vous ſers contre tous.
Sans vous, ne ſçais-je pas que ma mort aſſurée, 1)
De Pharnace en ces lieux alloit ſuivre l'entrée?
Sçais-je pas que mon ſang, par ſes mains répandu,
Eût ſouillé ce rempart contre lui défendu?
Aſſurez-vous du cœur & du choix de la reine.
Du reſte, ou mon crédit n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laiſſant le Boſphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême?
Mais on vient. Cours, ami. C'eſt la reine elle-même. 2)

---

1) *Ne ſçais-je pas que ma mort aſſurée*, &c.
Sçais-je pas que mon ſang.]
Ne ſçais-je pas.... Sçais-je pas. Il falloit choiſir entre ces deux manieres.

2) *Mais on vient. Cours, ami. C'eſt la reine elle-même.*]
Ces paroles, *cours, ami*, feroient préſumer qu'Arbate eſt envoyé quelque part. Cependant elles ne ſignifient que *retire-toi.*

SCENE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

SEIGNEUR, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui ? 1)
Sans parents, ſans amis, déſolée & craintive,

1) *Seigneur, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui,*
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui ? &c.]
Monime vient ſe plaindre à Xipharès de Pharnace ; cette arrivée a toujours paru un chef-d'œuvre d'adreſſe, & tout ce que dit Monime nous ſemble un modele de ſtyle.

On a reproché à Racine de reſſembler à ces peintres qui n'ont qu'un ſeul portrait dans la tête. En effet, Britannicus, Bajazet, Xipharès & Hippolite, ſont de jeunes princes amoureux qui paroiſſent être formés ſur le même modele ; Monime, Andromaque, Bérénice & Iphigénie, ont à peu près le même caractere de tendreſſe & de vertu ; Atalide & Eriphile ſe reſſemblent ; Roxane & Hermione ſont preſque dans les mêmes ſituations : mais les nuances dont tous ces caracteres ſont revêtus, en ſont ſeules la différence.

Nous remarquerons ici, en paſſant, que Racine excelle ſur-tout à peindre le caractere d'une femme pleine de douceur, de tendreſſe & de vertu ; Monime, Andromaque, Bérénice & Iphigénie ſont, en ce genre, des modeles inimitables.

Reine long-temps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant ſans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce ſont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'eſpere toutefois qu'un cœur ſi magnanime
Ne ſacrifîra point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du ſang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'eſt lui, Seigneur, c'eſt lui, dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à ſon ſort,
Par un hymen, pour moi, plus cruel que la mort.
Sous quel aſtre ennemi faut-il que je ſois née!
Au joug d'un autre hymen ſans amour deſtinée,
A peine je ſuis libre, & goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma miſere,
Me ſouvenir du moins que je parle à ſon frere.
Mais, ſoit raiſon, deſtin, ſoit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé ſous le plus noir auſpice,
De l'hymen que je crains n'égala le ſupplice.
Et ſi Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon ſeul déſeſpoir,
Au pied du même autel, où je ſuis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triſte cœur qu'on veut tyranniſer,
Et dont jamais encor je n'ai pu diſpoſer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance.
Vous avez dans ces lieux une entiere puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs:
Mais vous ne sçavez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer, c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui; 1)
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes

---

1) *Si vous aimer, c'est faire un si grand crime,*
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui.]
Quelques critiques spécieux ont prétendu que Xipharès ne devroit pas prendre l'instant où on vient de lui annoncer la mort de son pere pour déclarer son amour à *Monime*; nous répondons que Xipharès, plein de sa passion, ne parle de son amour à cette princesse, que lorsque Pharnace a déclaré le sien; que la circonstance où Xipharès se trouve obligé de faire cet aveu, est plus que suffisante pour le justifier.

Contre un ſang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, enfans animés à vous perſécuter : 1)
Mais, avec quelque ennui que vous puiſſiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous ſurprendre,
Jamais tous vos malheurs ne ſçauroient approcher
Des maux que j'ai ſoufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, ſemblable à Pharnace,
Je vous ſerve aujourd'hui pour me mettre en ſa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi;
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement ſatisfaite,
En quels lieux avez-vous choiſi votre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États?
Me ſera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime & l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma préſence?
Pour prix d'avoir ſi bien ſecondé vos ſouhaits,
Faudra-t-il me réſoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah, que m'apprenez-vous!

---

1) *Contre un ſang malheureux, né pour vous tourmenter, Pere, enfans animés à vous perſécuter.*]

Ce dernier vers nous paroît tout-à-fait inutile; d'ailleurs rien ne le lie, ni avec ce qui le précede, ni avec ce qui le ſuit.

XIPHARÈS.

Hé quoi, belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que, le premier de tous,
Je vous vis, je formai le deſſein d'être à vous,
Quand vos charmes naiſſants, inconnus à mon pere,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mere?
Ah! ſi, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous ſouvient-il plus, ſans compter tout le reſte, 1)
Combien je me plaignis de ce devoir funeſte?
Ne vous ſouvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en ſouviens tout ſeul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un ſonge effacé de votre ame. 2)
Tandis que, loin de vous, ſans eſpoir de retour,
Je nourriſſois encore un malheureux amour.

---

1) *Ne vous ſouvient-il plus, ſans compter tout le reſte.*]
Il faut déplorer la gêne de la rime, qui coûtoit même à Racine de mauvais hémiſtiches.

2) *Avouez-le, Madame,*
Je vous rappelle un ſonge effacé de votre ame.]
Quelle image agréable! Si l'Inès de la Mothe étoit auſſi bien écrite, cette tragédie, déjà ſi belle par le pathétique, ſeroit le chef-d'œuvre des pieces du théâtre.

Contente & réſolue à l'hymen de mon pere, 1)
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guere.

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince..... n'abuſez point de l'état où je ſuis. 2)

XIPHARÈS.

En abuſer, ô Ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, ſans oſer rien prétendre;
Que vous dirai-je enfin? lorſque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

---

1) *Contente & réſolue à l'hymen de mon pere,*
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guere.]
Ces vers rappellent la malheureuſe hiſtoire de *Dom Carlos* & d'*Eliſabeth de France*, dont Saint-Réal nous a fait un tableau ſi frappant, & que, ſous le nom d'Andronic, on trouve encore dans Campiſtron.

2) *Prince... n'abuſez point de l'état où je ſuis.*]
Antigone dit de même à Créon, dans la Thébaïde:
Vous abuſez, Créon, de l'état où nous ſommes.
Tom. I. pag. 43.
Les plaiſants du parterre riroient aujourd'hui d'une expreſſion pareille.

MONIME.

C'eſt me promettre plus que vous ne ſçauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi! malgré mes ſerments, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abuſant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous de grace.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, conſentir à vous voir,
Vous n'aurez pas beſoin d'un injuſte pouvoir. 1)

XIPHARÈS.

Ah, Madame!

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frere.

---

1) *Vous n'avez pas beſoin d'un injuſte pouvoir.*]
Cette réponſe, & la ſituation dans laquelle elle eſt faite, eſt à peu près la même que celle d'Aricie, lorſqu'Hippolite lui fait l'aveu de ſa paſſion.

SCENE III.

PHARNACE, MONIME, XIPHARÈS.

PHARNACE.

JUSQUES à quand, Madame, attendrez-vous mon pere ?
Des témoins de ſa mort viennent, à tous moments,
Condamner votre doute & vos retardements.
Venez, fuyez l'aſpect de ce climat ſauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triſte eſclavage.
Un peuple obéiſſant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux & plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès long-temps pour ſa reine,
Vous en portez encor la marque ſouveraine ;
Et ce bandeau royal fut mis ſur votre front,
Comme un gage aſſuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon pere me laiſſe,
Madame, c'eſt à moi d'accomplir ſa promeſſe ;
Mais il faut, croyez-moi, ſans attendre plus tard,
Ainſi que notre hymen, preſſer notre départ.
Nos intérêts communs & mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaiſſeaux vous attendent ;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puiſque le temps preſſe, & qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laiſſant la feinte & les déguiſements, 1)
Vous découvrir ici mes ſecrets ſentiments?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous ſuis connue.
Éphèſe eſt mon pays : mais je ſuis deſcendue 2)
D'aïeux, ou rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au deſſus des rois.
Mithridate me vit. Éphèſe & l'Ionie
A ſon heureux empire étoit alors unie.

---

1) *Puis-je, laiſſant la feinte & les déguiſements,*
Vous découvrir ici mes ſecrets ſentiments?]
Au lieu de ces deux vers, il y a dans l'édition de 1673 :
» Puis-je, en vous propoſant mes plus chers intérêts,
» Vous découvrir ici mes ſentiments ſecrets »?

2) *Je crois que je vous ſuis connue.*
Ephèſe eſt mon pays : mais je ſuis deſcendue, &c.]
Tout ce que Monime dit ici, étoit ſans doute connu de Pharnace : mais elle ne lui rappelle *ſes aïeux* & *ſa naiſſance*, que parce que Pharnace paroît l'oublier, en lui parlant d'un ton impérieux. L'auteur ne pouvoit, avec plus d'adreſſe, faire connoître Monime aux yeux des ſpectateurs.

Il daigna m'envoyer ce gage de ſa foi.
Ce fut pour ma famille une ſuprême loi.
Il fallut obéir. Eſclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois deſtinée.
Le roi, qui m'attendoit au ſein de ſes États,
Vit emporter ailleurs ſes deſſeins & ſes pas;
Et, tandis que la guerre occupoit ſon courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins. J'y ſuis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon pere paya cher ce dangereux honneur:
Et les Romains vainqueurs, pour premiere victime,
Prirent Philopœmen, le pere de Monime. 1)
Sous ce titre funeſte il ſe vit immoler;
Et c'eſt de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juſte fureur dont je ſois animée,
Je ne puis point à Rome oppoſer une armée.
Inutile témoin de tous ſes attentats,
Je n'ai, pour me venger, ni ſceptre ni ſoldats.
Enfin je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'eſt de garder la foi que je dois à mon pere,

---

1) *Et les Romains vainqueurs, pour premiere victime, Prirent Philopœmen, le pere de Monime.*]

Il ne faut point confondre ce *Philopœmen* avec le célebre général des Achéens, dont Plutarque a écrit la vie, & qui étoit mort près de ſoixante ans avant la naiſſance de Mithridate.

De ne point dans ſon ſang aller tremper mes mains,
En épouſant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome & de ſon alliance?
Pourquoi tout ce diſcours & cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée & la couronne
D'un pays que par-tout leur armée environne, 1)
Si le traité ſecret qui vous lie aux Romains,
Ne vous en aſſuroit l'empire & les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous inſtruire,
Et je ſçais les raiſons que j'aurois à vous dire,
Si, laiſſant en effet les vains déguiſements, 2)
Vous m'aviez expliqué vos ſecrets ſentiments;

---

1) *D'un pays que par-tout leur armée environne.*]
Racine a ſubſtitué ce vers au ſuivant, qui ſe trouve dans l'édition de 1673:
» D'un pays que la guerre & leur camp environne ».

2) *Si, laiſſant en effet les vains déguiſements,*
Vous m'aviez expliqué vos ſecrets ſentiments.]
VARIANTE.
» Si vous-même, laiſſant ces vains déguiſements,
» Vous m'aviez expliqué vos propres ſentiments ».

Mais enfin je commence, après tant de traverſes,
Madame, à raſſembler vos excuſes diverſes:
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un pere ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que ſoit l'intérêt qui fait parler la reine,
La réponſe, Seigneur, doit-elle être incertaine?
Et, contre les Romains, votre reſſentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?
Quoi! nous aurons d'un pere entendu la diſgrace;
Et, lents à le venger, prompts à remplir ſa place,
Nous mettrons notre honneur & ſon ſang en oubli!
Il eſt mort. Sçavons-nous s'il eſt enſeveli?
Qui ſçait ſi, dans le temps que votre ame empreſſée
Forme d'un doux hymen l'agréable penſée,
Ce roi que l'orient, tout plein de ſes exploits,
Peut nommer juſtement le dernier de ſes rois, 1)
Dans ſes propres États privé de ſépulture,
Ou couché, ſans honneur, dans une foule obſcure,

1) *Ce roi, que l'orient tout plein de ſes exploits,*
Peut nommer juſtement le dernier de ſes rois, &c.]

On ne peut donner une plus grande idée de Mithridate Eupator. Racine l'a empruntée de Velleius Paterculus, qui regardoit ce roi célebre comme le dernier de ceux qui avoient ſçu conſerver leur indépendance. *Ultimus regum ſui juris præter Parthos*, liv. II. chap. 38.

N'accuſe

N'accuſe point le ciel qui le laiſſe outrager,
Et des indignes fils qui n'oſent le venger ? 1)
Ah ! ne languiſſons plus dans un coin du Boſphore.
Si, dans tout l'univers, quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime ſa liberté,
Voilà nos alliés. Marchons de ce côté.
Vivons, ou périſſons dignes de Mithridate ;
Et ſongeons bien plutôt, quelqu'amour qui nous flatte,
A défendre du joug & nous & nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne ſe donnent pas.

PHARNACE.

Il ſçait vos ſentiments. Me trompois-je, Madame ?
Voilà cet intérêt ſi puiſſant ſur votre ame,
Ce pere, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de ſon cœur les ſentiments cachés ;
Mais je m'y ſoumettrois ſans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

---

1) *N'accuſe point le ciel qui le laiſſe outrager,*
Et des indignes fils qui n'oſent le venger ?]

L'abbé Desfontaines fait ſur ce dernier vers une obſervation que nous croyons juſte. *Il étoit aiſé*, dit-il, *à Racine de mettre* ſes *à la place de* des ; *la phraſe en ſeroit même devenue plus claire*, & le venger *ſe ſeroit plus immédiatement rapporté à Mithridate.* Œuvres de Racine, Amſterdam, 1743, tom. III. pag. 199.

PHARNACE.

Vous feriez bien; & moi, je fais ce que je doi.
Votre exemple n'eſt pas une regle pour moi. 1)

XIPHARÈS.

Toutefois, en ces lieux je ne connois perſonne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainſi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, & je le puis ici.

PHARNACE.

Ici vous y pourriez rencontrer votre perte.... 2)

---

1) *Votre exemple n'eſt pas une regle pour moi.*]
La Mothe a dit, dans Inès:

Vos diſcours ne ſont pas une regle pour moi;
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en roi.

Le premier de ces vers eſt une imitation de celui de Racine; & le ſecond eſt pris mot à mot du Cid, acte II. ſcene XI.

2) *Ici vous y pourriez rencontrer votre perte...*]
Cette ſcene nous paroît reſſembler en quelque choſe à la huitieme ſcene du troiſieme acte de Britannicus, *tom. II. pag. 380.* Dans l'une & l'autre, ce ſont deux amants qui ſe bravent devant leurs maîtreſſes; mais la premiere eſt traitée bien moins noblement. Les fils de Mithridate conſervent au moins dans celle-ci la majeſté de leur rang.

SCENE IV.

PHARNACE, MONIME, XIPHARÈS, PHŒDIME.

PHŒDIME.

PRINCES, toute la mer eſt de vaiſſeaux couverte;
Et bientôt, démentant le faux bruit de ſa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port. 1)

MONIME.

Mithridate!

XIPHARÈS.

Mon pere!

PHARNACE.

Ah! que viens-je d'entendre?

PHŒDIME.

Quelques vaiſſeaux légers ſont venus nous l'apprendre,
C'eſt lui-même; & déjà, preſſé de ſon devoir,
Arbate, loin du bord, l'eſt allé recevoir.

1) *Mithridate lui-même arrive dans le port.*]
L'arrivée de Mithridate *termine*, on ne peut plus heureuſement, *la diſpute entre les deux freres, elle jette le trouble dans l'ame de Monime & fait attendre avec impatience au ſpectateur le ſecond acte.* Remarques de Louis Racine, *tom. I. pag. 505.*

XIPHARÈS, *à Monime.*

Qu'avons-nous fait ?

MONIME, *à Xipharès.*

Adieu, Prince. Quelle nouvelle !

SCENE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

MITHRIDATE revient ! Ah, fortune cruelle !
Ma vie & mon amour tous deux courent haſard. 1)
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.
(*à Xipharès.*)
Comment faire ? J'entends que votre cœur ſoupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince : mais ce diſcours demande un autre temps. 2)
Nous avons aujourd'hui des ſoins plus importants.

1) *Ma vie & mon amour tous deux courent haſard.*]
Courent haſard n'eſt pas aſſez noble pour la tragédie.

2) *Prince : mais ce diſcours demande un autre temps.*
Nous avons aujourd'hui des ſoins plus importants.]

VARIANTE.

» Mais nous en parlerons peut-être en d'autres temps.
» Nous avons aujourd'hui des ſoins plus importants ».

Mithridate revient, peut-être inexorable.
Plus il eſt malheureux, plus il eſt redoutable.
Le péril eſt preſſant plus que vous ne penſez.
Nous ſommes criminels, & vous le connoiſſez.
Rarement l'amitié déſarme ſa colere.
Ses propres fils n'ont point de juge plus ſévere;
Et nous l'avons vu même, à ſes cruels ſoupçons,
Sacrifier deux fils pour de moindres raiſons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même;
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec tranſport, mais jaloux ſans retour,
Sa haine va toujours plus loin que ſon amour.
Ne vous aſſurez point ſur l'amour qu'il vous porte.
Sa jalouſe fureur n'en ſera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des ſoldats,
Et j'aurai des ſecours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? Courons aſſurer notre grace.
Rendons-nous, vous & moi, maîtres de cette place,
Et faiſons qu'à ſes fils il ne puiſſe dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je ſçais quel eſt mon crime, & je connois mon pere;
Et j'ai par-deſſus vous le crime de ma mere.
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon pere paroît, je ne ſçais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre. 1)
Vous ſçavez mon ſecret, j'ai pénétré le vôtre.
Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres diſcours.
Vous ſçavez ſa coutume, & ſous quelles tendreſſes
Sa haine ſçait cacher ſes trompeuſes adreſſes.
Allons; puiſqu'il le faut, je marche ſur vos pas:
Mais, en obéiſſant, ne nous trahiſſons pas.

---

1) *Soyons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre.*] Ce vers, & cet autre de la même ſcene:

» Les Romains que j'attends arriveront trop tard »,

ſervent à caractériſer le perfide & lâche Pharnace, & à relever, par un beau contraſte, le caractere vertueux de Xipharès, qui ne daigne pas même répondre aux avances de ſon frere.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

QUOI ! vous êtes ici quand Mithridate arrive ! 1)
Quand, pour le recevoir, chacun court ſur la rive !
Que faites-vous, Madame ? & quel reſſouvenir
Tout-à-coup vous arrête, & vous fait revenir ?
N'offenſerez-vous point un roi qui vous adore,
Qui, preſque votre époux ?...

1) *Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive !*
Quand, pour le recevoir, chacun court ſur la rive !]
L'intervalle du premier au ſecond acte, eſt abſolument inutile. Pour que ce repos ſoit néceſſaire & que la ſcene reſte vuide naturellement, il faut que tous les acteurs ſoient occupés hors le théâtre, & que le ſpectateur attende avec impatience le ſuccès de ce qui les occupe. Ici Phœdime peut très-bien dire, immédiatement après le premier acte, tout ce qu'elle dit en ouvrant le ſecond. Nous ne faiſons cette remarque qu'en cet endroit; le lecteur ſçaura bien de lui-même l'appliquer à ceux qui peuvent y donner lieu.

MONIME.

Il ne l'eſt pas encore,
Phœdime ; & juſques-là, je crois que mon devoir
Eſt de l'attendre ici, ſans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'eſt point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promiſe par un pere,
Vous avez de ſes feux un gage ſolemnel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à ſa rencontre. 1)

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce viſage en pleurs ; &, loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous ? O Dieux !

MONIME.

Ah, retour qui me tue !
Malheureuſe ! comment paroîtrai-je à ſa vue,
Son diadême au front, &, dans le fond du cœur....
Phœdime, tu m'entends, & tu vois ma rougeur.

---

1) *Croyez-moi, montrez-vous, venez à ſa rencontre.*]
Venez à ſa rencontre, cette expreſſion n'eſt pas noble en vers. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 491.

PHŒDIME.

Ainſi vous retombez dans les mêmes allarmes
Qui vous ont dans la Grece arraché tant de larmes ;
Et toujours Xipharès revient vous traverſer !

MONIME.

Mon malheur eſt plus grand que tu ne peux penſer.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire,
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire ;
Et je ne ſçavois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux. 1)

PHŒDIME.

Il vous aime, Madame ! Et ce héros aimable....

MONIME.

Eſt auſſi malheureux que je ſuis miſérable.
Il m'adore, Phœdime ; & les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sçait-il en ſa faveur juſqu'où va votre eſtime ?
Sçait-il que vous l'aimez ?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.

---

1) *Xipharès des mortels fut le plus amoureux.*]
Nous avons déjà dit qu'*amoureux* n'étoit pas une expreſſion digne de la tragédie.

Les dieux m'ont ſecourue, & mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas ! ſi tu ſçavois, pour garder le ſilence,
Combien ce triſte cœur s'eſt fait de violence ;
Quels aſſauts, quels combats j'ai tantôt ſoutenus !
Phœdime, ſi je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ſes douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu.
Je lui vendrai ſi cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame ?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je ſuis.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, *Gardes.*

MITHRIDATE.

PRINCES, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire, 1)
Ni vous faire quitter, en de ſi grands beſoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos ſoins.

1) *Princes, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,*
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire.]

L'entrée de Pharaſmane, dans le Rhadamiſte de Crébillon, a quelque choſe de ſemblable à celle de Mithridate: ainſi que le roi de Pont, celui d'Ibérie paroît ſurpris que ſon fils ait quitté ſon poſte ſans ſon ordre. Dans l'une & l'autre piece, c'eſt un vieux guerrier ſoupçonneux & jaloux, ennemi des Romains, qui a pour une femme les mêmes ſentiments que ſes deux fils, & qui en veut ſacrifier un à ſa jalouſie. Mais l'intérêt de la piece de Crébillon eſt bien plus vif & plus fort que celui de la piece de Racine; la marche en eſt plus rapide & plus pleine: le caractere de Rhadamiſte eſt bien plus neuf, plus original & plus vigoureux que celui de Xipharès; & cependant la peinture du caractere de Mithridate, les détails inimitables de cette piece, feront toujours un très-grand plaiſir ſur la ſcene.

Mais vous avez pour juge un pere qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai ſemés moi-même.
Je vous crois innocents, puiſque vous le voulez:
Et je rends grace au ciel qui nous a raſſemblés.
Tout vaincu que je ſuis, & voiſin du naufrage, 1)
Je médite un deſſein digne de mon courage. 2)
Vous en ſerez tantôt inſtruits plus amplement.
Allez, & laiſſez-moi repoſer un moment. 3)

---

1) *Tout vaincu que je ſuis, & voiſin du naufrage.*]
On ne ſe ſert point ordinairement du mot *voiſin* en ce ſens. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 491.

2) *Je médite un deſſein digne de mon courage.*
Vous en ſerez tantôt inſtruits plus amplement.]
Juſqu'ici il n'a été queſtion que de l'amour de Xipharès & de Monime. Voilà donc un nouvel intérêt.

3) *Allez, & laiſſez-moi repoſer un moment.*]
Ce détail, tout vraiſemblable qu'il eſt, n'eſt pas digne de la tragédie. Il nous ſemble qu'il auroit mieux valu que Mithridate dît à ſon fils:
» Allez, & laiſſez-moi lui parler un moment »:
le prétexte que Mithridate avoit d'entretenir Arbate, étant bien plus convenable que la raiſon dont il ſe ſert ici pour congédier Pharnace & Xipharès.

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

ENFIN, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui, de Rome toujours balançant le deſtin,
Tenoit entre elle & moi l'univers incertain.
Je ſuis vaincu. Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage. 1)
Mes ſoldats preſque nuds, dans l'ombre intimidés ; 2)
Les rangs, de toutes parts, mal pris & mal gardés ;
Le déſordre par-tout redoublant les allarmes ;
Nous-mêmes, contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.

1) *D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage.*] *Peu de place* pour peu de *reſſource.*

2) *Mes ſoldats preſque nuds, dans l'ombre intimidés*, &c.] Peut-on voir une peinture plus ſerrée, plus vive & plus vraie d'un combat nocturne ? Tous ces nominatifs accumulés, qui ne le ſont d'aucun verbe, peignent admirablement le déſordre d'un combat par la confuſion qu'ils jettent dans cette phraſe. Racine eſt plein de ces tours pittoreſques.

Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeſte?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traverſé le Phaſe;
Et de-là, pénétrant juſqu'au pied du Caucaſe,
Bientôt dans des vaiſſeaux ſur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les reſtes ſéparés.
Voilà par quels malheurs, pouſſé dans le Boſphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé.
Ce cœur, nourri de ſang, & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du ſort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime;
Et n'a point d'ennemis qui lui ſoient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colere,
Je veux bien diſtinguer Xipharès de ſon frere:
Je ſçais que, de tout temps à mes ordres ſoumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu ſa valeur, à me plaire attachée,
Juſtifier pour lui ma tendreſſe cachée.
Je ſçais même, je ſçais avec quel déſeſpoir,

A tout autre intérêt préférant ſon devoir,
Il courut démentir une mere infidelle,
Et tira de ſon crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor, ni n'oſerois penſer
Que ce fils ſi fidelle ait voulu m'offenſer.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un & l'autre à la reine ont-ils oſé prétendre?
Avec qui ſemble-t-elle en effet s'accorder?
Moi-même, de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque deſir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidelle.
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé? Qu'as-tu vu? Que ſçais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours, l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place;
Et de votre trépas autoriſant le bruit,
Dans ſes murs auſſi-tôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
Et je n'écoutois rien, ſi le prince ſon frere,
Bien moins par ſes diſcours, Seigneur, que par ſes pleurs,
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ſes feux entretenir la reine;
Et s'offrit d'aſſurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître! ſans lui donner le loiſir de répandre
Les pleurs que ſon amour auroit dus à ma cendre!
Et ſon frere?

ARBATE.

Son frere, au moins juſqu'à ce jour,
Seigneur, dans ſes deſſeins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous ſon cœur d'intelligence,
N'a ſemblé reſpirer que guerre & que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor, quel deſſein le conduiſoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en ſerez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, & je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, juſqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre,
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ſes États;
Et, ſans connoître ici de loix que ſon courage,
Il venoit par la force appuyer ſon partage.

MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Ah ! c'eſt le moindre prix qu'il ſe doit propoſer,
Si le ciel de mon ſort me laiſſe diſpoſer.
Oui, je reſpire, Arbate, & ma joie eſt extrême.
Je tremblois, je l'avoue, & pour un fils que j'aime,
Et pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offenſe, il offre à ma colere
Un rival dès long-temps ſoigneux de me déplaire,
Qui, toujours des Romains admirateur ſecret,
Ne s'eſt jamais contre eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue,
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'eſt due,
Malheur au criminel qui vient me le ravir,
Et qui m'oſe offenſer, & n'oſe me ſervir!
L'aime-t-elle ?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour & ma haine,
Epargnez mes malheurs, & daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher!
Arbate, c'eſt aſſez : qu'on me laiſſe avec elle.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

MADAME, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et, ſecondant du moins mes plus tendres ſouhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
Je duſſe voir ſi tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour 1)
Fît voir mon infortune, & non pas mon amour.
C'eſt pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laiſſe choiſir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux,
Si ma préſence ici n'en eſt point un pour vous. 2)

1) *Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour*
Fît voir mon infortune, & non pas mon amour.]

VARIANTE.

» Ni qu'en vous revoyant, mon funeſte retour
» Marquât mon infortune, & non pas mon amour ».

2) *Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux,*
Si ma préſence ici n'en eſt point un pour vous.]

Ce que Mithridate dit ici à Monime eſt moins, ſans doute, une galanterie, qu'une maniere perfide de l'éprouver & de ſonder ſes ſentiments ſecrets.

C'eſt vous en dire aſſez, ſi vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès long-temps vous attendre;
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi,
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc aſſurer cette foi mutuelle.
Ma gloire, loin d'ici, vous & moi nous appelle;
Et, ſans perdre un moment pour ce noble deſſein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je reſpire
Vous ont cédé ſur moi leur ſouverain empire;
Et, quand vous uſerez de ce droit tout puiſſant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéiſſant.

MITHRIDATE.

Ainſi, prête à ſubir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui ſe refuſe au mien,
Même en vous poſſédant, je ne vous devrai rien.
Ah! Madame, eſt-ce là de quoi me ſatisfaire?
Faut-il que déſormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniſer?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriſer?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le ſort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, perſécuté, ſans ſecours, ſans États,

Errant de mers en mers, & moins roi que pirate,
Conſervant pour tous biens le nom de Mithridate, 1)
Apprenez que, ſuivi d'un nom ſi glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'eſt point de rois, s'ils ſont dignes de l'être,
Qui, ſur le trône aſſis, n'enviaſſent peut-être
Au-deſſus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé. 2)
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs, vos aïeux, revivoient dans votre ame?

---

1) *Errant de mers en mers, & moins roi que pirate,*
Conſervant pour tous biens le nom de Mithridate.]

Ici Mithridate ſe releve avec dignité. Toute la peinture qu'il fait de ſa ſituation eſt très-belle. On s'intéreſſe encore pour ce roi ſi terrible aux Romains, qui, tout vaincu qu'il eſt, médite les plus vaſtes entrepriſes.

Juſtin prétend que jamais prince ne connut mieux que Mithridate l'art ſi difficile de recommencer la guerre après avoir perdu les moyens de la continuer, *liv. XXXVII. chap. 1*; & Ciceron, dans ſon diſcours pour L. Muréna, dit de ce grand roi, réduit à fuir dans le Boſphore, *qu'il n'avoit gardé d'autres reſſources dans ſon infortune que la grandeur de ſon nom.*

2) *Au-deſſus de leur gloire un naufrage élevé,*
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.]

Lorſqu'on examine ce vers avec le ſang froid de la critique, on demande ce que c'eſt qu'*un naufrage qui n'eſt point achevé*. Le mot de *naufrage* préſente une idée finie. Que veut dire encore *un naufrage élevé au-deſſus de la gloire* des autres rois? Le P. du Cerceau a eu raiſon de dire, en parlant de ces

Et, puiſqu'il faut enfin que je ſois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, & plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre ſuffrage,
D'oppoſer votre eſtime au deſtin qui m'outrage,
Et de me raſſurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi ! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?
Tout mon empreſſement ne ſert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette ; &, loin de me parler,
Je vois, malgré vos ſoins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'eſt-ce pas aſſez me faire entendre ?
Et ne ſuffit-il pas ? . . .

MITHRIDATE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.
Je vous entends ici mieux que vous ne penſez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juſte jalouſie
Par vos propres diſcours eſt trop bien éclaircie.

---

vers : *ces expreſſions figurées ont d'abord quelque choſe qui éblouit, & l'on ne ſe donne pas la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend. Mais quand on y regarde de près, on eſt tout ſurpris de ne trouver qu'un barbariſme brillant dans ce qu'on avoit admiré.* Réflexions ſur la poéſie françoiſe, *pag.* 254. Louis Racine s'efforce en vain d'excuſer cette obſcurité. *Remarques*, tom. I. pag. 491.

Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, & que vous l'écoutez.
Je vous jette, pour lui, dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidelles,
Madame; & déſormais tout eſt ſourd à mes loix,
Ou bien vous l'avez vu pour la derniere fois.
Appellez Xipharès. 1)

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire?
Xipharès?...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi ſon pere.
Vous vous preſſez en vain de le déſavouer;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en ſeroit moindre, ainſi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre eſtime,

---

1) *Appellez Xipharès.*]

Mithridate veut parler de Pharnace, & cependant il fait *appeller Xipharès.* Monime croit Mithridate inſtruit de ſa paſſion pour ce fils: point du tout; Mithridate ne demande Xipharès que pour punir Pharnace. Cette petite ſurpriſe, ces détours ſi fins, ſont puérils & indignes de la tragédie. D'ailleurs, eſt-il naturel qu'un pere qui trouve un rival dans ſon fils, charge ſon autre fils de le venger, & que cet homme ſi jaloux, ſi ombrageux, remette ſa maîtreſſe entre les mains du jeune Xipharès?

A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'eſt hardi qu'à m'offenſer,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace;
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il ſoit aimé, Madame, & que je ſois haï?

SCENE V.

XIPHARÈS, MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

VENEZ, mon fils, venez, votre pere eſt trahi.
Un fils audacieux inſulte à ma ruine,
Traverſe mes deſſeins, m'outrage, m'aſſaſſine,
Aime la reine, enfin, lui plaît, & me ravit
Un cœur que ſon devoir à moi ſeul aſſervit.
Heureux, pourtant heureux, que dans cette diſgrace,
Je ne puiſſe accuſer que la main de Pharnace;
Qu'une mere infidelle, un frere audacieux,
Vous préſentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'eſt vous ſeul ſur qui je me repoſe,
Vous ſeul qu'aux grands deſſeins que mon cœur ſe propoſe,
J'ai choiſi dès long-temps pour digne compagnon,
L'héritier de mon ſceptre, & ſur-tout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, & ma flamme offenſée

Ne peuvent pas tous ſeuls occuper ma penſée.
D'un voyage important les ſoins & les apprêts,
Mes vaiſſeaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes ſoldats, dont je veux tenter la complaiſance,
Dans ce même moment demandent ma préſence.
Vous, cependant, ici veillez pour mon repos.
D'un rival inſolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la reine; &, s'il ſe peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge ſans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'eſt aſſez éprouver ma foibleſſe.
Qu'elle ne pouſſe point cette même tendreſſe,
(Que ſçais-je ?) à des fureurs 1) dont mon cœur outragé
Ne ſe repentiroit qu'après s'être vengé.

---

1) *Qu'elle ne pouſſe point cette même tendreſſe,*
(Que ſçais-je ?) à des fureurs, &c.]

Racine paroît avoir étendu dans ces trois vers l'idée qu'Ovide a exprimée bien plus vivement dans le vers ſuivant:

Quò feret ira, ſequar: facti fortaſsè pigebit.
Medea Jaſoni.

Je me porterai à tous les excès que la colere me ſuggérera, duſſé-je m'en repentir après.

SCENE VI.

XIPHARÈS, MONIME.

XIPHARÈS.

QUE dirai-je, Madame ? & comment dois-je entendre 1)
Cet ordre, ce diſcours que je ne puis comprendre ?
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que, trop aimé de vous,
Pharnace eût, en effet, mérité ce courroux ?
Pharnace auroit-il part à ce déſordre extrême ?

MONIME.

Pharnace ! O Ciel, Pharnace ! Ah ! qu'entends-je moi-même ?
Ce n'eſt donc pas aſſez que ce funeſte jour
A tout ce que j'aimois m'arrache ſans retour,
Et que de mon devoir eſclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs !
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs !

1) *Que dirai-je, Madame ? & comment dois-je entendre*
Cet ordre, ce diſcours que je ne puis comprendre ?]
Ces picotteries de deux amants jaloux, ſur-tout lorſqu'ils n'ont pas lieu de l'être, ne ſont pas dignes de la haute tragédie. Cette ſcene fait un peu trop languir l'action.

Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait ſçu plaire.
Je le pardonne au roi, qu'aveugle ſa colere,
Et qui de mes ſecrets ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainſi?

XIPHARÈS.

Ah! Madame, excuſez un amant qui s'égare,
Qui, lui-même lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, & n'oſe ſe venger.
Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger?
Il ſe plaint qu'à ſes vœux un autre amour s'oppoſe.
Quel heureux criminel en peut être la cauſe?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, ſans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je ſçais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'eſt peu de voir un pere épouſer ce que j'aime.
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'eſt pour moi le comble des malheurs.
Mais, dans mon déſeſpoir, je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le moi connoître:
Quel eſt-il cet amant? Qui dois-je ſoupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?

Tantôt, quand je fuyois une injuſte contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adreſſé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'eſt-il jetté?
Quel amour ai-je enfin ſans colere écouté?

XIPHARÈS.

O Ciel! Quoi! je ſerois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable? 1)
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, Prince, il n'eſt plus temps de le diſſimuler;
Ma douleur, pour ſe taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au ſilence;
Mais il faut bien enfin, malgré ſes dures loix,
Parler pour la premiere & la derniere fois.
Vous m'aimez dès long-temps. Une égale tendreſſe,
Pour vous, depuis long-temps, m'afflige & m'intéreſſe.

---

1) *O Ciel! Quoi! je ſerois ce bienheureux coupable*
Que vous avez pu voir d'un regard favorable?]
Racine a déja dit plus haut:
» Quel heureux criminel en peut être la cauſe »?
Il dit plus bas, pag. 334:
» Combien, en un moment, heureux & miſérable »!
Ces idées recherchées, ces antitheſes, ne ſont pas l'expreſſion touchante du ſentiment. Si Racine eût toujours traité l'amour ſur le ton dont il fait parler Xipharès, il n'eût pas été appellé le poëte du cœur.

Songez depuis quel jour ces funeſtes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappellez un eſpoir qui ne vous dura guere, 1)
Le trouble où vous jetta l'amour de votre pere,
Le tourment de me perdre & de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux;
Vous n'en ſçauriez, Seigneur, retracer la mémoire, 2)
Ni conter vos malheurs, ſans conter mon hiſtoire;
Et, lorſque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes diſcours. 3)
Inutile, ou plutôt funeſte ſympathie!
Trop parfaite union par le ſort démentie!
Ah! par quel ſoin cruel le ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne deſtinoit point?

---

1) *Songez depuis quel jour ces funeſtes appas*
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappellez un eſpoir qui ne vous dura guere, &c.]
Racine avoit mis d'abord, ainſi qu'on le voit dans l'édition de 1673 :
» Songez depuis quel jour ces funeſtes appas
» Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas;
» Les plaiſirs d'un eſpoir qui ne vous dure guere, *&c.* »

2) *Vous n'en ſçauriez, Seigneur, retracer la mémoire.*]

VARIANTE.

» Vous n'en ſçauriez, Seigneur, rappeller la mémoire ».

3) *Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes diſcours.*]
Tous vos mêmes, eſt un pléonaſme; il falloit *l'un ou l'autre.*

Car, quel que ſoit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle 1) & m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un ſilence éternel.
J'entends, vous gémiſſez. Mais telle eſt ma miſere:
Je ne ſuis point à vous; je ſuis à votre pere. 1)
Dans ce deſſein, vous-même, il faut me ſoutenir,

---

1) *Car quel que ſoit vers vous le penchant qui m'attire,*
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle, &c.]

Louis Racine obſerve ici que la ſituation de Monime, *obligée d'épouſer un homme qu'elle ne peut aimer*, eſt à peu près ſemblable à celle de Pauline, qui dit à Sévere, dans Polieucte, acte II. ſcene II.

Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos ſeules vertus je me ſerois donnée, *&c.*
Mais, puiſque mon devoir m'impoſoit d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir, que la valeur vous donne,
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois ſoupiré, mais j'aurois obéi.

Remarques, tom. I. pag. 512.

2) *Mais telle eſt ma miſere:*
Je ne ſuis point à vous; je ſuis à votre pere.]

Dans quelques éditions on lit:

» Mais telle eſt ma miſere:
» Je ne ſuis point à moi; je ſuis à votre pere ».

Louis Racine préfere la maniere que nous adoptons. *Remarques, tom. I. pag.* 511.

Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaiſance,
Que déſormais par-tout vous fuirez ma préſence.
J'en viens de dire aſſez pour vous perſuader
Que j'ai trop de raiſons de vous le commander.
Mais, après ce moment, ſi ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos diſcours,
Qu'au ſoin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands Dieux, d'un amour déplorable!
Combien, en un moment, heureux & miſérable!
De quel comble de gloire & de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez!
Quoi! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
Vous aurez pu m'aimer, & cependant un autre 1)
Poſſédera ce cœur dont j'attirois les vœux?
Pere injuſte, cruel, mais d'ailleurs malheureux!...
Vous voulez que je fuie, & que je vous évite?
Et cependant le roi m'attache à votre ſuite.
Que dira-t-il?

---

1) *Cependant un autre*
Poſſédera ce cœur dont j'attirois les vœux?]
Dans Polieucte, Séverè dit de même:
Pauline, je verrai qu'un autre vous poſſede?
Acte II. ſcene I.

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raiſons qui puiſſent l'éblouir. 1)
D'un héros tel que vous c'eſt là l'effort ſuprême:
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin, je me connois; il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie. 2)

---

1) *Inventez des raiſons qui puiſſent l'éblouir.*
D'un héros tel que vous c'eſt là l'effort ſuprême.]
Ne diroit-on pas, par ces deux vers, que *l'effort ſuprême d'un héros tel que* Xipharès, eſt *d'inventer des raiſons* qui puiſſent tromper Mithridate? Il n'eſt pas poſſible que l'auteur ait voulu dire cela; cependant on ne peut gueres leur donner un autre ſens.

2) *Enfin, je me connois; il y va de ma vie.*
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie, &c.]
Louis Racine obſerve, *remarques, tom. I. pag. 512*, que les ſentiments de Monime ſont à peu près les mêmes que ceux de Pauline.

PAULINE.

Mon pere, je ſuis femme, & je ſçais ma foibleſſe;
Je ſens déja mon cœur qui pour lui s'intéreſſe,
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne, & de vous, & de moi.
Polieucte, acte I. ſcene IV.

Je ſçais qu'en vous voyant, un tendre ſouvenir 1)
Peut m'arracher du cœur quelque indigne ſoupir;
Que je verrai mon ame, en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.
Mais je ſçais bien auſſi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée
N'en puniſſe auſſi-tôt la coupable penſée;

---

1) *Je ſçais qu'en vous voyant, un tendre ſouvenir*
Peut m'arracher du cœur quelqu'indigne ſoupir.]

On peut encore comparer ici Monime à Pauline; c'eſt toujours le même fond d'idées, parce que la ſituation qui les a fait imaginer eſt toujours la même. Mais avec quel art Racine a-t-il ſçu les reſſerrer! Elle dit, acte II. ſcene II.

Ma raiſon, il eſt vrai, dompte mes ſentiments;
Mais, quelque autorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y regne pas, elle les tyranniſe;
Et, quoique le dehors ſoit ſans émotion,
Le dedans n'eſt que trouble & que ſédition;
Un je ne ſçais quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte:
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puiſſamment ſolliciter mes vœux,
Qu'il eſt environné de puiſſance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en ſçais mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
Le généreux eſpoir que j'en avois conçu.
Mais ce même devoir, qui me vainquit dans Rome,
Et qui me range ici deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.

Que

Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, & vous en arracher.
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reſte, 1)
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.

---

1) *Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reſte,*
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.]

C'eſt toujours avec la plus grande adreſſe que Monime parle à Xipharès. Elle lui fait connoître qu'elle aime ; mais la maniere dont elle le lui dit, le reproche qu'elle ſe fait de ſa foibleſſe, le courage avec lequel elle renonce à la paſſion qu'elle a pour lui, intéreſſent, on ne peut plus vivement, pour elle. Ce que dit Pauline n'a pas le même charme, parce que la maniere dont elle s'exprime eſt trop vague.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs,
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs ;
Trop rigoureux effets d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce généreux devoir,
Conſervez-m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Épargnez-moi des feux qu'à regret je ſurmonte ;
Enfin épargnez-moi ces triſtes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments & les miens.
Polieucte, acte II. ſcene II.

Ces ſortes de comparaiſons ſervent beaucoup à former le goût. On verra, ſans qu'il ſoit beſoin d'entrer dans un plus grand détail, que les vers de Corneille ſont penſés, & que ceux de Racine ſont ſentis. Cette différence eſt très-grande dans un ouvrage où le cœur ſeul doit s'exprimer.

Plus je vous parle, & plus, trop foible que je ſuis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut ſe faire violence :
Et, ſans perdre en adieux un reſte de conſtance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, Madame !... Elle fuit, & ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?
On t'aime, on te bannit ; toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le ſien.
Cours, par un prompt trépas, abréger ton ſupplice.....
Toutefois attendons que ſon ſort s'éclairciſſe ; 1)
Et s'il faut qu'un rival la raviſſe à ma foi, 2)
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au roi.

---

1) *Cours, par un prompt trépas, abréger ton ſupplice... Toutefois attendons que ſon ſort s'éclairciſſe.*]

VARIANTE.

» Cours, par un prompt trépas, abréger ta miſere...
» Toutefois obſervons & Pharnace & mon pere ».

2) *Et s'il faut qu'un rival la raviſſe à ma foi.*]

Xipharès doit être aſſez inſtruit que ſon pere eſt le ſeul rival qu'il ait à craindre.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue 1)
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conſpirer; 2)

1) *Approchez, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue.*]
Cette ſcene commençoit ainſi dans la premiere édition:
» Venez, Princes, venez. Enfin l'heure eſt venue, *&c.* »
Mithridate a dit, en quittant la ſcene, pag. 328:
» D'un voyage important les ſoins & les apprêts,
» Dans ce même moment, demandent ma préſence ».
On n'eſt donc point étonné de le voir revenir tout plein de ſes projets; mais ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que, ſoupçonnant Pharnace d'avoir voulu lui ravir le cœur de Monime, connoiſſant encore la perfidie de ce prince, & ſon attachement pour les Romains, il revienne en ſcene avec lui, pour lui déclarer les projets qu'il a formés contre eux.

2) *A mes nobles projets je vois tout conſpirer.*]

VARIANTE.

» A mes juſtes deſſeins je vois tout conſpirer ».

Il ne me reſte plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainſi le veut la fortune ennemie.
Mais vous ſçavez trop bien l'hiſtoire de ma vie,
Pour croire que long-temps, ſoigneux de me cacher,
J'attende en ces déſerts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ſes faveurs, ainſi que ſes diſgraces.
Déjà, plus d'une fois retournant ſur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après ſon char un vain peuple occupé;
Et gravant en airain ſes frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images;
Le Boſphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ſes marais;
Et chaſſant les Romains de l'Aſie étonnée,
Renverſer en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres ſoins. L'orient accablé
Ne peut plus ſoutenir leur effort redoublé.
Il voit, plus que jamais, ſes campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes. 1)

---

1) *Il voit, plus que jamais, ſes campagnes couvertes*
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes, &c.]

Ceci paroît emprunté de la lettre qu'écrivit Mithridate à Arſace, roi de Perſe, pour l'engager à s'unir à lui contre les Romains. *L'Aſie*, dit-il, *eſt aſſiégée par les Romains..... Ils ont trouvé de tout temps dans leur ambition & la paſſion qu'ils ont pour les richeſſes, un prétexte de déclarer la guerre à toutes les nations, &c...*

Des biens des nations raviſſeurs altérés,
Le bruit de nos tréſors les a tous attirés;
Ils y courent en foule; &, jaloux l'un de l'autre,
Déſertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi ſeul je leur réſiſte. Ou laſſés, ou ſoumis,
Ma funeſte amitié peſe à tous mes amis. 1)
Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête. 2)
Le grand nom de Pompée aſſure ſa conquête. 3)
C'eſt l'effroi de l'Aſie. Et, loin de l'y chercher,
C'eſt à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce deſſein vous ſurprend, & vous croyez peut-être
Que le ſeul déſeſpoir aujourd'hui le fait naître;
J'excuſe votre erreur: &, pour être approuvés,
De ſemblables projets veulent être achevés.

---

1) *Ou laſſés, ou ſoumis,*
Ma funeſte amitié peſe à tous mes amis.]

Laſſés & *ſoumis*, qui ſe rapportent au cas du verbe, ſont placés avant le nominatif. Ces ſortes d'inverſions ſont fréquentes dans Racine; la poéſie les autoriſe.

2) *Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête.*]

Dérober ſa tête au *fardeau* d'une amitié. Belle image remplie de hardieſſe.

3) *Le grand nom de Pompée aſſure ſa conquête.*
C'eſt l'effroi de l'Aſie.]

Cette belle figure eſt une anticipation chez le poëte & chez l'hiſtorien; car Pompée ne fut ſurnommé *le Grand*, qu'après avoir mis fin à la guerre de Mithridate.

Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts, Rome ſoit ſéparée.
Je ſçais tous les chemins par où je dois paſſer;
Et ſi la mort bientôt ne me vient traverſer,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends, dans trois mois, au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte, en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours?
Que du Scythe, avec moi, l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs ſoldats,
Nous verrons notre camp groſſir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Eſpagne, & ſur-tout les Gaulois, 1)
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, & juſques dans la Grece,
Par des ambaſſadeurs accuſer ma pareſſe.
Ils ſçavent que ſur eux, prêt à ſe déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant ſon ravage,
Guider, dans l'Italie, & ſuivre mon paſſage.

---

1) *Vous avez vu l'Eſpagne, & ſur-tout les Gaulois*, &c.] On trouve dans le diſcours que Juſtin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII. chap. 4, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle ſcene.

C'eſt là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom romain,
Et la triſte Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés ſa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'eſt point au bout de l'univers
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fers;
Et de près inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choiſir, pour leur libérateur,
Spartacus, un eſclave, un vil gladiateur;
S'ils ſuivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur penſez-vous qu'ils ſe rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit juſqu'à Cyrus remonter ſes aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la ſurprendre?
Vuide de légions qui la puiſſent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me perſécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
Marchons, & dans ſon ſein rejettons cette guerre
Que ſa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants ſi fiers; 1)
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.

---

1) *Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi fiers;*
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.]
Fiers & *foyers* ne riment point enſemble, parce que dans *foyer* on ne prononce point l'*r*.

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome. 1)
Noyons-la dans ſon ſang juſtement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu.
Détruiſons ſes honneurs, & faiſons diſparoître
La honte de cent rois, & la mienne peut-être:
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y conſacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon ame eſt ſaiſie.
Ne croyez point pourtant, qu'éloigné de l'Aſie,
J'en laiſſe les Romains tranquilles poſſeſſeurs:
Je ſçais où je lui dois trouver des défenſeurs.
Je veux que, d'ennemis par-tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le ſecours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Conſent de ſuccéder à ma juſte fureur;
Prêt d'unir avec moi ſa haine & ſa famille,
Il me demande un fils pour époux à ſa fille.
Cet honneur vous regarde, & j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, ſoyez ce bienheureux époux.
Demain, ſans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaiſſeaux déjà loin du Boſphore.

---

1) *Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;*
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.]

Si cette maxime n'eſt point ſortie de la bouche d'Annibal, elle eſt du moins le réſultat de ſa conduite.

Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empreſſement.
Achevez cet hymen; &, repaſſant l'Euphrate,
Faites voir à l'Aſie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâliſſent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi. 1)

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer ma ſurpriſe.
J'écoute avec tranſport cette grande entrepriſe;
Je l'admire. Et jamais un plus hardi deſſein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui ſemble s'affermir ſous le faix qui l'accable.
Mais, ſi j'oſe parler avec ſincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter ſi loin des courſes inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'aſyles?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,

---

1) *Que nos tyrans communs en pâliſſent d'effroi,*
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi.]

Ce diſcours eſt aſſurément très-beau, par la peinture du caractere de Mithridate, & par ſa noble aſſurance à l'inſtant de ſa défaite; mais quel rapport a-t-il avec Monime, pour laquelle on s'eſt intéreſſé juſqu'à préſent? Voilà donc un autre intérêt, la haine de Mithridate pour les Romains.

Que d'un roi qui naguere, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit ſon eſpérance;
Fondoit ſur trente États ſon trône floriſſant,
Dont le débris eſt même un empire puiſſant?
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les deſtinées.
Implacable ennemi de Rome & du repos,
Comptez-vous vos ſoldats pour autant de héros?
Penſez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue & pénible retraite,
Cherchent avidement, ſous un ciel étranger,
La mort & le travail, pires que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, & le vaincront-ils mieux
Dans le ſein de ſa ville, à l'aſpect de ſes dieux?
Le Parthe vous recherche, & vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre,
Lorſque tout l'univers ſembloit nous protéger,
D'un gendre ſans appui voudra-t-il ſe charger?
M'en irai-je moi ſeul, rebut de la fortune,
Eſſuyer l'inconſtance, au Parthe ſi commune;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Expoſer votre nom au mépris de ſa cour?
Du moins, s'il faut céder; ſi, contre notre uſage,
Il faut d'un ſuppliant emprunter le viſage,
Sans m'envoyer du Parthe embraſſer les genoux,

Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus ſûre voie ?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie. 1)
Rome, en votre faveur facile à s'appaiſer..... 2)

XIPHARÈS.

Romè, mon frere ! O Ciel ! qu'oſez-vous propoſer ?
Vous voulez que le roi s'abaiſſe & s'humilie ?
Qu'il démente, en un jour, tout le cours de ſa vie ?
Qu'il ſe fie aux Romains, & ſubiſſe des loix
Dont il a, quarante ans, défendu tous les rois ?
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites. 3)
Rome pourſuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle, & plus craint qu'Annibal.

---

1) *Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.*]

VARIANTE.

» Et courir dans des bras qu'on nous tend avec joie ».

2) *Rome, en votre faveur facile à s'appaiſer...*]

Juſqu'ici la réponſe de Pharnace eſt fort adroite ; mais eſt-il naturel qu'il choiſiſſe le moment où Mithridate lui marque plus d'averſion pour les Romains, pour lui propoſer de ſe jetter entre leurs bras ?

3) *La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites.*]

Retraites pour *reſſources*, car la guerre ne peut être la *retraite* de perſonne ; mais elle eſt très-bien *la reſſource* d'un prince habile, qui ſçait mettre ſes pertes à profit.

Tout couvert de ſon ſang, quoi que vous puiſſiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix ſanguinaire,
Telle qu'en un ſeul jour, un ordre de vos mains
La donna dans l'Aſie à cent mille Romains.
Toutefois épargnez votre tête ſacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance eſt juſte, il la faut entreprendre:
Brûlez le Capitole, & mettez Rome en cendre.
Mais c'eſt aſſez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et, tandis que l'Aſie occupera Pharnace,
De cette autre entrepriſe honorez mon audace.
Commandez. Laiſſez-nous, de votre nom ſuivis,
Juſtifier par-tout que nous ſommes vos fils.
Embraſez par nos mains le couchant & l'aurore;
Rempliſſez l'univers, ſans ſortir du Boſphore.
Que les Romains, preſſés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ſerez, & vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; & moi, tout m'en écarte;
Et, ſi ce grand deſſein ſurpaſſe ma valeur,
Du moins ce déſeſpoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma miſere,
J'irai..... J'effacerai le crime de ma mere.

(*Se jettant aux pieds de Mithridate.*)

Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux.
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mere infidelle.
Votre pere est content, il connoît votre zele,
Et ne vous verra point affronter le danger,
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez : je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite & l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; &, soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur.....

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, ſi, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure. 1)
Mais, après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu ſi vous me répondez.

PHARNACE.

Duſſiez-vous préſenter mille morts à ma vue, 2)
Je ne ſçaurois chercher une fille inconnue.
Ma vie eſt en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'eſt où je t'attends.
Tu ne ſçaurois partir, perfide, & je t'entends.
Je ſçais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie; 3)

---

1) *Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.*]
Tout à l'heure eſt moins noble que ne ſeroit *à l'inſtant.*

2) *Duſſiez-vous préſenter mille morts à ma vue,*
Je ne ſçaurois chercher une fille inconnue.]

VARIANTE.

» Seigneur, dût-on offrir mille morts à ma vue,
» Je ne ſçaurois chercher une fille inconnue ».

3) *Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie.*]
Il te fâche, expreſſion un peu vieillie.

Monime te retient. Ton amour criminel 1)
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu ſçais que je l'ai recherchée,
Ni déja ſur ſon front ma couronne attachée,
Ni cet aſyle même où je la fais garder,
Ni mon juſte courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaiſances
N'étoient pas à mes yeux d'aſſez noires offenſes!
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le ſupplice & l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois, ſur ton viſage,
Que ta confuſion ne part que de ta rage.
Il te tarde déjà, qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, & me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai juſtice. 2)
Je te l'ai dit. Holà, gardes. 3)

---

1) *Monime te retient. Ton amour criminel*, &c.]

Voilà le premier ſujet qui revient ici. Perſonne ne ſçait, comme Racine, lier & fondre deux intérêts en un ſeul; aucun auteur ne ſçait cacher ſes défauts avec plus d'adreſſe.

2) *Mais, avant que partir, je me ferai juſtice.*]

Avant que, ne ſe met plus devant un infinitif; on dit *avant de*, ou *avant que de.*

3) *Je te l'ai dit. Holà, gardes.*]

Il eſt inutile de faire remarquer la chaleur, l'harmonie avec laquelle cette ſcene eſt écrite, l'adreſſe avec laquelle elle eſt conduite.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.
Gardes.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, &, de ce pas,
Qu'enfermé dans la tour, on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidelle récit.
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce fils si fidelle a dû vous faire entendre
Que, des mêmes ardeurs dès long-temps enflammé,
Il aime aussi la reine, & même en est aimé.

SCENE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

SEIGNEUR, le croirez-vous, qu'un deſſein ſi coupable ? ..... 1)

MITHRIDATE.

Mon fils, je ſçais de quoi votre frere eſt capable.
Me préſerve le Ciel de ſoupçonner jamais,
Que d'un prix ſi cruel vous payiez mes bienfaits ;
Qu'un fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce cœur qu'un pere lui confie !
Je ne le croirai point. Allez : loin d'y ſonger,
Je ne vais déſormais penſer qu'à nous venger.

1) *Seigneur, le croirez-vous, qu'un deſſein ſi coupable ?* ...]
Il eût peut-être été à ſouhaiter que Racine eût écarté Xipharès. On voit avec peine ce prince, rempli de candeur, s'abaiſſer à un menſonge pour ſe juſtifier.

SCENE IV.

MITHRIDATE *ſeul.*

JE ne le croirai point ? Vain eſpoir qui me flatte !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival ! Et, d'accord avec lui,
La reine auroit oſé me tromper aujourd'hui ?
Quoi ! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs eſt pour moi diſparue !
Tout m'abandonne ailleurs ! tout me trahit ici !
Pharnace, amis, maîtreſſe ! & toi, mon fils, auſſi ! 1)
Toi, de qui la vertu, conſolant ma diſgrace.....
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle foibleſſe à moi d'en croire un furieux,
Qu'arme contre ſon frere un deſſein envieux,
Ou dont le déſeſpoir, me troublant par des fables,
Groſſit, pour ſe ſauver, le nombre des coupables !
Non, ne l'en croyons point ; &, ſans nous trop preſſer,
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?

1) *Pharnace, amis, maîtreſſe ! Et toi, mon fils, auſſi !*]
C'eſt le *tu quoque, mi Brute*, que Tite-Live attribue à Céſar, liv. XXXVIII. ch. 4, & que M. de Voltaire a traduit ainſi dans la mort de Céſar :

Et toi, Brutus, auſſi.

Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? Quel indice ?
Le ciel, en ce moment, m'inſpire un artifice. 1)
Qu'on appelle la reine. Oui, ſans aller plus loin,
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de ſon vainqueur mieux parler que l'ingrate ?
Voyons qui ſon amour accuſera des deux.
S'il n'eſt digne de moi, le piége eſt digne d'eux.

---

1) *Le ciel, en ce moment, m'inſpire un artifice.*]

Cet artifice que le ciel inſpire à Mithridate, eſt un ſtratagême puérile, qui n'eſt digne, ni d'un héros tel que lui, ni de la tragédie.

M. de Voltaire a remarqué que l'Avare de Moliere uſe d'un détour pareil avec ſon fils ; il eſſaie de juſtifier l'uſage que Racine en a fait. Nous croyons devoir rapporter ce qu'il dit à ce ſujet dans la préface de ſa tragédie d'Hérode & Mariamne.

Les pieces tragiques ſont fondées, ou ſur les intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre ſont, l'Iphigénie en Aulide, où la Grece aſſemblée demande le ſang de la fille d'Agamemnon ; les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome ; l'Œdipe, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de Laïus. Du ſecond genre ſont, Britannicus, Phedre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernieres, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la piece : tout roule ſur des paſſions que les bourgeois reſſentent comme les princes ; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms,

Trompons qui nous trahit. Et, pour connoître un traître,
Il n'eſt point de moyens... Mais je la vois paroître. 1)
Feignons; & de ſon cœur, d'un vain eſpoir flatté,
Par un menſonge adroit, tirons la vérité.

Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille; ſes deux fils en ſont amoureux auſſi; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé.

Phedre eſt une belle-mere, qui, enhardie par une intriguante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.

Néron eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & ſe cache derriere une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe. Voilà des ſujets que Moliere a pu traiter comme Racine. Auſſi l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux: l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe, & les deux finiſſent par le mariage du jeune homme.

Moliere & Racine ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues: l'une a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. Moliere a joué l'amour ridicule d'un vieil avare; Racine a repréſenté les foibleſſes d'un grand roi, & les a rendu reſpectables.

1) *Mais je la vois paroître.*]
On ne voit pas trop ce qui ramene Monime auprès de Mithridate.

SCENE V.

MONIME, MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

ENFIN j'ouvre les yeux, & je me fais juſtice.
C'eſt faire à vos beautés un triſte ſacrifice,
Que de vous préſenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Juſqu'ici la fortune & la victoire mêmes 1)
Cachoient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.
Mais ce temps-là n'eſt plus. Je régnois, & je fuis.
Mes ans ſe ſont accrûs : mes honneurs ſont détruits; 2)
Et mon front, dépouillé d'un ſi noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laiſſe voir tout l'outrage.
D'ailleurs, mille deſſeins partagent mes eſprits.
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris.

---

1) *Juſqu'ici la fortune & la victoire mêmes*
Cachoient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.]
Mêmes ne peut être au pluriel dans cet endroit. L'image que préſentent ces deux vers, eſt belle.

2) *Mes ans ſe ſont accrûs : mes honneurs ſont détruits.*]
Ce vers reſſemble un peu à celui de Boileau :
Nos beaux jours ſont finis : nos honneurs ſont paſſés.
Epître X. vers 32.

Sortant de mes vaiſſeaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps, pour un hymen, qu'une fuite ſi prompte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon ſort,
Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?
Ceſſez pourtant, ceſſez, de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais juſtice, il faut qu'on ſe la faſſe.
Je ne ſouffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Poſſédant une amour qui me fut déniée, 1)
Vous faſſe des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous eſt dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'eſt chere,
Un fils, le digne objet de l'amour de ſon pere,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, & m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès ! Lui, Seigneur !

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître, à ce nom, le trouble de votre ame?

---

1) *Poſſédant une amour qui me fut déniée.*]

Ce mot *déniée* n'eſt plus d'uſage; on le trouve encore dans Iphigénie.

Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie.

Tom. IV. acte I. ſcene 1.

Contre un ſi juſte choix qui peut vous révolter ?
Eſt-ce quelque mépris qu'on ne puiſſe dompter ?
Je le répete encor : c'eſt un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier & l'appui
D'un empire & d'un nom qui va renaître en lui ;
Et, quoi que votre amour ait oſé ſe promettre,
Ce n'eſt qu'entre ſes mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous, ô Ciel ! Pourriez-vous approuver ?...
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?
Ceſſez de tourmenter une ame infortunée.....
Je ſçais que c'eſt à vous que je fus deſtinée ;
Je ſçais qu'en ce moment, pour ce nœud ſolemnel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez,

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je faſſe,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injuſtes mépris ;
Ils ont même paſſé ſur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le mépriſe !

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, Madame ;

Continuez; brûlez d'une honteuſe flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux;
Vous, cependant, ici ſervez avec ſon frere,
Et vendez aux Romains le ſang de votre pere.
Venez. Je ne ſçaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ſes ſerviles mains;
Et, ſans plus me charger du ſoin de votre gloire,
Je veux laiſſer de vous juſqu'à votre mémoire. 1)
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts duſſiez-vous me punir!

MITHRIDATE.

Vous réſiſtez en vain, & j'entends votre fuite. 2)

MONIME.

En quelle extrêmité, Seigneur, ſuis-je réduite?
Mais enfin je vous crois, & je ne puis penſer
Qu'à feindre ſi long-temps vous puiſſiez vous forcer.
Les dieux me ſont témoins, qu'à vous plaire bornée,

---

1) *Je veux laiſſer de vous juſqu'à votre mémoire.*]
Peut-on dire *laiſſer la mémoire de quelqu'un* pour *en perdre le ſouvenir?* Nous ne croyons pas cette maniere de parler extrêmement correcte.

2) *Vous réſiſtez en vain, & j'entends votre fuite.*]
Fuite, dans ce ſens, n'eſt plus en uſage.

Mon ame à tout ſon ſort s'étoit abandonnée.
Mais, ſi quelque foibleſſe avoit pu m'allarmer,
Si de tous ſes efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes allarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favoriſez,
Cette vivante image en qui vous vous plaiſez,
Cet ennemi de Rome & cet autre vous-même,
Enfin, ce Xipharès que vous voulez que j'aime.....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le ſort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions.... Seigneur, vous changez de viſage! 1)

MITHRIDATE.

Non, Madame: il ſuffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps eſt cher, il le faut employer.

---

1) *Seigneur, vous changez de viſage!*]
La petiteſſe du ſtratagême que Mithridate a employé, diſparoît ici ſous le grand intérêt qui en réſulte; il n'appartient qu'au génie de tirer un tel parti de ſes fautes.

Je vois qu'à m'obéir vous êtes diſpoſée.
Je ſuis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O Ciel ! me ſerois-je abuſée ?

SCENE VI.

MITHRIDATE *ſeul.*

ILS s'aiment ! C'eſt ainſi qu'on ſe jouoit de nous.
Ah, fils ingrat ! tu vas me répondre pour tous ;
Tu périras. Je ſçais combien ta renommée,
Et tes fauſſes vertus ont ſéduit mon armée.
Perfide ! je te veux porter des coups certains.
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins ;
Et, faiſant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder, près de moi, que des troupes fidelles.
Allons. Mais, ſans montrer un viſage offenſé,
Diſſimulons encor, comme j'ai commencé.

Fin du troiſieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

PHŒDIME, au nom des dieux, fais ce que je deſire.
Va voir ce qui ſe paſſe, & reviens me le dire.
Je ne ſçais; mais mon cœur ne ſe peut raſſurer.
Mille ſoupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès? Et d'où vient qu'il differe
A ſeconder des vœux qu'autoriſe ſon pere?
Son pere, en me quittant, me l'alloit envoyer.
Mais il feignoit peut-être.... Il falloit tout nier.
Le roi feignoit?... Et moi, découvrant ma penſée... 1)
O Dieux! en ce péril m'auriez-vous délaiſſée?
Et ſe pourroit-il bien qu'à ſon reſſentiment
Mon amour indiſcret eût livré mon amant?.....
Quoi, Prince! quand, tout plein de ton amour extrême,

1) *Le roi feignoit?... Et moi, découvrant ma penſée...*]
La ſituation de Monime eſt à peu près ſemblable à celle d'Atalide dans le cinquieme acte de Bajazet.

Pour ſçavoir mon ſecret tu me preſſois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché ;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché ;
Et quand de toi peut-être un pere ſe défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle ; &, trop facile à me laiſſer tromper,
Je lui marque le cœur où ſa main doit frapper.

PHŒDIME.

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de juſtice !
Un grand roi deſcend-il juſqu'à cet artifice ?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer ?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer.....
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendreſſe ?
Juſqu'ici les effets ſecondent ſa promeſſe.
Madame, il vous diſoit qu'un important deſſein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.
Ce ſeul deſſein l'occupe ; &, hâtant ſon voyage,
Lui-même ordonne tout, préſent ſur le rivage.
Ses vaiſſeaux en tous lieux ſe chargent de ſoldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ſes pas.
D'un rival en fureur eſt-ce là la conduite ?
Et voit-on ſes diſcours démentis par la ſuite ?

MONIME.

Pharnace, cependant, par ſon ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grace ?

PHŒDIME.

C'eſt l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace ;
L'amour a peu de part à ſes juſtes ſoupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cede à tes raiſons ;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHŒDIME.

Vaine erreur des amants, qui, pleins de leurs deſirs,
Voudroient que tout cédât au ſoin de leurs plaiſirs ;
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obſtacle..... 1)

MONIME.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis, dont tu ſçais tout le poids,
Quoi ! je puis reſpirer pour la premiere fois !
Quoi ! cher Prince, avec toi je me verrois unie !
Et loin que ma tendreſſe eût expoſé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour ſi long-temps combattu !
Je pourrois tous les jours t'aſſurer que je t'aime !
Que ne viens-tu ?

---

1) *Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obſtacle...*]
On dit *s'irriter de quelque choſe*, ou *être irrité par quelque choſe*, & *s'irriter contre quelqu'un ; obſtacle* eſt ici perſonnifié.

SCENE II.

XIPHARÈS, MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

SEIGNEUR, je parlois de vous même.
Mon ame ſouhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous.....

XIPHARÈS.

C'eſt maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu, vous ?

XIPHARÈS.

Oui, Madame, & pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je ? On me diſoit... Hélas, ils m'ont trahie !

XIPHARÈS.

Madame, je ne ſçais quel ennemi couvert,
Révélant nos ſecrets, vous trahit & me perd.
Mais le roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs ſçait tout ce qui ſe paſſe.
Il feint; il me careſſe, & cache ſon deſſein.
Mais moi, qui, dès l'enfance, élevé dans ſon ſein,

De tous ſes mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ſes regards ſa prochaine vengeance.
Il preſſe, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ſes fauſſes bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte;
Il a ſçu m'aborder; &, les larmes aux yeux:
On ſçait tout, m'a-t-il dit, ſauvez-vous de ces lieux....
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine; 1)
Et ce cher intérêt eſt le ſeul qui m'amene.
Je vous crains pour vous-même, & je viens à genoux
Vous prier, ma Princeſſe, & vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le ſang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'oſe vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'eſt ſouvent emporté.
Peut-être c'eſt moi ſeul que ſa fureur menace;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter.
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, & plus tâchez de lui complaire.
Feignez; efforcez-vous. Songez qu'il eſt mon pere.
Vivez, & permettez que, dans tous mes malheurs,
Je puiſſe à votre amour ne coûter que des pleurs.

---

1) *Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine.*]
Ma reine, ma princeſſe; expreſſions fades & bourgeoiſes.

MONIME.

Ah, je vous ai perdu !

XIPHARÈS.

Généreuſe Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre ſeule bonté n'eſt point ce qui me nuit ;
Je ſuis un malheureux que le deſtin pourſuit.
C'eſt lui qui m'a ravi l'amitié de mon pere,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mere,
Et vient de ſuſciter, dans ce moment affreux,
Un ſecret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ! cet ennemi vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS.

Pour ſurcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux, ſi je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler.

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître :
Frappez. Aucun reſpect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait ; & c'eſt moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous !

MONIME.

MONIME.

Ah ! ſi vous ſçaviez, Prince, avec quelle adreſſe
Le cruel eſt venu ſurprendre ma tendreſſe !
Quelle amitié ſincere il affectoit pour vous !
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux.
Qui n'auroit cru ?... Mais non ; mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à ſa bonté perfide.
Les dieux qui m'inſpiroient, & que j'ai mal ſuivis,
M'ont fait taire trois fois par de ſecrets avis.
J'ai dû continuer. J'ai dû dans tout le reſte.....
Que ſçais-je enfin ? J'ai dû vous être moins funeſte.
J'ai dû craindre du roi les dons empoiſonnés,
Et je m'en punirai, ſi vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi, Madame ! c'eſt vous, c'eſt l'amour qui m'expoſe ? 1)
Mon malheur eſt parti d'une ſi belle cauſe ?
Trop d'amour a trahi nos ſecrets amoureux ? 2)

1) *Quoi, Madame ! c'eſt vous, c'eſt l'amour qui m'expoſe ?*]
Ce vers & les ſuivans nous paroiſſent un peu fades. Racine ſe reſſent ſouvent de cette molleſſe de ſentiments, dont cependant il avoit corrigé ſon ſiecle. Nous croyons que cette ſcene auroit dû être plus vive & plus touchante.

2) *Trop d'amour a trahi nos ſecrets amoureux ?*]
Vers de comédie. Ce qui fait paſſer plus aiſément ſur ces petites taches, c'eſt que Xipharès eſt très-intéreſſant dans cette ſcene.

Et vous vous excuſez de m'avoir fait heureux!
Que voudrois-je de plus? Glorieux & fidelle,
Je meurs. Un autre ſort au trône vous appelle:
Conſentez-y, Madame; &, ſans plus réſiſter,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi! vous me demandez que j'épouſe un barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous ſépare?

XIPHARÈS.

Songez que, ce matin, ſoumiſe à ſes ſouhaits,
Vous deviez l'épouſer, & ne me voir jamais.

MONIME.

Eh! connoiſſois-je alors toute ſa barbarie? 1)
Ne voudriez-vous point, qu'approuvant ſa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ſes coups,
Je ſuiviſſe à l'autel un tyrannique époux;
Et que, dans une main de votre ſang fumante,
J'allaſſe mettre, hélas! la main de votre amante?
Allez: de ſes fureurs ſongez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me perſuader.

---

1) *Eh! connoiſſois-je alors toute ſa barbarie?*
Ne voudriez-vous point qu'approuvant ſa furie, &c.]
C'eſt ici que la ſcene devient tragique; mais la chaleur de ce couplet ne peut faire paſſer tous les diſcours langoureux qui le précedent.

Le ciel m'inſpirera quel parti je dois prendre.
Que ſeroit-ce, grands Dieux ! s'il venoit vous ſurprendre ?
Que dis-je ? On vient. Allez ; courez. Vivez enfin ;
Et du moins attendez quel ſera mon deſtin.

SCENE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, à quels périls il expoſoit ſa vie !
C'eſt le roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher ſa ſortie.
Va, ne le quitte point ; & qu'il ſe garde bien
D'ordonner de ſon ſort, ſans être inſtruit du mien.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

ALLONS, Madame, allons. Une raiſon ſecrette
Me fait quitter ces lieux, & hâter ma retraite.
Tandis que mes ſoldats, prêts à ſuivre leur roi,
Rentrent dans mes vaiſſeaux pour partir avec moi,
Venez, & qu'à l'autel ma promeſſe accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE.

Quoi, Madame! oſez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penſer?

MITHRIDATE.

J'eus mes raiſons alors. Oublions-les, Madame.
Ne ſongez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur eſt un bien qui m'eſt dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez.....

MONIME.

Quoi, Seigneur ! vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE.

Perfide ! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous, qui gardant au cœur d'infidelles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat & sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,
Pour vous porter au trône, où vous n'osiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu, persécuté ;
Revoyez-moi vainqueur, & par-tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Épheſe adorée, 1)
Aux filles de cent rois je vous ai préférée ;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.

---

1) *Songez de quelle ardeur dans Epheſe adorée,*
Aux filles de cent rois je vous ai préférée.]

A quel mot se rapporte celui d'*adorée ?* C'est à Monime. Cette phrase paroît manquer de clarté.

Ah ! ſi d'un autre amour le penchant invincible
Dès-lors à mes bontés vous rendoit inſenſible,
Pourquoi chercher ſi loin un odieux époux ? 1)
Avant que de partir, pourquoi vous taiſiez-vous ?
Attendiez-vous, pour faire un aveu ſi funeſte,
Que le ſort ennemi m'eût ravi tout le reſte ;
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'euſſe en vous le ſeul bien qui me pût conſoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeſte image,
Vous oſez à mes yeux rappeller le paſſé ;
Vous m'accuſez encor quand je ſuis offenſé.
Je vois que pour un traître un fol eſpoir vous flatte...
A quelle épreuve, ô Ciel ! réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme ſecret laiſſé-je retenir
Ce courroux ſi ſévere & ſi prompt à punir ?
Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la derniere fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point ſur vous des périls ſuperflus,
Pour un fils inſolent que vous ne verrez plus.

---

1) *Pourquoi chercher ſi loin un odieux époux ?*
Avant que de partir, &c.]

Racine a ſubſtitué ce vers au ſuivant, qui ſe trouve dans l'édition de 1673 :

» Sans chercher de ſi loin un odieux époux.
» Avant que de partir, *&c.* »

Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'eſt due,
Perdez-en la mémoire, auſſi bien que la vue; 1)
Et déſormais, ſenſible à ma ſeule bonté,
Méritez le pardon qui vous eſt préſenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoiſſance,
Seigneur, m'a dû ranger ſous votre obéiſſance.
Quelque rang où jadis ſoient montés mes aïeux, 2)
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.
Je ſonge avec reſpect de combien je ſuis née
Au deſſous des grandeurs d'un ſi noble hyménée;
Et, malgré mon penchant & mes premiers deſſeins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que ſur mon front on mit ce diadême, 3)
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.

---

1) *Perdez-en la mémoire, auſſi bien que la vue.*]

On dit bien *perdre la mémoire de quelqu'un*; mais on ne peut pas dire également *en perdre la vue.*

2) *Quelque rang où jadis ſoient montés mes aïeux,*
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.]

Monime ne peut faire ſentir avec plus de douceur à Mithridate qu'il n'a point tant *deſcendu* en voulant l'épouſer.

3) *Du jour que ſur mon front on mit ce diadême,*
Je renonçai, Seigneur, &c.]

VARIANTE.

» Du jour qu'on m'impoſa pour vous ce diadême,
» Je renonçai, Seigneur, *&c.*»

Tous deux d'intelligence à nous ſacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du ſecret ce feu s'alloit éteindre;
Et même de mon ſort je ne pouvois me plaindre,
Puiſqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faiſois le bonheur d'un héros tel que vous. 1)
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée
A cette obéiſſance où j'étois attachée; 2)
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cauſe à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont ſurpris, & m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confeſſé, je le dois ſoutenir.
En vain vous en pourriez perdre le ſouvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours préſent à ma penſée.

---

1) *Puiſqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,*
Je faiſois le bonheur d'un héros tel que vous.]

Cette réponſe de Monime eſt remplie d'adreſſe. Obſervez la maniere dont elle ménage l'amour propre du malheureux Mithridate. Tout ce qu'elle lui dit la rend on ne peut pas plus intéreſſante.

2) *Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée*
A cette obéiſſance où j'étois attachée.]

On ne dit gueres être *attaché à une obéiſſance*; mais le mot *arraché* qui précede, prépare, ſans qu'on s'en doute, à cette expreſſion.

Toujours je vous croirois incertain de ma foi.
Et le tombeau, Seigneur, eſt moins triſte pour moi,
Que le lit d'un époux 1) qui m'a fait cet outrage,
Qui s'eſt acquis ſur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'eſt donc votre réponſe ? Et, ſans plus me complaire,
Vous refuſez l'honneur que je voulois vous faire ?
Penſez-y bien. J'attends, pour me déterminer.....

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois. Je ſçais tout ce que je m'apprête ;
Et je vois quels malheurs j'aſſemble ſur ma tête.
Mais le deſſein eſt pris : rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puiſqu'ainſi je vous oſe parler,

---

1) *Et le tombeau, Seigneur, eſt moins triſte pour moi,*
Que le lit d'un époux, &c.]

Il nous ſemble que la fin de cette réponſe n'eſt pas auſſi adroite que le commencement. Monime, à qui Mithridate vient de dire :

» N'attirez pas ſur vous des périls ſuperflus,
» Pour un fils inſolent que vous ne verrez plus ».

auroit dû être plus effrayée de ces derniers mots : elle ne devroit point non plus répondre de maniere à irriter ce roi violent contre le prince qu'elle aime.

Et m'emporte au-delà de cette modeſtie,
Dont, juſqu'à ce moment, je n'étois point ſortie.
Vous vous êtes ſervi de ma funeſte main,
Pour mettre à votre fils un poignard dans le ſein.
De ſes feux innocents j'ai trahi le myſtere;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de ſon pere,
Il en mourra, Seigneur 1). Ma foi, ni mon amour
Ne ſeront point le prix d'un ſi cruel détour.
Après cela jugez. Perdez une rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna ſur elle.
J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'oſe vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette juſtice)
Que je vous trahis ſeule, & n'ai point de complice;
Et que d'un plein ſuccès vos vœux ſeroient ſuivis, 2)
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre fils.

---

1) *Et quand il n'en perdroit que l'amour de ſon pere,*
Il en mourra, Seigneur.]

Ces vers corrigent tout, & font que tout ce que Monime vient de haſarder, n'eſt plus que l'expreſſion d'une ame ferme & ſans détour.

2) *Et que d'un plein ſuccès vos vœux ſeroient ſuivis.*]
On lit dans l'édition de 1673:

» Et que d'un plein effet vos vœux ſeroient ſuivis ».

SCENE V.

MITHRIDATE *ſeul.*

ELLE me quitte ! Et moi, dans un lâche ſilence, 1)
Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence !
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de ſon côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté !
Qui ſuis-je ? Eſt-ce Monime ? Et ſuis-je Mithridate ?...
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, & je me reconnois. 2)
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; & c'eſt par de tels ſacrifices,
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de ſupport.
Les plus ſéditieux ſont déjà loin du bord.

---

1) *Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche ſilence,*
Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence !]

Ce monologue n'eſt pas moins admirable que celui du troiſieme acte, par le tumulte des paſſions, & par la foule des mouvements oppoſés qui agitent Mithridate.

2) *Ma colere revient, & je me reconnois.*
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.]

Reconnois & *à la fois*, ne riment point enſemble ; il eſt à croire qu'au temps de Racine on pouvoit prononcer *ois*, dans *reconnois ;* mais l'uſage a changé.

Sans diſtinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.....
Mais quelle eſt ma fureur? Et qu'eſt-ce que je dis?
Tu vas ſacrifier : qui, malheureux? Ton fils!
Un fils que Rome craint! qui peut venger ſon pere! 1)
Pourquoi répandre un ſang qui m'eſt ſi néceſſaire?
Ah! dans l'état funeſte où ma chûte m'a mis,
Eſt-ce que mon malheur m'a laiſſé trop d'amis?
Songeons plutôt, ſongeons à gagner ſa tendreſſe....
J'ai beſoin d'un vengeur, & non d'une maîtreſſe. 2)

---

1) *Un fils que Rome craint! qui peut venger ſon pere!*
Pourquoi répandre un ſang qui m'eſt ſi néceſſaire?]
Cette raiſon politique eſt admirable dans la bouche de Mithridate.

2) *J'ai beſoin d'un vengeur, & non d'une maîtreſſe.*]
Corneille avoit dit dans le Cid :

Nous n'avons qu'un honneur ; il eſt tant de maîtreſſes !

Acte III. ſcene IV.

L'idée de ces deux vers paroît avoir été ſuggérée à ces deux poëtes, par la réponſe que fit Henri IV à Gabrielle d'Eſtrées, ducheſſe de Beaufort.

Pardieu, Madame, diſoit-il, en défendant Sully, *je vous déclare que ſi j'étois réduit en cette néceſſité, que de choiſir à perdre l'un ou l'autre, que je me paſſerois mieux de dix maîtreſſes comme vous, que d'un ſerviteur comme lui, que vous avez appellé valet en ma préſence & la ſienne pour l'offenſer ; choſe que je ne trouve nullement bonne*, &c. Économies royales, politiques & militaires, pag. 502, édition d'Amſterdam.

Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puiſqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conſerver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'inſtruire
Des foibleſſes d'un cœur qui cherche à ſe ſéduire !
Je brûle, je l'adore ; &, loin de la bannir.....
Ah ! c'eſt un crime encor dont je la veux punir ;
Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive.
Qu'elle périſſe ſeule, & que mon fils me ſuive.
Un peu de fermeté, puniſſant ſes refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes ſentiments timides ?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
O Monime ! O mon fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous ſçaviez ma honte 1), & qu'un avis fidelle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !

---

1) *Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous, Si vous ſçaviez ma honte*, &c.]

Ce retour que Mithridate fait ſur lui-même, releve bien toutes ſes foibleſſes. Ajax, ouvrant les yeux ſur les triſtes effets de ſa folie, fait une pareille apoſtrophe à Ulyſſe abſent :

O toi, lui dit-il, *qui fus l'artiſan de tous les maux . . . . fils de Laërte, tu ris à préſent de mes malheurs ! Quelle joie délicieuſe pour toi !* Sophocle, *Ajax furieux*, acte II. Racine, ainſi qu'on le voit page 18 du Sophocle qui lui a appartenu, & que l'on conſerve à la bibliotheque du roi, s'étoit arrêté ſur cet endroit pour en faire uſage.

Quoi ! des plus cheres mains craignant les trahiſons, 1)
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.
J'ai ſçu, par une longue & pénible induſtrie, 2)
Des plus mortels venins prévenir la furie.

---

1) *Quoi ! des plus cheres mains craignant les trahiſons,*
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.]

Si l'artifice dont Mithridate ſe ſert pour découvrir le ſecret de Monime, eſt puérile, on ne peut s'empêcher de convenir que le langage ſublime avec lequel il ſe reproche ſa foibleſſe, la force & la nobleſſe avec laquelle il en convient, ſervent bien à faire excuſer les détours dont il s'eſt ſervi pour s'en inſtruire.

2) *J'ai ſçu, par une longue & pénible induſtrie*, &c.]

C'eſt la penſée de Martial, *epig. lib. V.*

Profecit poto Mithridates ſæpè veneno,
Toxica ne poſſint ſæva nocere ſibi.

Pline obſerve que ce prince eſt le ſeul qui ait imaginé de boire tous les jours du poiſon après avoir pris les préſervatifs qui pouvoient en arrêter les dangereux effets ; *liv. XXV. chap. 11.* Il prétend même que Pompée trouva dans un fort appellé le Châteauneuf, des traités de médecine, compoſés par Mithridate, *ibid. pag. 360 ;* & ſur-tout la compoſition de l'antidote qui porte ſon nom, & dont Pline, Paul d'Egine, Celſe, Gellius & Galien le croient l'inventeur : anecdote que Quintus Serenus a renfermée dans les vers ſuivants :

Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Conſociata modis ; ſed magnus ſcrinia regis
Cum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthaſin, & vulgata ſatis medicamina riſit.

Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux, 1)
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir ?

---

1) *Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,*
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux, &c.]

Apollon, amoureux de Daphné, fait, dans Ovide, à peu près le même raiſonnement.

Je ſuis, dit-il, *l'inventeur de la médecine ; j'ai découvert, le premier, la nature de toutes les plantes, & j'ai fait connoître l'uſage qu'on peut faire de leur vertu. Qu'il eſt malheureux pour moi qu'il n'y en ait aucune parmi elles qui puiſſe remédier à mon amour ; & que les connoiſſances que j'emploie au ſoulagement des autres, ne ſoient inutiles que pour moi !* Métamorphoſes, liv. I. Idée que ce poëte a préſentée d'une autre maniere dans la lettre d'Œnone à Pâris.

Me miſeram ! quòd amor non eſt medicabilis herbis ;
Deſtituor prudens artis ab arte meâ.

SCENE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

SEIGNEUR, tous vos soldats ne veulent plus partir.
Pharnace les retient; Pharnace leur révele
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace!

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers; 1)
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.

---

1) *Il a séduit ses gardes les premiers;*
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.]

Comme dans un poëte aussi parfait que Racine, les moindres détails doivent être remarqués, *premiers* & *fiers* ne riment point ensemble, parce qu'on prononce l'*r* dans le mot de *fier*, & qu'on ne la prononce pas dans celui de *premier*.

Le

Le désordre est par-tout; &, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, & parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête; &, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains, il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître!... Courez. Qu'on appelle son frere;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son pere.

ARBATE.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport
L'a déjà fait descendre, & courir vers le port;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidelles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sçais.

MITHRIDATE.

Ah, qu'est-ce que j'entends!
Perfides! ma vengeance a tardé trop long-temps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, tout eſt perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains ſont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains ? 1)

ARCAS.

De Romains le rivage eſt chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes aſſiégé.

MITHRIDATE.

(*à Arcas.*)
Ciel ! courons. Écoutez. Du malheur qui me preſſe,
Tu ne jouiras pas, infidelle Princeſſe. 2)

---

1) *Les Romains ?*]
La maniere dont Mithridate annonce ſa ſurpriſe, en répétant *les Romains*, eſt de la plus grande expreſſion.

2) *Du malheur qui me preſſe,*
Tu ne jouiras pas, infidelle Princeſſe.]
Voyez avec quelle attention Racine paroît tenir à tous les détails de ſon ſujet, & juſtifier d'avance ſon héros ſur l'ordre qu'il enverra à Monime de s'empoiſonner.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, où courez-vous ? Quels aveugles transports
Vous font tenter ſur vous de criminels efforts ?
Hé quoi ! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un ſacré diadême ?
Ah ! ne voyez-vous pas que les dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains ?

MONIME.

Hé ! par quelle fureur, obſtinée à me ſuivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre ?
Xipharès ne vit plus. Le roi déſeſpéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas aſſuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace ?
Perfide ! prétends-tu me livrer à Pharnace ?

PHŒDIME.

Ah ! du moins attendez qu'un fidelle rapport

De ſon malheureux frere ait confirmé la mort.
Dans la confuſion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aiſément ſe méprendre? 1)
D'abord, vous le ſçavez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp ſéditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, & daignez écouter.....

MONIME.

Xipharès ne vit plus; il n'en faut point douter. 2)
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle ſanglante, 3)

---

1) *Dans la confuſion que nous venons d'entendre,*
Les yeux peuvent-ils pas aiſément ſe méprendre?]
C'eſt-à-dire, *dans la confuſion des faits & des récits que nous venons d'entendre*, &c. Le trouble du perſonnage ſe peint dans ſes paroles. Il n'a pas le temps de tout dire.

2) *Xipharès ne vit plus; il n'en faut point douter.*]

VARIANTE.

» Xipharès eſt ſans vie; il n'en faut point douter ».

3) *Quand je n'en aurois pas la nouvelle ſanglante.*]
Dans la douleur qui déchire Monime, on doit lui paſſer l'expreſſion de *nouvelle ſanglante*, qu'on ſeroit peut-être en droit de reprendre dans une ſituation moins tragique. Mais Monime eſt amante, elle s'imagine voir couler le ſang de Xipharès. Elle confond la nouvelle de ſa mort avec l'image même des bleſſures qu'il a reçues.

Il eſt mort ; & j'en ai, pour garants trop certains,
Son courage & ſon nom, trop ſuſpects aux Romains.
Ah ! que, d'un ſi beau ſang dès long-temps altérée,
Rome tient maintenant ſa victoire aſſurée !
Quel ennemi ſon bras leur alloit oppoſer !
Mais ſur qui, malheureuſe, oſes-tu t'excuſer ?
Quoi ! tu ne veux pas voir que c'eſt toi qui l'opprimes,
Et dans tous ſes malheurs reconnoître tes crimes ?
De combien d'aſſaſſins l'avois-je enveloppé !
Comment à tant de coups ſeroit-il échappé ?
Il évitoit en vain les Romains & ſon frere ;
Ne le livrois-je pas aux fureurs de ſon pere ?
C'eſt moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embraſe tous ;
Tiſon de la diſcorde, & fatale furie,
Que le démon de Rome a formée & nourrie.
Et je vis ! Et j'attends que, de leur ſang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné !
Qu'il étale à mes yeux ſa parricide joie !
La mort au déſeſpoir ouvre plus d'une voie.
Oui, cruelles, en vain vos injuſtes ſecours 1)

1) *Oui, cruelles, en vain vos injuſtes ſecours.*]

Le mot de *cruelles* au plurier ne peut s'adreſſer qu'aux femmes de Monime ; les comédiens, ſi ſcrupuleux maintenant ſur le coſtume & la vraiſemblance, devroient, en repréſentant Mithridate, faire accompagner Monime de pluſieurs femmes, & non de Phœdime ſeule.

Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouverai la mort juſques dans vos bras même.
Et toi, fatal tiſſu, malheureux diadême,
Inſtrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon ſupplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice?
A mes triſtes regards, va, ceſſe de t'offrir;
D'autres armes, ſans toi, ſçauront me ſecourir;
Et périſſe le jour, & la main meurtriere,
Qui jadis ſur ton front t'attacha la premiere! 1)

PHŒDIME.

On vient, Madame, on vient; & j'eſpere qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ſes pas.

---

1) *Et périſſe le jour, & la main meurtriere,*
Qui jadis ſur mon front t'attacha la premiere!]
Le *qui* ne ſe rapporte point à *jour*, comme on l'a prétendu; mais ſeulement à *main*.

SCENE II.

MONIME, ARCAS, PHŒDIME.

MONIME.

En eſt-ce fait, Arcas? Et le cruel Pharnace.....

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui ſe paſſe,
Madame. On m'a chargé d'un plus funeſte emploi,
Et ce poiſon vous dit les volontés du roi.

PHŒDIME.

Malheureuſe princeſſe!

MONIME.

Ah, quel comble de joie!
Donnez. Dites, Arcas; au roi qui me l'envoie, 1)

1) *Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie*, &c.]
C'eſt une eſpece d'imitation de la réponſe de Sophonisbe à l'eſclave qui lui apporta le poiſon de la part de Maſſiniſſa. *Accipio, inquit, nuptiale munus; nec ingratum, ſi nihil majus vir uxori præſtare potuit.* Tite-Live, liv. XL. chap. 10.
Plutarque écrit que Statira, ſœur de Mithridate, *fit remercier ce prince*, dans une circonſtance pareille, *de l'attention qu'il avoit eue de ſe ſouvenir d'elle, & d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir du vainqueur.*

Que de tous les préſents que m'a faits ſa bonté,
Je reçois le plus cher & le plus ſouhaité.
A la fin je reſpire ; & le ciel me délivre
Des ſecours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtreſſe de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puiſſe de mon ſort diſpoſer à mon choix.

PHŒDIME.

Hélas !

MONIME.

Retiens tes cris ; &, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeſte on me vint honorer ;
Et lorſque, m'arrachant du doux ſein de la Grece,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtreſſe.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux ;
Et ſi mon nom encor s'eſt conſervé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois ; & de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuſe hiſtoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux deſtin fus toujours ſéparé,
Héros avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'oſe en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce ſacrifice, & puiſſe, en ce moment,
Ce poiſon expier le ſang de mon amant !

SCENE III.

MONIME, ARBATE, ARCAS, PHŒDIME.

ARBATE.

ARRÊTEZ, arrêtez !

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE.

Arrêtez ! J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah ! laiſſez-moi.....

ARBATE, *jettant le poiſon.*

Ceſſez, vous dis-je, & laiſſez-moi, 1)
Madame, exécuter les volontés du roi.
Vivez. Et vous, Arcas, du ſuccès de mon zele
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

1) *Ceſſez, vous dis-je, & laiſſez-moi*, &c.]
Le mot de *laiſſez-moi*, répété deux fois dans le même vers, fait un mauvais effet.

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'expoſez-vous ?
Eſt-ce qu'on croit encor mon ſupplice trop doux ?
Et le roi, m'enviant une mort ſi ſoudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter ſa haine ?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître, & j'oſe m'aſſurer
Que vous-même, avec moi, vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi ! le roi ?.....

ARBATE.

Le roi touche à ſon heure derniere,
Madame, & ne voit plus qu'un reſte de lumiere.
Je l'ai laiſſé ſanglant, porté par des ſoldats ;
Et Xipharès, en pleurs, accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès ! Ah, grands Dieux ! je doute ſi je veille,
Et n'oſe qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ? Xipharès que mes pleurs.....

ARBATE.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.

De ſa mort en ces lieux la nouvelle ſemée
Ne vous a pas vous ſeule & ſans cauſe allarmée.
Les Romains, qui par-tout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les eſprits.
Le roi, trompé lui-même, en a verſé des larmes;
Et déſormais certain du malheur de ſes armes,
Par un rebelle fils de toutes parts preſſé,
Sans eſpoir de ſecours, tout prêt d'être forcé,
Et voyant, pour ſurcroît de douleur & de haine,
Parmi ſes étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aſpiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poiſons que lui-même a cru les plus fidelles;
Il les a trouvés tous ſans force & ſans vertu.
Vain ſecours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu!* 1)

---

1) *Vain ſecours*, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu!*
Contre tous les poiſons, &c.]

Racine a emprunté l'idée de ce morceau du diſcours qu'adreſſa Mithridate à Bituitus, chef des Gaulois. *Maintenant*, dit-il, *c'eſt donc en vain que je recours à la force du poiſon, contre lequel je n'ai que trop bien réuſſi à me prémunir. Inſenſé que j'étois! je ne me ſuis point mis en garde contre un poiſon plus dangereux, & qui attaque la vie de tous les rois: la perfidie de mes amis, de mes enfants, de mes armées!* Appien, guerre de Mithrid. pag. 249. Juſtin, liv. XXXVII. chap. 1, pag. 439.

Contre tous les poiſons ſoigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Eſſayons maintenant des ſecours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeſte aux Romains.
Il parle; & défiant leurs nombreuſes cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes. 1)
A l'aſpect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les euſſiez vus tous, retournant en arriere, 2)
Laiſſer entre eux & nous une large carriere;
Et déjà quelques-uns couroient épouvantés
Juſques dans les vaiſſeaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je, ô Ciel! raſſurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reſte de ſoldats défendoit avec moi.

---

1) *Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.*]
Racine avoit mis d'abord :

» Du palais, à ces mots, il leur ouvre les portes ».

2) *A l'aſpect de ce front*, &c.....
Vous les euſſiez vus tous, retournant en arriere.]
Ce tableau paroît emprunté de Virgile, liv. II. v. 399.

Diffugiunt alii ad naves, & littora curſu
Fida petunt; pars ingentem, formidine capti,
Scandunt rurſùs equum & notâ conduntur in alvo.

Les uns ſe ſauvent vers le port, & gagnent leurs vaiſſeaux; les autres, frappés d'une honteuſe épouvante, rentrent dans les flancs du cheval. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, ſe ſignalant pour la derniere fois,
A de ce grand héros terminé les exploits ?
Enfin, las & couvert de ſang & de pouſſiere,
Il s'étoit fait de morts une noble barriere.
Un autre bataillon s'eſt avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont ſuſpendu leurs coups.
Ils vouloient tous enſemble accabler Mithridate.
Mais lui : *c'en eſt aſſez*, m'a-t-il dit, *cher Arbate*,
Le ſang & ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas ſur-tout Mithridate vivant. 1)
Auſſi-tôt dans ſon ſein il plonge ſon épée.
Mais la mort fuit encor ſa grande ame trompée.
Ce héros dans mes bras eſt tombé tout ſanglant,
Foible, & qui s'irritoit contre un trépas ſi lent;
Et ſe plaignant à moi de ce reſte de vie,
Il ſoulevoit encor ſa main appeſantie;
Et, marquant à mon bras la place de ſon cœur,
Sembloit d'un coup plus ſûr implorer la faveur.
Tandis que, poſſédé de ma douleur extrême, 2)

---

1) *Ne livrons pas ſur-tout Mithridate vivant.*]

Cette mort eſt digne de Mithridate. C'eſt le dernier coup de pinceau au caractere de ce grand roi.

2) *Tandis que, poſſédé de ma douleur extrême.*]

Poſſédé n'eſt pas, à ce que nous croyons, le mot propre; il nous ſemble que *tout entier à* auroit été meilleur.

Je ſonge bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont ſoudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru? j'ai vu de toutes parts
Vaincus & renverſés les Romains & Pharnace,
Fuyant vers leurs vaiſſeaux abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juſte Ciel!

ARBATE.

Xipharès, toujours reſté fidelle, 1)
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de ſon frere, avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Força les plus mutins, & regagnant le reſte,
Heureux & plein de joie en ce moment funeſte,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers ſon pere un chemin glorieux.

---

1) *Xipharès, toujours reſté fidelle,*
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de ſon frere, avoit enveloppé.]

VARIANTE.

» Xipharès, qu'une troupe rebelle,
» Qui craignoit ſon courage & connoiſſoit ſon zele,
» Malgré tous ſes efforts, avoit enveloppé ».

Jugez de quelle horreur cette joie eſt ſuivie.
Son bras aux pieds du roi l'alloit jetter ſans vie.
Mais on court, on s'oppoſe à ſon emportement.
Le roi m'a regardé dans ce triſte moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il pouſſoit avec peine :
S'il en eſt temps encor, cours, & ſauve la reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.
J'ai craint, j'ai ſoupçonné quelques ordres ſecrets.
Tout laſſé que j'étois, ma frayeur & mon zele
M'ont donné, pour courir, une force nouvelle ;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah ! que, de tant d'horreurs juſtement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triſte deſtinée !
Hélas ! & plût aux Dieux, qu'à ſon ſort inhumain
Moi-même j'euſſe pu ne point prêter la main ;
Et que, ſimple témoin du malheur qui l'accable,
Je le puſſe pleurer ſans en être coupable !
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes eſprits
Le ſang du pere, ô Ciel ! & les larmes du fils !

SCENE DERNIERE.

MITHRIDATE, XIPHARÈS, MONIME, ARBATE, ARCAS, PHŒDIME, *Gardes qui ſoutiennent Mithridate.*

MONIME.

AH! que vois-je, Seigneur, & quel ſort eſt le vôtre?

MITHRIDATE.

Ceſſez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.
(*montrant Xipharès.*)
Mon ſort, de ſa tendreſſe & de votre amitié,
Veut d'autres ſentiments que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a ſeule interrompu.
Ennemi des Romains & de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie;
Et j'oſe me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a ſignalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur hiſtoire.
Le ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon deſſein,
Rome en cendres me vît expirer dans ſon ſein.

Mais

Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains. 1)
A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant ?
Mais vous me tenez lieu d'empire & de couronne.
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne, 2)
Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur, pour Xipharès, vous les demande tous.

---

1) *Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.*]

On s'est élevé contre cette expression, *mes regards ont vu*, &c. on a prétendu que des *regards* ne voyoient point. Mais cette expression, peut-être incorrecte, passera toujours en faveur du sentiment qu'elle renferme.

2) *Vous seule me restez : souffrez que je vous donne, Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous*, &c.]

Le pere Brumoy a observé que Racine s'étoit rencontré dans cet endroit avec Sophocle. En effet, Mithridate, prêt d'expirer, donne Monime à Xipharès, comme Hercule mourant donne Iole à Hillus. Mais cette situation est bien différente dans Mithridate, puisque Xipharès est amant de Monime & rival de son pere : ce qui ne convient pas à Hillus. De part & d'autre, Iole & Monime sont la cause, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Voilà toute la ressemblance que nous trouvons entre ces deux pieces.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un & l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre. 1)
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger.....

MITHRIDATE.

C'en eſt fait, Madame, & j'ai vécu.
Mon fils, ſongez à vous; gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puiſſiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici ſur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laiſſe leur fuite,
A rendre à mon tombeau des ſoins dont je vous quitte.
Tant de Romains ſans vie, en cent lieux diſperſés,
Suffiſent à ma cendre, & l'honorent aſſez.
Cachez-leur pour un temps vos noms & votre vie.
Allez, réſervez-vous.....

XIPHARÈS.

Moi, Seigneur! que je fuie!

---

1) *Vivez, ſeigneur, vivez, pour nous voir l'un & l'autre Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.*]
On trouve dans la premiere édition :
» Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
» Et pour la liberté, qui ſur vous ſeul ſe fonde.
» Vivez, *&c.* »

Que Pharnace impuni, les Romains triomphants
N'éprouvent pas bientôt.....1)

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périſſe;
Fiez-vous aux Romains du ſoin de ſon ſupplice. 2)

---

1) *Que Pharnace impuni, les Romains triomphants N'éprouvent pas bientôt.....*]

On a critiqué le mot *impuni*, qui ne doit ſe rapporter *qu'aux choſes*, & non *aux perſonnes*. Remarques de Louis Racine, *tom. I. pag. 449*. Il nous ſemble qu'ici il ne fait point de peine, & qu'on peut dire très-bien, ſur-tout en vers, qu'un homme eſt *impuni*.

2) *Fiez-vous aux Romains du ſoin de ſon ſupplice.*]

Racine a ſupprimé ici les vers ſuivants :

» Le Parthe, qu'ils gardoient pour triomphe dernier,
» Seul encor ſous le joug refuſe de plier;
» Allez le joindre. Allez, chez ce peuple indomptable,
» Porter de mon débris le reſte redoutable.
» J'eſpere, & je m'en forme un préſage certain,
» Que leurs champs bienheureux boiront le ſang romain;
» Et ſi quelque vengeance à ma mort eſt promiſe,
» Que c'eſt à leur valeur que le ciel l'a remiſe.
» Mais je ſens, *&c.* »

Ces vers ſont foiblement écrits; il nous ſemble cependant qu'ils ajoutoient un dernier trait au caractere de Mithridate. Il eſt beau de voir cet ennemi des Romains enſeigner encore en mourant à ſon fils les moyens de s'en venger.

Mais je ſens affoiblir ma force & mes eſprits.
Je ſens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embraſſement, dont la douceur me flatte,
Venez, & recevez l'ame de Mithridate. 1)

MONIME.

Il expire !

XIPHARÈS.

Ah, Madame ! uniſſons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

---

1) *Venez, & recevez l'ame de Mithridate.*]
Cette ſcene eſt très-belle; elle ſatisfait le ſpectateur, en ce que Monime & Xipharès, les deux perſonnages pour leſquels on s'intéreſſe, triomphent de leurs malheurs, & ſont unis l'un à l'autre.

FIN.

EXAMEN
DE MITHRIDATE.

La piece où Racine ſemble lutter contre Corneille avec plus d'avantage, eſt, ſans contredit, la tragédie de Mithridate; c'eſt du moins celle où il s'eſt le plus ſouvent élevé au ton mâle & ſublime de l'auteur du Cid & des Horaces, & où il a peint le caractere d'un grand homme avec plus de force & de fierté.

Si l'artifice que Mithridate emploie pour découvrir le ſecret de Monime n'eſt pas digne d'un grand roi, il convient du moins au caractere de celui-ci, dont la diſſimulation fut un des vices principaux. L'amour, il eſt vrai, que ce prince reſſent pour Monime, affoiblit un peu la dignité de ſon rôle. Le parti qu'il prend enſuite de confier cette princeſſe à Xipharès, pour la ſouſtraire au deſſein qu'il ſuppoſe à Pharnace de s'en faire aimer, ne nous paroît pas non plus s'accorder trop bien avec la défiance & les ſoupçons de Mithridate, qui *craignoit*, dit-il, auparavant *d'avoir à combattre*, auprès de Monime, *un rival tel que* Xipharès. Mais la haine de ce roi pour les Romains eſt ſi bien développée; ſon courage, ſa fierté, ſon intrépidité & ſa jalouſie ſont exprimés

avec tant de force ; ce roi d'ailleurs ſe releve avec tant de nobleſſe & de grandeur dans les derniers actes, qu'on oublie aiſément ſes inconſéquences & ſes foibleſſes en faveur des beautés inimitables auxquelles elles ont donné lieu.

Quelques eſprits difficiles ont reproché à Racine la confiance que Mithridate témoigne à Pharnace, en l'inſtruiſant du deſſein qu'il avoit formé *de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'aſſervirent quelques ſiecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent.* Conſidérations *ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains, chap. VII.* Ils ont prétendu qu'un prince auſſi ſoupçonneux ne devoit point faire connoître un projet d'une ſi grande importance à celui de ſes fils qu'il ſçavoit le plus attaché aux Romains, & le plus intéreſſé à en traverſer l'exécution ; mais ils n'ont pas fait attention que, par cette confiance ſimulée, Mithridate ſe propoſoit ſeulement de s'aſſurer des vrais ſentiments de Pharnace, & non point de l'aſſocier au ſecret de cette entrepriſe. On a encore obſervé que Racine n'auroit point dû faire parler Mithridate avec cette élégance noble & facile qui ſe remarque dans ſon rôle. La maniere rude & inculte, dont s'exprime Pharaſmane dans le Rhadamiſte de Crébillon, leur a paru le vrai modele du ſtyle convenable au héros de Racine : mais ces critiques

n'ont pas réfléchi que Mithridate parloit également bien toutes les langues connues dans cette partie de l'Aſie qu'il illuſtra par ſes exploits; que d'ailleurs il étoit très-verſé dans la connoiſſance de toutes les ſciences, & qu'il laiſſa même pluſieurs ouvrages après ſa mort, que Pompée fit traduire en latin.

Le défaut eſſentiel de la piece de Mithridate eſt, ſelon nous, dans l'intrigue, où, quoi qu'on en puiſſe dire, il ſe trouve deux intérêts fort diſtincts. Le premier eſt l'amour de Xipharès & de Monime; l'autre eſt la haine de Mithridate contre les Romains, & les projets de ſa vengeance. Racine, il eſt vrai, a ſçu fondre ces deux intérêts avec un art qui n'appartient qu'à lui; mais en admirant l'adreſſe du poëte, on eſt forcé de convenir que les projets de Mithridate devroient faire l'unique intérêt de cette piece, & que cet intérêt ne commence qu'au troiſieme acte, où l'on oublie alors les amours de Xipharès & de Monime.

Xipharès & Pharnace ont deux caracteres très-oppoſés; mais nous croyons que Racine a manqué en partie l'effet qu'ils auroient produit, s'il s'étoit moins aſſervi à les faire contraſter l'un avec l'autre, & qu'il ſe fût plus attaché à faire connoître les reſſorts particuliers de leur conduite. Le rôle de Xipharès n'eſt pas d'abord aſſez marqué; c'eſt un prince foiblement amoureux, qui s'épuiſe en ſen-

timents galants auprès de Monime, & qui renonce enſuite un peu trop aiſément à l'eſpérance qu'il avoit de lui être uni par les nœuds de l'hymenée.

Pharnace, toujours prêt à ſacrifier tous les ſentiments de la nature au deſir de régner, & à l'eſpoir ſi flatteur pour lui de prendre la place de ſon pere dans le cœur de Monime, ne nous paroît pas non plus aſſez ſérieuſement occupé de cette paſſion pour qu'il fût néceſſaire de la faire influer dans ſa conduite. C'eſt un fils dénaturé & barbare, qui, violant ſans reſpect les droits les plus ſacrés, trahit ſon pere, traverſe toutes ſes vues, ſouleve contre lui les ſoldats qui lui avoient été juſques-là les plus dévoués; mais il nous ſemble que Racine n'a pas aſſez développé la part que ce prince avoit à la révolution qui donne lieu à la cataſtrophe, & qu'on peut dire qu'il paroît moins conduit par un but fixe & déterminé, que par la néceſſité que le poëte s'étoit impoſée de faire contraſter la conduite odieuſe qu'il lui fait tenir, avec les ſentiments plus tendres & plus généreux de Xipharès.

Le caractere de Monime eſt un des plus intéreſſants qu'il y ait au théâtre. En effet, quel intérêt ne doit pas exciter une jeune princeſſe deſtinée à un roi qu'elle n'aime point, & qui ſacrifie à ſon devoir l'amour qu'elle reſſent pour un prince aimable dont elle eſt adorée?

La verſification de Mithridate eſt tantôt douce & tendre, tantôt vive, forte & ſublime, mais toujours pure, toujours harmonieuſe, élégante, ſimple & noble : ce ſont toujours des tours ſi naturels, que l'auteur ſemble ne les avoir point cherchés, & ſi neufs, qu'on les revoit toujours avec un nouveau plaiſir.

FIN DU TOME TROISIEME.

75762391